

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Fausse note

Guy Rechenmann

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



... À **BORDEAUX**, un père s'inquiète de la disparition de sa fille. Anselme Viloc, le flic de papier, va jusqu'au bout de la nuit pour résoudre une enquête sans...

Fausse note

Cuy Rechenmann



DU NOIR
calm
AU SUD

Guy Rechenmann

Fausse note

DU NOIR AU SUD

EST UNE COLLECTION DES ÉDITIONS CAIRN

DIRIGÉE PAR G.D NOGUÈS

Du Noir au Sud est une collection de polars qui nous transporte dans le Sud, ses villes, ses villages, à la découverte des habitants, de leurs traditions, leurs secrets.

Son ambition : dessiner, au fil des ouvrages, un portrait d'ensemble de la région, noirci à coups de plumes tantôt historiques, ou humanistes, parfois teintées d'humour, mais où crimes et intrigues ont toujours le rôle principal.

Illustration de la couverture : © Djebel

Photos : © 123RF, Andrij Iurlov, Nito 500.

Les éditions Cairn bénéficient du soutien de la DRAC
et de la Nouvelle Région Aquitaine

ISBN : 978-2-35068- /ISSN : 2275-2331

© Cairn. 2019

Guy Rechenmann

Fausse note

Cairn Editions

Du même auteur

La Vague, éditions Écri'mages, 2008

Des fourmis dans les doigts, éditions L'Harmattan, 2012

Le Choix de Victor, éditions Vents Salés, 2013

À la place de l'autre, éditions Vents Salés 2016

Flic de papier, collection Du Noir au Sud, éditions Cairn, 2018

Même le scorpion pleure, collection Polar Cairn, 2018

Bienvenue dans l'univers d'Anselme Viloc, flic de papier... nous sommes en 1992, à l'heure où les nouvelles technologies nous fichaient encore la paix...

Des événements et des personnages réels vont s'enchevêtrer avec des interlocuteurs imaginaires dans des lieux mêlant eux aussi réalité et invention. Les anachronismes s'en donnent à cœur joie, le tout, dans le suspens le plus total...

Merci à Robert Merle (*La Mort est mon métier*, Gallimard, 1952), Jonathan Littell (*Les Bienveillantes*, Gallimard, 2006) et Primo Levi (*Si c'est un homme*, Julliard, 1987) pour leurs écrits, sources de précisions historiques et d'émotion.

« Le passé est une chose qui, lorsqu'il a planté ses dents dans votre chair, ne vous lâche plus. »

Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*

À Charles Rechenmann

Prologue

L'immeuble était vieillot et sale, à la limite de la ruine, facture d'une succession d'époques négligentes. Je restai perplexe devant la façade délabrée. J'habite pourtant la ville mais n'ai jamais entendu parler de cette rue. Je relus attentivement l'adresse, pas de doute, c'était bien là. Je franchis les deux grilles cintrées du portail en fer forgé et m'avançai sans hâte vers le porche d'entrée. Je fus accueilli fraîchement par un sbire, debout, en costume élimé aux relents de naphthaline, flanqué d'une petite vieille le nez chaussé de besicles, assise devant une table en bois encombrée de cinq piles de feuilles. Sans un sourire et d'un geste pressé, elle se saisit de ma convocation. À la lecture du document, je la vis tordre le nez, épaissir une des piles et pointer une direction de son index fripé, sans un regard. L'homme à l'accoutrement désuet m'accompagna néanmoins vers une porte surplombée d'une plaque de marbre gris sur laquelle était écrit en gros caractères : « Admissions ». La porte était en bois rouge, certainement un bois exotique de grande qualité, car les deux battants ne cillaient pas. Je poussai le lourd vantail poussiéreux avec appréhension. Un couloir sombre peu engageant menait jusqu'à un espace ovale éclairé par une large verrière de toit métallique. Et là, changement à la fois de décor et d'ambiance : dans un environnement joliment arboré, une ruche humaine s'activait. Au milieu de cet endroit rassurant, des hôtes, souriantes, précisaient à tout un chacun la lettre qui lui était dévolue. Disposées en demi-lune, cinq portes d'un bois massif ambré se présentaient dans l'arrondi, nommées en majuscules par les premières lettres de l'alphabet, A, B, C, D et E. L'usure et la salissure autour des poignées en laiton allaient decrescendo au fur et à mesure

de la progression dans l'alphabet. Une jeune fille m'indiqua la lettre D, accès peu utilisé vu l'aspect presque neuf du battant. Elle m'avertit d'une attente d'environ une demi-heure en m'indiquant un fauteuil rococo à accoudoirs, tapissé d'un velours mauve, très chic. Une demi-heure dans la vie, le cul enfoncé dans du mauvais goût, ce n'est pas la mer à boire.

Il y avait de tout dans ce grand vestibule. Des hommes en majorité, des clodos, mais aussi des costumes trois-pièces, des jeunes, des vieux, on se serait cru à la Cour des miracles. Mais là, les gens ne se parlaient pas. Certains sortaient hilares de leur entretien, brandissant leur sésame, d'autres, le regard fixé sur leur porte, à l'affût du moindre déplacement, semblaient soucieux et perplexes, sans compter ceux évacués sur des civières. J'avais cru remarquer que les plus joyeux étaient issus de la porte A. Plus on avançait dans l'alphabet et plus les visages se fermaient, la porte D ne laissant apparaître que de rares fantômes, la E restant jusque-là close. Je commençai à m'inquiéter.

En fait cette demi-heure se transforma en éternité. J'étais assis à côté d'une jeune femme brune, cheveux courts, style antipoux, la trentaine et encore, un peu punky, les bras parsemés de taches brunes, les ongles rongés, mais vernis d'un noir inquiétant. Elle attendait que la porte B s'ouvre. Les yeux dans le vide, elle ne cessait de grignoter ce qu'il devait lui rester de bouts de doigts, la joue appuyée sur la paume de la main épargnée.

En face de moi, un jeune homme, à peine éclos d'une université quelconque, ne tenait plus en place. Parfois il était vautre dans un large sofa bien mou, absorbé par son journal, parfois il se redressait et trépidait à chaque page tournée de façon convulsive. L'impatience l'habitait, il avait visiblement envie d'en finir. Il fut appelé en porte C, me jetant pratiquement sa lecture à la figure, tant son attente lui avait semblé insupportable.

Un peu plus loin, devant la porte A, sur une banquette droite, en bois, sûrement dans un souci de pénitence, très calme, du moins en apparence, un couple de « petits vieux ». Papi, mamie. Elle, très amaigrie, les cheveux rares, lui, rondouillard, chauve. Chacun les deux mains appuyées sur la crosse de sa canne respective, assis, le dos rond, collés l'un à l'autre... deux inséparables. Leur couvre-chef sur les

genoux, lui, un galure en feutre beige, elle, un béret en laine gris souris, ils somnolaient. En tendant l'oreille, on pouvait percevoir un léger ronflement caractéristique. Ils avaient l'air sereins.

J'étais dans mes pensées lorsque la porte D s'entrebâilla. La personne peinait en la poussant, elle était blafarde, un Pierrot lunaire. Ses yeux rougeoyants avaient perdu toute expression et elle ne sortit pas de sa torpeur lorsque je la bousculai légèrement en la croisant. Tout cela n'était guère encourageant, mais c'était à mon tour...

La porte était lourde en effet, horriblement lourde. Il me semblait que plus les lettres défilaient plus les portes étaient denses et difficiles à ouvrir. Le poids de l'inquiétude. La pièce était spacieuse, humide, haute, coiffée d'un plafond à moulures rongées par la moisissure. Mes pas résonnaient dans cet espace sordide et à une dizaine de mètres, derrière une table en bois stratifié, type table de cantine, trois interlocuteurs, deux hommes et une jeune femme brune à la coiffure étrange, visages fermés. Ils attendirent que je prenne place face à eux sur un simple tabouret aux pieds en métal brillant. L'homme du milieu, regard pénétrant, large front, cheveux châtons ondulés coiffés en arrière, entre deux âges, se racla la gorge une fois, deux fois, puis prit son élan :

– Monsieur François Frontjoie ? dit-il en attendant un acquiescement de ma part.

Comme je ne bronchais pas, il enchaîna :

– Cinquante-quatre ans, marié depuis vingt-sept ans, deux enfants, Louis trente-deux ans né d'un premier mariage et Pauline vingt et un ans ; cadre au Crédit Agricole, propriétaire de sa résidence principale, pratique le golf, le poker, l'aviation.

L'homme assis à sa droite, un clone du précédent, mais en plus épais et en plus dégarni, prit le relais :

– Vous avez pris deux crédits, un pour votre voiture, une BMW E36 sur trente-six mois et un autre pour l'achat d'un bimoteur d'occasion, un Piper Twin Comanche sur quarante-huit mois.

Jusque-là, rien à dire, tout était exact. La jeune femme brune côtoyant les deux hommes était attentive, le dos appuyé contre le

dossier de sa chaise. Elle paraissait de petite taille, du moins son buste semblait court, un panneau m'empêchant de voir ses jambes. Elle n'était pas belle à proprement parler, plutôt excentrique avec un carré noir corbeau barré par un rectangle blanc nacré faisant office de frange, et un tatouage le long de son avant-bras gauche, des chiffres apparemment, visible grâce aux manches relevées de son cardigan beige. Son nez aquilin s'harmonisait avec une lèvre supérieure fine qui, lorsqu'elle se souleva, laissa s'échapper une voix dure et claquante :

– Oui, mais voilà, vous avez des problèmes récurrents avec votre supérieur hiérarchique, des dettes de jeu importantes et vous êtes impliqué dans une embrouille de drogues concernant votre fille cadette.

Elle me fixa de ses yeux vert d'eau, dodelina de la tête, ses cheveux suivaient le mouvement avec un léger retard. Je ne bougeai pas un cil... Une fois la frange immaculée immobile, elle poursuivit :

– Et surtout, la disparition inexpiquée de cette dernière depuis plus de dix mois n'a pas l'air de vous inquiéter plus que ça. Voyez monsieur Frontjoie, tout cela n'est guère brillant et il va falloir que vous nous fournissiez des explications sur ces... dérives va-t-on dire et sur le fait que vous ayez baissé les bras de manière aussi rapide pour rechercher votre fille... votre fille monsieur Frontjoie, votre fille tout de même. Votre attitude est abjecte, conclut-elle dans les aigus sans que rien ne transparaisse sur son visage.

Un tribunal, je me trouvais devant un tribunal, un juge, deux assesseurs, mais je ne comprenais toujours pas le principal objet du délit. J'étais fatigué, je n'arrivais plus à rien et concernant la disparition de Pauline, la police ne me laissait que peu d'espoir de la retrouver, dix mois c'est long...

Pourtant tout avait bien commencé... Famille traditionnelle, papa, maman, la bonne et moi, des grands-parents juste le temps qu'il faut, ni plus, ni moins. Mon QI de 108 m'entraîna sur les pentes douces d'études conventionnelles sans brillance, mais reconnues et utiles, le commerce. Blazer bleu marine, la raie bien faite, rafraîchissement chez le coiffeur deux fois par mois, pas un poil qui dépasse. Encanaillement le samedi soir à semaine passée, il ne manquait plus

qu'une compagne, une progéniture et un pavillon non loin du centre-ville, à crédit bien entendu. Break de dix-huit mois avec une guerre d'Algérie passée, par miracle, sans anicroches. Une femme est arrivée très vite, je n'avais pas vingt-deux ans, peu importe son prénom étranger, je l'ai oublié, neuf mois de mariage, volage, ravage, la rosse, divorce, épreuve de force... faiblesse, tristesse, défaite. Sale expérience, un gosse, Louis, délaissé sur-le-champ par la mère biologique, vite adopté par mes parents, par chance pas de crédit sur le dos, seulement de l'aigreur et l'échec d'un modèle en kit, acheté sur plan avec une notice non traduite en français.

Un peu plus tard, à vingt-sept ans je convolais avec Martina, Française d'origine tchécoslovaque, de quatre ans ma cadette et collègue de travail à la banque. Une fille naîtra, Pauline, six ans après. Le crédit et la bonne humeur se sont mélangés dans cette période faste, mais être trop insolent avec le bonheur n'est pas gage de succès. Cela a commencé avec mon fameux supérieur hiérarchique, Philippe L.

Mon supérieur hiérarchique, parlons-en... Je me marre, c'est grâce à moi qu'il a eu sa promo. C'est le parrain de ma fille et à ce titre je lui ai laissé pas mal de marchés aux belles heures de la société bancaire. Il se morfondait au service contentieux et j'ai plaidé pour lui auprès de la direction pour l'intégrer dans le staff commercial. Charmeur et avenant, il a été retenu. Une fois officialisé dans le poste, il a bossé comme un fou, c'est vrai, il faut dire qu'il est célibataire, et ses bons résultats l'ont propulsé en peu de temps à la tête du service. Depuis cette promotion, silence radio, éloignement affectif et harcèlement aux objectifs dans les périodes difficiles, assorti de remarques désobligeantes en public. La situation devenait insoutenable... Il y a cinq ans Martina, n'y tenant plus, a donné sa démission. Elle s'est réfugiée dans l'humanitaire depuis lors. Ce soursnois manège a déstabilisé notre couple. L'ordinaire s'est invité à la maison, puis le pathétique et enfin le sordide. J'ai commencé à désertier le foyer familial, à rentrer à pas d'heure souvent dans des états peu recommandables. Après pas mal de tâtonnements, mon évasion à moi fut « le Jeu ».

Le jeu... un problème, un gros problème... J'ai commencé par le tiercé, comme tout le monde, puis je mordis à l'appât du gain par le

biais des cartes. Et ce fut le début de la spirale, poker, jeu abordable par tous, semblant trop facile, hypnotisant, accessible partout, au casino, dans les clubs, chez soi, sur le minitel. D'abord on joue des haricots, comme au loto du village, ensuite des pièces jaunes, comme au rami en famille, et puis, et puis... l'ivresse succède à la déprime, l'espoir de se refaire au sentiment d'un sort qui s'acharne sur soi. Il n'existe pas de bons perdants, seul le mauvais payeur est harcelé... dans le meilleur des cas. Ce fut mon cas. La faute à « pas de chance » mais surtout à un manque de psychologie évident.

Ma femme subissait, elle se réfugiait dans une association d'aide aux sans-papiers, mon fils s'en tirait bien, célibataire et fort d'un diplôme de vétérinaire, il s'expatria en Béarn pour se spécialiser dans la filière équine.

Seule, ma fille végétait. Moi à la rue, ma femme impliquée avec les étrangers, Pauline s'est peu à peu noyée, devant nous, immobiles. Pourtant elle est grande, belle, une coupe à la Jeanne d'Arc et en plus elle a un don : l'oreille absolue. La musique a rempli son enfance, elle a pris des cours de guitare et très vite s'est révélée surdouée. À quinze ans elle donnait des concerts dans la veine de l'école flamenco, elle a même fait un disque, nous étions fiers. Puis Martina, sa mère, a commencé à dépérir, moi, je jouais à tout et n'importe quoi, alors, mal dans sa peau, mal dans sa famille, petit à petit, elle a commencé à *dealer*. À notre insu, bien sûr, au début du moins, mais lorsque j'ai découvert le pot aux roses, j'ai tout de suite envisagé de tirer parti de la situation, eu égard à mon infortune de joueur. J'ai décidé de lui faciliter la tâche en participant au business, moyennant une confortable rémunération. Pour ce faire, j'ai dû faire le coup de poing et prendre, sans jeu de mots, la poudre d'escampette de nombreuses fois. Bien triste épisode de notre vie qui s'est terminé par une garde à vue, de la prison avec sursis et une forte amende. Le regard brun de ma fille a regagné de sa détermination à l'issue des six mois de cure de désintoxication en maison fermée et ma femme s'est réfugiée dans une analyse.

Le dernier week-end du mois de mai 1991, Pauline est partie, un peu soucieuse, chez Louis, elle voulait lui parler, histoires de cœur sans doute. Le séjour s'est bien déroulé, elle a quitté son frère, heureuse, le lundi 27 au matin à bord de sa R5 rouge mais n'est jamais

rentrée à la maison. Elle s'est évaporée... Un jour est passé, on ne s'est pas inquiétés, elle avait un nouveau fiancé, deux jours, trois jours, ça commençait à faire long, ses démons seraient-ils venus la rechercher ? Quoi qu'il en soit, pas de nouvelles depuis dix mois.

Tout cela, mes pseudo-juges le savaient. L'homme assis au centre me regarda longuement pour enfin me dire :

– Vous ne trouvez pas, monsieur Frontjoie, que c'est un peu simpliste de se mettre la corde au cou, de faire tomber l'échelle qui vous a placé à un mètre cinquante du sol, et de se dire qu'à partir de maintenant, tous les problèmes sont effacés, le calme et la sérénité vont revenir dans une atmosphère de joie, entouré de gens aimants et chaleureux, ailleurs... mais où ? Après tout vous n'en savez rien, mais peu importe pensez-vous, de toutes les façons cela ne pourra pas être pire qu'ici-bas, comme on dit chez vous.

Il fit une pause de cinq secondes, regarda ses mains posées à plat sur la table et continua :

– Ce serait trop simple. Vous laissez derrière vous du malheur, des dettes et une très mauvaise réputation. Vous êtes assez sot pour croire que par le tour de passe-passe du nœud coulant, vous allez retrouver la paix. Mais pour qui vous prenez-vous ? Un nouveau démiurge, un prophète, un incompris ? Chacun, sur votre terre, se croit unique et indispensable, certains ont quelques atouts à faire valoir, c'est vrai, mais vous, monsieur François Frontjoie, vous faites partie des petits soldats, vous manquez cruellement de psychologie, vous auriez dû continuer à jouer à la bataille, là au moins, il existe une notion subjective de lutte et la défaite ne porte pas à conséquence. Mais non, Monsieur ne lutte pas, tombe de Charybde en Scylla, n'a pas assez de couilles pour aller casser la gueule au parrain de sa fille, ce pervers narcissique, n'a pas assez de neurones pour se rendre compte que les tables de jeux, ce n'est pas pour lui, n'a pas assez de morale pour ne pas profiter de la détresse de sa propre fille et cerise sur le gâteau, ne va pas au bout de l'évidence, à savoir rechercher son enfant, le comble de la lâcheté...

Je me suis pendu, en effet, ce matin, très tôt. J'ai laissé la traditionnelle lettre, dans laquelle je demande pardon, un peu comme la carte postale envoyée systématiquement à chaque voyage,

montrant, entourée au stylo bille, la chambre occupée par un expéditeur fier d'exhiber son dépaysement. Que du crasseux d'une banalité grise.

À la fin de ce réquisitoire et devant mon acquiescement muet, il m'a été demandé de sortir pour, m'ont-ils dit, « laisser le temps de la réflexion ».

De retour dans ma verrière, je n'en menais pas large et compris pourquoi cette porte D n'engendrait que des zombis. Je vis passer la petite brunette au tatouage, elle rayonnait. Elle fut aussitôt prise en charge par un jeune appariteur sorti de nulle part, souriant lui aussi, et ils s'engouffrèrent dans une voiturette électrique silencieuse, type golfette, pour certainement une éternité radieuse.

J'avais cru saisir que les portes A et B accueillaien des personnes à la dérive, type vieux, clochards, célibataires, ou orphelins, qui en bout de course, décident de passer à l'acte en désespoir de cause. Leur passage à travers les portes devient une simple formalité et ils peuvent envisager l'avenir avec l'optimisme des revanchards.

Mon couple de vieux inséparables était aux anges en quittant son tribunal, en revanche mon jeune excité du journal *La Tribune* devait en baver derrière sa porte C.

Le cas des portes C et D est plus délicat, je suis bien placé pour le savoir. Quant à la porte E, elle est restée muette. Si j'ai bien compris le système, elle doit recevoir des clients style Adolf Hitler ou Pierrot le fou.

Au bout d'une petite heure, qui me sembla... une éternité, le mot est juste, je fus à nouveau convié devant mon triumvirat, porte D.

– Nous venons de ce monde dans lequel vous aspirez à aller, commença la jeune femme, d'une voix douce cette fois, il est situé, à votre échelle, à une distance incommensurable, n'étant pas dans une des trois dimensions que vous avez l'habitude de côtoyer. Nous parlons plus de dix mille langues et pouvons prendre autant d'aspects différents. Même l'imagination la plus fertile ici-bas n'envisagerait pas l'embryon d'un début d'explication. Cette entité inconnue des Terriens se mérite. Le mérite a l'énorme avantage de ne dépendre que de soi-

même. Il est à l'influence ce que la volonté est à la paresse. « Tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits », dit l'article premier de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, « d'une petite partie de notre monde, d'une infinitésimale partie », poursuivait-elle sur un ton moins amical. L'univers est sans limites, certains ne naissent pas libres, mais méritent leur vie, d'autres, comme vous, monsieur Frontjoie, naissent non seulement libres, mais le cul dans la graisse et *in fine*, dans un éclair de conscience vous vous rendez compte que vous ne méritez plus de vivre... alors, solution radicale, le suicide. L'air de dire, on efface tout et on recommence. Avez-vous le droit de fuir devant vos devoirs ? Non, non et non, affirma-t-elle en montant dans les décibels. Nous allons vous renvoyer dans votre monde aux couleurs de l'argent. Comme vous auriez dû, à vue de nez, empoisonner l'atmosphère de vos coreligionnaires pendant au moins trente bonnes années, nous allons multiplier par cent cette durée d'adaptation à l'évolution des mœurs de votre bonne vieille Terre. Trois mille ans par rapport à l'éternité, un détail, monsieur Frontjoie. La planète bleue comme vous l'appellez sera habitable, et votre civilisation toujours dominante, certes pour peu de temps et dans un sale état. Vous aurez le temps ainsi de faire la part des choses entre le travail, le poker, la famille, le vol et la conscience. Quand on se reverra, on aura des choses à se dire. Peut-être aurez-vous appris la modestie, le respect et l'obstination. Au moins aurez-vous le temps de rechercher votre fille, car nous, monsieur Frontjoie... nous savons où elle est, vous m'entendez, nous savons où elle est ; vous aurez besoin d'aide, c'est certain, vous en trouverez et sachez que « Je » vous aiderai. Vous jouerez enfin votre rôle de père. Votre femme a inconsciemment une grande importance dans cette disparition, mais d'un autre côté, rassurez-vous, même si cela peut paraître contradictoire, elle n'y est pour rien, seulement un impensable concours de circonstances. Une fois cette tâche accomplie, si toutefois la persévérance ne vous quitte pas car les obstacles seront nombreux, les rebondissements inquiétants et les scènes de guerre violentes voire insoutenables, vous aurez encore un peu de temps à passer sur votre petite boule et en trois mille ans, monsieur Frontjoie, on a le temps de se faire des amis, mais surtout de s'habituer à ses ennemis. Ne dites-vous pas « l'enfer est sur terre » ?

Le ton de sa voix avait quadruplé d'intensité, les veines sur son

visage étaient gonflées d'un sang bleu, ses tempes battaient à la fréquence d'un roulement de tambour, un rictus de dégoût déformait ses joues étrangement lisses et son regard glacé me figeait. Les trois paires d'yeux me fusillaient, je transpirais à grosses gouttes, j'avais la tête qui tournait, qui frappait, trois mille ans, trois mille ans de galère, pitié, pitié, pitié...

Pitié, pitié, me surpris-je à hurler, en sueur, assis sur mon lit. Un cauchemar, ce n'était qu'un cauchemar mais d'une telle force, d'une telle brutalité... Je mis du temps à réaliser. Lentement les objets autour de moi cessèrent de flotter, ils reprirent leur place, immuables, le trouble s'étiolait et mon esprit retrouva un équilibre précaire. Une fois tout à peu près en ordre, je réalisai que ce cauchemar était plus proche de la triste réalité que d'un mauvais rêve. Je fis alors une chose inhabituelle, je pris note de toute cette histoire abracadabrante encore fraîche dans ma mémoire, point par point. L'originalité de cette incroyable odyssée ajoutée à la véracité de certains détails de ma vie fit glisser sans effort une plume tremblante. En fait, à part un environnement géographique inconnu, tout est exact, le boulot, les dettes, ma famille en lambeaux, ma fille je ne sais où... J'avais en effet acheté l'échelle, la corde, mais ma conscience ne m'avait pas encore rattrapé, je devais passer à l'acte dans la matinée. Ce serait évidemment trop simple.

Écrasé par cette révélation, je me levai péniblement, entrai dans la chambre de ma femme, l'enlaçai et me mis à sangloter. Elle fut à la fois effarée et émue, je ne lui ai rien dit... Dans un silence erratique, j'ai senti une main hésitante me caresser la tête, enfouie au creux de son épaule. Une impression presque oubliée. Demain, dans un premier temps, j'irai casser la gueule au parrain de ma fille. Je recontacterai le commissariat en charge de la recherche de Pauline. Mon cauchemar prémonitoire m'a, semble-t-il, donné des ailes.

1

Voilà le récit qui me tombe dessus, à moi Anselme Viloc, trente-neuf ans, inspecteur de police au commissariat de Bordeaux, et je viens de nourrir d'un rêve quatre feuillets A4 carbonés en trois exemplaires. Le petit bonhomme de Folon peut faire des pirouettes, un rêve comme élément tangible d'une enquête, une nouvelle section dans la police judiciaire vient de naître, le BR, le bureau des rêves. Et pourquoi pas, j'innove ! Bizarrement, j'ai trouvé devant moi un type sincère, à la fois démuni et volontaire, hagard et attentif, quelqu'un qui a, de toute évidence, besoin d'aide. Il est à la fois craintif et agressif, un mélange d'épagneul et de pitbull, il m'émeut. Il a frappé à la bonne porte, mon intérêt pour ce type d'affaire est maintenant bien connu dans les services depuis l'improbable résolution du mystère de l'évaporé des Vallons il y a près de quatre ans du côté du Cap-Ferret. À écouter son histoire, beaucoup l'auraient pris pour un fou, pas moi et je le lui fais savoir :

– Monsieur Frontjoie... sincèrement, je tiens à vous, comment dire... remercier, oui à vous remercier d'avoir osé me raconter votre curieux songe. Je suis persuadé que ce témoignage intime et quelque part extraordinaire, m'aidera dans mes futures recherches. Je garde précieusement vos notes manuscrites, elles peuvent m'être utiles. Certes ce n'est qu'un rêve, mais à entendre la force de votre récit je peux croire en une forme de prémonition. C'est une prémonition que je pourrais qualifier de significative, monsieur Frontjoie, oui significative, à savoir qu'avec ce cauchemar, il y aurait un avant et un après, qui sait ? En tout cas, merci de vous être livré de la sorte, cela n'a pas dû être facile de tout déballer. Une disparition est une chose

commune, mais le contenu de votre rêve l'est beaucoup moins.

Les traits tirés, las, l'homme semble soulagé d'avoir été pris au sérieux, ses yeux le disent, son corps avachi le confirme. De solide constitution avec des épaules de basketteur, il paraît pourtant étiolé, comme aspiré par le vide. Cela m'a pris une bonne heure et demie pour taper avec application sa déposition. Il n'est pas non plus question que ma réputation de flic de papier¹ soit entachée. Depuis mes premiers pas au commissariat de Chambéry au début des années 80 jusqu'à ma récente promotion, ici, dans le célèbre commissariat bordelais de la rue Castéja, mes rapports et mes dossiers ont toujours fait l'admiration de mes supérieurs et de mes collaborateurs. Tout juste s'ils ne sont pas encadrés dans les halls d'entrée des administrations. C'est Antoine, mon premier partenaire de mission à Chambéry, qui m'a affublé de ce pseudonyme de « flic de papier » ; sur le terrain, je n'étais pas rebondissant, en revanche sur le papier, je relatais superbement les interventions avec force détails, en plusieurs exemplaires et dans un français presque littéraire dirons-nous, assez loin de la froideur du dialecte administratif. Mon inattendu succès concernant l'affaire de la disparition de Pierre Dortel dans les Vallons du Ferret, au Canon, près du Cap-Ferret, il y a quatre ans, m'a valu une solide réputation. La presse m'avait qualifié à l'époque de Sherlock Holmes du Bassin. C'était plus chic, plus *british* que Columbo malgré un physique plus proche de ce dernier. Une sorte de revanche sur un passé revêche, une vengeance de la subtilité sur la tactique de la terre brûlée. Depuis cette époque, chaque disparition dans la région, jugée non conventionnelle et qui tarde à être résolue, m'échoit. Je suis l'ultime filtre avant le classement vertical. Raison pour laquelle j'ai recueilli avec intérêt le témoignage atypique de François Frontjoie, ce matin, jeudi 16 avril 1992, dans un monde faisant toujours le grand écart entre l'ouverture à Marne-la-Vallée quatre jours plus tôt de Disneyland et le début du siège de Sarajevo par les troupes de Milosevic le 6 du même mois, changement de détente.

Oh bien sûr, je ne résous pas toutes les énigmes façon feuilleton télé, mais j'ai eu quelques succès après l'affaire des Vallons. Cette affaire a carrément propulsé ma carrière, moi qui ai longtemps vécu dans le doute ; doute sur ma naissance, doute sur mes croyances, doute sur mon métier, sur mon intuition. Incertitudes allégées en partie, mais en partie seulement, cette fin d'été 1988 tandis que je

retrouvais miraculeusement mes deux amours, Sylvia et Noémie, enlevées par un fou et sorties de l'enfer par Antoine après cinq années et demie d'angoisse là-haut, près du golfe de Finlande, sale période !

Depuis, tout a repris sa place bon an mal an, mais dans un autre quartier, dans un autre lieu, loin de ma Savoie d'origine, ici sur la côte atlantique, sur la presqu'île, non loin du phare du Cap-Ferret. Il faut savoir où l'on est bien. J'ai délaissé le trop petit appartement près du marché à Arcachon et j'occupe à l'heure actuelle, dans un passage perpendiculaire à la rue Sainte-Catherine, au Canon, numéro 23, une petite cabane de pêcheur aux volets gris-bleu joliment nommée *Samsuffit*, avec terrasse bétonnée, les pieds dans l'eau, grâce à Éric, l'ostréiculteur/pilote de navettes. Son oncle, veuf, inscrit maritime, ne peut plus l'habiter pour raison de santé. Même si l'isolation laisse à désirer, le paradis est surclassé par ce cabanon en première ligne. Ce coin de félicité est une grande chance et nous adorons nous retrouver là, à écouter le clapotis régulier de l'eau, le bâillement du crabe et le cri bref de la mouette, réveillés dans un bain de lumière et saisis par la nuit quand les ombres s'allongent, loin des résonances et agressions d'un monde à fleur de peau. Et si parfois la nature s'agite autour de nous, on se rapproche, on s'enlace et on attend, sans la moindre frayeur...

Épuisée par le calvaire de Tallinn, Sylvia, ma femme, a remis non sans mal ses habits d'infirmière après une année et demie d'une réadaptation compliquée. Aujourd'hui indépendante, Sylvia se déplace à domicile et dans les entreprises locales. Cela lui plaît, elle a pris du poil de la bête, elle gagne bien sa vie malgré, de temps à autre, quelques coups de bourdon, de plus en plus espacés cependant. Souvent, après son travail, elle m'aide, nous conversons sur tel ou tel profil psychologique de suspect éventuel. Toujours jolie, le carré court de ses jeunes années encadre à nouveau un regard en amande dorénavant privé de l'innocence qui égayait ses pupilles noires. Une candeur bien présente chez Noémie, sa fille, ma fille adoptive, qui garde de bons souvenirs de la période de Tallinn. Sa mémoire d'enfant n'a eu à stocker que des couleurs vives animées de rires aux accents différents. Une fois de retour, sa nouvelle situation de fille adoptée l'a laissée perplexe, mais elle a vite retrouvé son équilibre ; le vertige vient avec l'âge. Pour Noémie, j'existais uniquement dans les récits de sa mère, dans un passé distant et finalement, comme le jour de notre

première rencontre à Pâques 1979, c'est le chocolat qui nous a réunis pour de bon ; le noir ne se broie plus, il se croque à nouveau. Parfaitement bilingue, elle continue brillamment son cursus scolaire en seconde, pensionnaire au lycée Saint-Elme d'Arcachon, à croire que la formation estonienne n'est pas mauvaise ! Bien sûr, elle n'a pas l'incroyable potentiel de la petite Lily Dortel, la fille du disparu des Vallons, déjà en cinquième à onze ans au collège André-Lahaye à Andernos, avec des résultats surprenants.

Je suis finalement resté dans la région après l'affaire, l'hésitation ne m'a pas encombré l'esprit longtemps. Les rencontres faites ici ont facilité ma renaissance, entre David, le patron de l'Escale à Bélisaire que je revois souvent, Éric, le jeune marin, mon nouveau logeur en quelque sorte et Lily, la petite surdouée qui a su me faire relativiser entre un passé enfoui et un regard curieux du moment présent. Le prétentieux commissaire Mandrin, mon ancien patron en baudruche, est parti d'Arcachon, en conséquence de quoi, je suis resté en poste dans ce havre iodé, pourtant à deux doigts de tout envoyer valser à cause de cet abruti. Le nouveau patron est bosseur, ouvert, non politisé, normal en quelque sorte et cela m'a fait des vacances avant mon affectation au commissariat de Bordeaux.

1- Lire *Flic de papier*, du même auteur dans la même collection.

2

C'est dans cet ancien Institut national de sourdes et muettes que je sévis depuis plus de deux ans. Occupant une grande partie de l'angle droit formé par la rue Castéja et celle de l'Abbé-de-l'Épée, la bâtisse de trois étages, construite dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, n'est pas guillerette. Les vingt et un mille mètres carrés de couloirs interminables et de pièces humides aux senteurs d'anisette ne donnent pas dans la couleur et résonnent encore de son affectation comme caserne par les Allemands pendant la seconde guerre mondiale. Quand on sait que le surnom donné à l'armée est « la grande muette » et que le Castéja actuel doit faire parler les suspects, voyez l'ironie du sort...

Un mauvais sort a l'air de s'acharner sur François Frontjoie depuis plusieurs paires d'années, et le garçon a cessé de lutter, il a choisi la solution de facilité, baissant la garde, déposant les armes. Je peux le comprendre. Quand tout va de travers, si vous êtes un peu isolé, la dérive est non seulement proche, mais presque souhaitable tant l'existence devient insupportable et j'en sais quelque chose, c'est rarement le filin au-dessus du vide qui casse, mais l'homme dessus qui perd l'équilibre. J'ai eu de la chance, beaucoup de chance, ma vie est redevenue, comment dire, ordinaire, c'est ça, ordinaire, ça ne fait pas rêver la multitude, mais pour moi, mon existence est désormais extraordinaire, j'en savoure le moindre instant... Alors voir ce bonhomme à la rue me donne une furieuse envie de l'aider.

Le dossier est vide, la piste de la vieille R5 immatriculée 1617 GR 33 de la petite Pauline se perd quelque part entre Pau et Bordeaux en

91, nul doute que l'affaire sent le moisi. De plus, une disparition, sans un seul indice funeste parmi les trois S (salive, sang, ou sperme), ne passionne pas la confrérie des fins limiers spécialistes des *serial killers* et là, aucun antécédent sur ce trajet ou dans les environs immédiats, aucun témoin, rien. Bien sûr, nous les flics, on a tous dans la tête l'affaire Anaïs Marcelli début 91 à Mulhouse, mais plus de cent personnes disparaissent tous les jours, dont un dixième de mineurs, plus des trois-quarts sont retrouvés, alors le service minimum est de rigueur rue Castéja pour ce type de dossier. L'avis de recherche avec la photo de la petite brunette a été communiqué à tous les commissariats de l'Hexagone ainsi qu'à la presse régionale et nationale, sans résultat. Comme souvent, d'après les spécialistes, la piste criminelle étant exceptionnelle, la fugue amoureuse est privilégiée pour les jeunes et le temps, seul, règle ce type de fuite. Je n'en suis pas persuadé, à la brève étude des nouveaux éléments en ma possession, à savoir le rêve du père et le temps qui justement commence à s'allonger.

J'ai vite su que François avait mis à exécution une partie du rêve. Une plainte contre X pour coups et blessures d'un certain Philippe L., alias le parrain pervers, a en effet épaissi la pile des jérémiades administratives. François a eu la bonne idée de se déguiser en X à moins qu'il n'ait fait porter costume et gourdin à une ombre. Le désespoir permet tout et n'importe quoi. La plainte, c'est pour l'assurance. Les fractures physiques se réduiront, le doute subsistera et François ne se sentira pas mieux pour autant... « Homme bon » est définitivement un oxymore... À part le rat, je ne connais pas d'espèces qui s'entretuent. Il faut s'y faire.

3

Dans le ronron du ruban tracé au milieu des pins qui me conduit chez Louis, le demi-frère de Pauline, je me mets dans la peau de ce couple à la dérive, privé de sa fille depuis dix longs mois, et je me remémore la douleur qui m'a tenaillé durant les années de séparation avec ma femme et ma fille. C'est une impression d'oubli qui bizarrement subsiste, un sentiment d'impuissance à se souvenir de la force de l'absence, à évaluer l'intensité du chagrin. Sans doute un passé gommé par nos retrouvailles, ou peut-être une habitude de vivre avec des fantômes, je ne sais... Fantômes de mes parents biologiques, fantômes de mes premières familles d'accueil, fantômes de croyances déçues. Mon empathie s'est, comment dire, fluidifiée, elle a perdu son mauvais cholestérol, elle rentre dorénavant dans la normalité. Je me rends compte subitement que je peux prendre du recul par rapport aux événements dramatiques, une posture lucide impossible à tenir récemment, mettant sous le boisseau toute velléité d'analyse objective. Le bon sens terrien d'un David me fait toujours défaut et la finesse de réflexion de Lily n'a pas encore investi mes neurones, mais je me sens moins engoncé dans ma panoplie de flic, mes habits seraient-ils enfin à ma taille ?

Cette réflexion rassurante surgit de mon esprit juste avant la panne sèche, j'ai oublié de faire le plein au départ du commissariat central, sans doute perdu dans mes pensées. Je suis coutumier du fait. D'un autre côté, arriver à s'extirper sain et sauf du parking de Castéja est déjà un exploit, alors, faire le plein, on y pense les jours fériés quand les collègues sont à la plage. La monotonie des routes landaises, plates et rectilignes, ajoutée à ma concentration intellectuelle sur le sens du

malheur, m'a mis en pilotage automatique et l'enseigne criarde du pétrolier, en plexiglas et en drapeau, jaillit dans mon champ de vision au bon moment. Pour une fois qu'une station-service est judicieusement placée, cela m'évite une de mes spécialités, à savoir la marche à pied, rouge de colère, un jerricane vide à la main... la journée commence bien. D'autant mieux qu'une opération pare-brise propre y est au menu pour la semaine avec une devise choc inscrite sur de larges calicots orangés : « accident zéro, nettoyez vos carreaux ». La promesse n'est pas en l'air car, pendant que je remplis mon réservoir d'un gasoil odorant sous les grosses structures, mélange de béton et d'aluminium, en trois coups d'éponge et deux coups de chiffon, pare-brise et lunette arrière sont débarrassés de mouchérons en petite forme, traces bien grasses de digues et autres poussières d'un centre-ville très sale. Mon artiste de la raclette est une frêle jeune fille au carré d'un roux bicolore, plus foncé sur le devant, original pour le moins... En attrapant la pièce que je lui tends, elle m'agrippe la main l'espace d'une fraction de seconde et me dit avec un large sourire :

– Ils en avaient besoin dites donc... comme ça votre voyage vers Pau sera plus agréable ! Merci m'sieur et bonne route.

Je mets un moment à me rendre compte de la perspicacité de sa réflexion. Comment sait-elle que je vais à Pau ? Ou plutôt quels indices lui ont fait deviner ma destination ? J'ai beau chercher, regarder furtivement sur le tableau de bord ou sur le siège passager, rien n'a l'air d'indiquer que je me dirige effectivement vers Pau. Je place sa remarque sur le compte d'un calcul des probabilités des destinations à partir de cette station-service ou alors... je fais un rêve éveillé, une sorte d'hallucination due aux vapeurs d'essence, la piste de Jeanne d'Arc et de ses voix est peut-être à fouiller aussi... Cela dit, elle aurait pu me souhaiter ma fête si elle était médium, car aujourd'hui mardi 21 avril, c'est la saint Anselme.

Quoi qu'il en soit je file, j'oublie vite cet épisode en garant ma crasseuse Renault banalisée sous de grands ormes, à proximité du cabinet vétérinaire de Louis Frontjoie, en périphérie de Pau, près du domaine de Sers. L'endroit est apaisant, calme, à l'écart de la route nationale, je verserais même dans le bucolique, d'autant plus qu'en marchant sur les gravillons blancs bien disciplinés du parking, j'aperçois en pointillé la chaîne bleutée des Pyrénées. À cette vision se

superpose le souvenir de mes années à Chambéry, entre montagne et lac, entre félicité et désespoir. Pas de regret, je n'échangerai jamais ma cabane au Canon, malgré sa volige à tout vent, avec le clapot et l'horizon comme voisins.

4

Louis me reçoit enfin dans son cabinet, une attente due à une opération délicate sur un chienchien à une mémère pourtant plus proche des grilles du cimetière que le canidé souffreteux... Qui va gagner l'ultime course ? Je m'en fous, je préfère les chats. Le garçon, à la calvitie naissante, est trapu, large d'épaules comme son père, mais peu avenant, voire renfrogné. Une attitude à mettre sur le compte de la disparition de sa demi-sœur ou sur la génétique d'une mère qu'il n'a pas connue ? Je le sens bien sourire chaque fois qu'il lui tombe un œil, une impression comme ça. Mais comme je garde toujours une certaine distance avec l'intuition, je me méfie de mes impressions ; marchons sur des œufs... le véto est peut-être tout simplement affecté de problèmes gastriques qui ne l'incitent pas à la rigolade. Quoi qu'il en soit, à la lecture du dossier, Louis est la dernière personne à avoir vu Pauline vivante le matin du lundi 27 mai 1991. Je décide, dans cet environnement plein de poils, d'entreprendre Buster Keaton sur ce dernier week-end, heureux aux dires du maigre rapport récupéré dans les archives :

– Monsieur le commissaire, commence-t-il d'une voix haut perchée en totale dysharmonie avec son physique, j'ai déjà tout exposé à votre collègue l'été dernier. Après sa longue cure, Pauline était rassérénée, objective, semblait avoir fait une croix sur son passé, je dis bien « semblait », car avec ce qui s'est passé depuis, je ne sais plus très bien... Elle m'a dit avoir recommencé à jouer de la guitare, elle l'avait d'ailleurs avec elle dans son étui. J'étais heureux car elle est géniale, elle devrait faire carrière. Génie et gaucher vont ensemble en général. Bien qu'elle soit pudique, elle m'avait parlé d'un garçon, un certain

Julien. Ils faisaient du camping ensemble, elle se trouvait bien avec lui, elle voulait des cheveux plus longs, bref, elle avait envie de changer, de vivre à nouveau... Mais tout ça je l'ai déjà raconté, je ne vais pas me répéter à l'infini, finit-il par lâcher, agacé. Puis il reprend : il y a un truc que je n'ai pas dit, un détail sûrement, mais Pauline voulait me parler de quelque chose que lui avait dit sa grand-mère maternelle, grand-mère qui n'est donc pas la mienne, et qui avait l'air de la bouleverser, un secret de famille, « pas de ta famille mais de la mienne », m'avait-elle dévoilé. Sans doute devant ma tête déjà farcie de toutes les infos qu'elle venait de me balancer car elle n'arrêtait pas, une véritable pipelette, elle m'a dit : « plus tard Louis, j'ai encore du mal à en parler, ça ne te concerne pas directement mais il faudra que je te raconte, tu verras, ce n'est pas commun ».

En y réfléchissant, deux choses : primo, un de plus qui veut me donner une promotion, le syndrome de Maigret sans doute, inspecteur me va très bien et secundo, l'air peu aimable de mon interlocuteur vient simplement du fait qu'il n'aime pas perdre son temps et à la vue de la salle d'attente remplie en animaux de tous poils, plumes et même écailles, je peux l'admettre. Lundi et mardi sont les jours des consultations sans rendez-vous, les autres jours il s'occupe des chevaux sur le domaine de Sers, juste à toucher son cabinet, et comme hier c'était lundi de Pâques, ça bouchonne un max sur l'arche de Noé...

En revanche, le retour vers ma tanière douillette au bord du Bassin n'est pas encombré, juste pénible, car c'est un itinéraire transversal et on sait bien qu'en France il faut éviter les transversales. J'ai choisi en connaissance de cause l'option pépère, sans circulation, mais avec virages, routes étroites et bleds à traverser. Pendant les trois heures et demie du trajet, j'ai le temps de faire marcher mon ciboulot, je décide de battre le fer tant qu'il est chaud et de débouler, au débotté, le lendemain matin à l'adresse du fameux Julien.

Julien Tribel, surnommé *Le Poivre*, est en effet mentionné sur le famélique procès-verbal de l'époque avec une photo avantageuse du gamin, un beau brun costaud aux yeux noirs ; l'investigation s'arrête là.

5

Au courant de rien, le petit Julien, lors de son audition filante du 8 juin 1991, il n'avait pas vu Pauline la semaine précédant sa disparition. Encore moins au courant aujourd'hui mercredi 22 avril 1992 et pour une bonne raison, il s'est tué dans un accident de surf à la fin juillet de l'année dernière, le 26 exactement, il n'avait pas vingt-trois ans. C'est sa mère, Christine Tribel, qui me l'apprend. J'ai décidé de remonter le fil de l'histoire par le bout qui me paraît le plus logique, mais là encore mon intuition fait fausse piste ; le garçon, adepte impénitent, s'est assommé avec sa planche alors qu'il pratiquait seul son sport favori, une nuit de pleine lune sur la plage de la Pantoufle entre le Truc Vert et la Garonne, un peu avant le Cap-Ferret. Il était coutumier du fait et se livrait souvent à ce genre d'exercice nocturne ; cette nuit-là, malheureusement, un choc au niveau de la tempe et personne pour le secourir... Relation sérieuse ou amourette de passage, j'insiste auprès de la mère taiseuse et c'est Christian, l'aîné et dorénavant unique enfant, qui m'explique :

– Ma mère est à l'ouest depuis l'accident, il faut la comprendre. *Le Poivre* sortait avec Pauline depuis peu de temps. Il la connaissait en fait depuis près de deux ans, bien avant qu'elle ne fasse sa cure de désintoxication. Ils fréquentaient les mêmes endroits crasseux au bout des Chartrons, du côté du pont tournant, dans les bars et les squats, entre toxicos et gitous. Mon frère ne se piquait pas, ne sniffait pas, il carburait uniquement à l'Horny Goat Weed, « une fumette aphrodisiaque » appréciée par les surfeurs, clamait-il.

– Tiens donc, m'enhardis-je.

– Tu parles, oh pardon, vous parlez inspecteur, de la couillonnade, j’ai essayé, pas le surf non, son foin miracle, eh bien, avec ou sans, t’as envie ou t’as pas envie... Ce débile de *Poivre* croyait à cette histoire d’éleveur de chèvres, quelque part en Asie, il avait, paraît-il, constaté que ses bêtes étaient spécialement excitées lorsqu’elles mangeaient ce type d’herbe, de là à l’appliquer à l’homme ! L’histoire, inspecteur, c’est qu’elle est légale cette herbe mais pour la faire rentrer de chez les bridés, *walou*... et la petite Pauline était dans la combine, d’où leur affinité. Pour le reste, moi, je ne sais pas à quoi elle se défonçait la gamine.

– Je vois, fis-je évanescant, faisant en sorte de passer pour un grand spécialiste des stupés, mais j’ai une question, pourquoi *Le Poivre* ? Y a-t-il un rapport avec la présence de l’épice éponyme dans un mélange toxique quelconque ?

– Époquoi inspecteur ?... Non non, pas de mélange ni rien de tout ça, c’est tout con, les initiales de mon frère sont JT et comme il était constamment scotché devant les journaux télévisés, il voulait être journaliste, mon père lui a donné une partie du nom d’un des présentateurs vedettes, Patrick Poivre d’Arvor. Il a d’ailleurs commencé l’IUT de journalisme à Bordeaux, mais la fumette l’a stoppé dans son élan.

Ce type n’a pas l’air plus bouleversé que ça. Comme dirait sans fioriture mon voisin de cabane, « ça lui en touche une sans lui faire bouger l’autre ». Il a l’air de bien connaître le milieu des *dealers* et, en voulant dédouaner son frangin, il en a trop dit ou pas assez. Il doit toucher de près ou de loin à ces saloperies, cet idiot. Cette famille de ferrailleurs à la petite semaine m’inspire moyen ; chez eux, dans la rue des Palus, un peu à l’écart de Parempuyre, ce n’est pas un taudis, non, mais pas loin, ça sent la pisse. J’ai remarqué deux greffiers pouilleux à l’entrée, la vaisselle de la veille encore dans un évier jaunasse ébréché, la maison du cafard, pas seulement au sens propre. La mère, les traits creusés, fait sale, l’exquise coloration blond paille de ses cheveux filasse est à refaire en urgence au vu des cinq bons centimètres de racines grises. Le fils est sale, des points noirs sur son pif vermillon, pas trente ans et déjà du bide, une queue de cheval aussi grasse que son survêtement samba aux couleurs du Brésil et aux arômes de décharge s’harmonise avec le cambouis permanent incrusté sur ses

grosses paluches, et plus particulièrement autour de ses ongles rongés. Comment peut-on sortir avec un tel énergumène, à mon sens le plus jeune avait tout pris, il ne pouvait pas être aimé. Je n'ai pas vu le père, est-ce bien nécessaire ?

J'étouffe chez ces gens. Vite, à la maison, les soirées commencent à s'étirer et le court instant à me balancer sur la barque accrochée à un pignot² devant chez moi suffira à mon bonheur, les remugles de la banlieue bordelaise seront vite absorbés par la brise salée.

²- Piquet pour délimiter les parcs à huîtres.

6

Dehors il neige. Le petit garçon a toujours l'impression qu'il neige dans ce pays. Ce n'est pas son pays, non, il vient avec sa famille de plus au sud, pas trop quand même, là où les saisons donnent des repères, la neige l'hiver, les bourgeons au printemps, la baignade l'été et les cèpes en automne. Sa petite main a écarté la buée d'un des quatre carreaux de l'unique fenêtre de la pièce chauffée par un gros poêle à bois en fonte grise. Il faut l'alimenter le poêle, car l'endroit, sans être grand, est mal isolé. Il doit toujours faire bon ici, c'est le studio de répétition en quelque sorte, les instruments y dorment et les instruments, c'est sacré. La grosse différence de température fait qu'il y a toujours de la buée. Le garçon sent l'air glacial du dehors s'infiltrer entre le mastic brun et le verre en collant son front lisse contre le carreau. La pendule indique 16 h 15, il fait presque noir et, dans la pénombre, il aperçoit une cohorte de silhouettes voûtées tracer un sillon dans le passage immaculé. Il ne perçoit pas le crissement des chaussures sur la neige fraîche, mais il entend des voix d'hommes crier des mots qu'il ne comprend pas, il se doute que ce n'est pas amical. Il a peur. Il ne sait pas au juste pourquoi il est là, lui, dans cette pièce, et son père et sa mère, séparés, chacun dans un dortoir bondé, chauffé par la seule présence humaine. Il les voit presque tous les jours, quelques minutes. Sans le satisfaire, ça le rassure.

À six ans, on ne comprend pas tout.

Ça fait un quart d'heure qu'il est là. Il ne ressent presque plus de picotements sur son avant-bras gauche, le long du radius. Les cicatrices ont dû se refermer, tant mieux. Ça lui a fait mal, une lettre Z

et quatre chiffres 5102, faits avec un porte-plume, vingt trous pour faire un chiffre.

À six ans, on se laisse faire.

Deux autres garçons, un peu plus vieux, viennent d'entrer. Sans un mot, ils sortent le violoncelle et l'alto de leur étui respectif, avant d'aller se réchauffer les mains près du poêle. Lui, il attend. Il continue de scruter parmi les colonnes, cherchant à distinguer, entre les bâtiments de brique rouge faiblement éclairés, une ombre familière, son grand frère ou sa sœur. Mais comme d'habitude, rien. Alors, les yeux brillants et le front rougi par le verre glacé, il se réfugie auprès de son violon.

Un adulte en blouse blanche rentre précipitamment dans la pièce. Il a du mal à refermer la porte d'une main, car dehors le vent s'est levé et a poussé quelques flocons sur les lames du parquet. Il s'aide du pied. Sur son autre main ouverte, un plateau recouvert d'un drap blanc tient un bel équilibre. Le petit garçon pense que c'est le pâtissier, car tous les jours à heure fixe des gâteaux secs et un verre de lait sont posés sur l'unique table ronde. Il adore le lait. Depuis combien de temps voit-il le bonhomme et son calot blanc faire ce manège ? Il ne sait pas.

À six ans, on ne compte pas.

Les deux autres garçons se ruent sur les gâteaux, ils se parlent entre eux, la bouche pleine, par onomatopées, ils ont faim, lui, non, il a l'estomac serré. De toute façon, il ne comprend pas leur langue. Bientôt 16 h 45, le grincement dysharmonique des archets sur les cordes est le prélude à une gymnastique digitale de montée et de descente des manches en érable, faisant danser les volutes. Une répétition d'une heure et quart précède le concert. À jour passé le concert, enfin, un mini concert avec un public réduit à trois ou quatre personnes, mais à dix-huit heures pétantes, ce qui laisse aux musiciens le temps de s'harmoniser dans l'intervalle. Les deux grands doivent avoir autour des dix ans pense-t-il, car pour manier l'alto et le violoncelle, il faut une envergure de bras que lui n'a pas. Il trouve son quart de violon assez encombrant comme ça. Devant eux, sur le pupitre, une partition, l'*estro armonico* de Vivaldi. Ils ne sont que trois, mais leur arrangement va ravir le maigre public attendu, toujours le

même. Il se place sur la droite du trio pour percevoir la complicité des regards des deux grands. C'est lui qui dirige, il est le plus doué et de loin. Il se dit que cette formation fera plaisir à l'auditoire, les deux nouvelles recrues ont un niveau correct, il s'en est aperçu hier au cours de la prise de contact, le langage musical est universel. Que sont devenus les autres garçons avec qui il avait tenté de jouer ? Ils avaient déplu aux juges en uniforme, il est vrai qu'ils n'étaient pas virtuoses, mais après tout, ce ne sont que des enfants, ils ont le temps de progresser, tout le monde ne peut pas naître avec un don comme lui. Il ne les voit plus, ils parlaient la même langue pourtant, il en est triste.

À six ans on ne sait pas ce que veulent les adultes.

À six ans on a envie de rire et si on pleure, de se faire consoler.

Dehors la neige se dédouble, le blizzard transforme l'espace entre les voliges en instrument à vent et, inlassablement, passent derrière les carreaux des fantômes courbés, sur l'andante du concerto n° 7 de *l'estro armonico*.

Nous sommes le jeudi 16 avril 1942 au sud de la Pologne, en Haute-Silésie, non loin de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule.

7

Je me suis endormi dans la barque. Un luxe. Le balancement régulier du descendant a été plus persuasif que ma réflexion sur la visite de Parempuyre. Sylvia m'a laissé dormir. Je paraissais si bien, m'a-t-elle dit, la tête posée sur un coussin, étalé dans une embarcation pourtant inconfortable. Ma bouche à moitié ouverte laissait, paraît-il, s'échapper un râle de satisfaction faisant plaisir à entendre. Les voisins n'osaient pas faire de bruit et communiquaient avec ma femme en langage des signes. Ils se sont bien foutus de moi, ça les faisait marrer. Il ne faut pas grand-chose pour être heureux dans ce paradis. Une mouette, intriguée, est venue se poser sur la poupe du petit canot... ici, même les mouettes sont domestiques. Le plaid de laine dont Sylvia m'avait amoureusement recouvert n'a pas eu raison de la fraîcheur de la soirée. Je me suis réveillé, d'abord ahuri, puis après quelques secondes de flottement, heureux de me retrouver là, car si la nature ne m'a pas conféré de qualités exceptionnelles, physiques ou intellectuelles, je ne peux pas lui en vouloir, à la vue du spectacle que je contemple chaque jour. J'aime l'observer et je sais qu'elle m'examine elle aussi par l'œil rond d'une mouette ou peut-être celui effilé d'un chat. La sensation d'apaisement que j'éprouvais déjà à l'âge de dix ans devant les roselières de mon lac du Bourget ne m'a jamais quitté, même dans les moments de détresse les plus intenses. Je n'ai certes pas le flair du policier de légende ni sa vitesse de réflexion, non, je suis un besogneux, mais un besogneux contemplatif, un circuit direct doit exister entre mon œil et mon cerveau diesel. Cette appétence pour l'observation a contribué à la petite réputation de « dénoueur » d'énigmes qui commence à me coller à la peau. Une

capacité d'attention aux petits détails qui, comme il est dit dans un conte zen, peut détruire complètement la vie d'un homme. On peut acquérir des biens matériels, les voler ou les gagner, « l'homme est un loup pour l'homme », mais heureusement, ce qui n'est pas comptabilisable et commandé par la raison ne se chaparde pas, entre autres le talent, le bon sens, la répartie, l'intuition ou l'observation, et c'est tant mieux. Je ne crois plus en l'homme, mais je crois en son âme.

J'ai bien observé que quelque chose ne tournait pas rond chez les Tribel. La mère regarde ses pieds, le fils son bide, qui l'empêche de voir ses pieds, et le père, certainement le débit sur son compte en banque, car à la vue et à l'odeur de la casbah dans laquelle ils crèchent, les affaires ne sont pas florissantes. Je sens bien cette famille vivre d'expédients en désaccord avec le code du travail, et ce n'est peut-être qu'un euphémisme... Je vais ronger cet os d'autant plus que le physique de Julien, le surfeur, n'a rien à voir avec le reste de la famille ; le père m'est encore inconnu, mais je vois mal Alain Delon vivre avec Christine Tribel. Je veux dire une Christine Tribel démunie, une Christine Tribel riche deviendrait trois fois plus belle... trois, tri... bon, j'ai plus de mal avec l'humour qu'avec l'observation.

J'ai envie d'oublier le clan Tribel, alors je relis la déposition de François Frontjoie, assis à l'Arkéséon, le bar restaurant à l'angle de la rue Sainte-Catherine, à cinquante mètres de la maison. Après le dîner, Sylvia et moi avons pris l'habitude de boire notre kawa chez Yvan, le patron de l'établissement, en terrasse, entre locaux et touristes. À partir des vacances de Pâques, l'heure est d'été, le quartier s'anime, la sève monte le long des cabanes colorées et le vert des feuillages donne bonne mine à tous les passages et ruelles. Le brouhaha de l'endroit ne me gêne pas, je connais le texte par cœur. Je l'ai lu et relu. Je replonge dans son rêve, du moins j'essaie de m'y glisser, d'être l'acteur et non le lecteur et chaque atmosphère, même bruyante, peut m'aider à déchiffrer les symboles. Une nouvelle serveuse, menue et fort gracieuse, nous amène les cafés et me félicite de ma faculté de concentration dans le tintamarre ambiant. Elle rigole en faisant virevolter sa curieuse mèche bicolore, la tête rejetée en arrière. Je lui précise que je tente d'interpréter un rêve. Amusée, elle me dit avoir un papa psychiatre qui relisait sans cesse, lui aussi, les notes prises pendant les séances pour tenter d'y voir plus clair.

– Et parfois, ça marchait, il faut savoir lire entre les lignes, conclut-elle d'un clin d'œil en sautillant vers une autre table.

– Je vous dois quelque chose ? je relance, enjoué.

Son corps aérien fait une volte en guise de repartie, elle plisse ses yeux vert pâle, fait mine de réfléchir et me retourne :

– On verra plus tard, concentrez-vous bien d'abord sur votre songe, on en reparle, d'accord ?

– Excellente idée ! dis-je d'un ton déterminé en regardant Sylvia, elle aussi divertie par la spontanéité de la gamine à la coiffure peu commune.

Et ce rêve ? Je m'y plonge une énième fois entre cliquetis de verres et fumée de cigarettes. Plusieurs choses m'intriguent dans la description de François Frontjoie. D'abord la bâtisse, avec sa verrière, type celle de la gare Saint-Jean et ses portes en arrondi, édifice inconnu au bataillon, du moins dans la capitale girondine, ensuite le jury sans âge et sans provenance qui affirme savoir où est la petite ; morte, vivante ? C'est clair comme du jus de mélasse. J'ai du mal à me retrouver en face de ces accusateurs, à être acteur assis sur le tabouret, je ne les perçois pas. J'ai du mal à me prendre dans la gueule les invectives et les réprimandes de ces extraterrestres, sans doute mon côté trop cartésien. La mère de Pauline jouerait un rôle prépondérant dans l'affaire, mais sans y être impliquée ! Qu'est-ce cette histoire de fou ? Bien sûr, la première chose que j'ai faite avant de lancer mon destrier sur les routes de l'investigation a été de l'interroger sur son implication éventuelle dans ce foutraque emploi du temps, coups de téléphone, correspondances. Elle est, bien entendu, tombée de l'armoire et compte tenu de la souffrance endurée par cette femme, j'ai aussitôt levé le pied.

La petite serveuse a raison, la lecture entre les lignes demande beaucoup d'abnégation et de patience. Elle nécessite une loupe et un troisième œil.

8

Ses mèches brunes se mélangent toujours en un savant coiffé décoiffé, si ce n'est qu'une nuance poivre et sel commence à les coloniser, la fameuse bascule vers la quarantaine. La fidèle paire de Ray-Ban ne s'y trouve pas pour une seule raison, il est vingt-et-une heures et la lumière artificielle inonde la salle de l'Escale. David est là, fidèle au poste, en patron, guetteur avisé de chaque mise en place, colporteur de brèches et parfois pompier quand le « chaud devant » justement ne l'est pas assez, ça peut arriver, il trouve les mots. Le placide Arnaud, son second, s'agace pour allumer un parasol chauffant insensible à tout craquement d'allumette ou autre briquet. Le cholestérol du tuyau d'arrivée de gaz a encore frappé, pense-t-il. Pourquoi donc ce couple de Norvégiens tient-il à bouffer en terrasse à cette heure, le froid est tombé subitement, il fait moins douze, grommelle-t-il en attaquant le brûleur au chalumeau. Pas de solution de repli sur les autres chauffages, ils accompagnent les desserts et les cafés des clients prévoyants. Pourtant il est costaud Arnaud, il a beau secouer l'appareil comme un prunier, rien n'y fait. Le spectacle est juste devant nous, mais de l'autre côté de la vitre. On le connaît bien Arnaud, alors on le chambre en tapotant à travers le carreau, mimant à la fois des gestes d'impuissance et de frissons. Il ne s'énervé pas un poil et quand il réintègre la salle du restaurant après avoir enfin réussi à allumer le sacré parasol, il est reçu par une bordée d'applaudissements et de hourras dignes d'une estocade réussie de fin de corrida, mais le Norvégien conservera ses deux oreilles et sa... c'est ça aussi, l'Escale.

David, les bras croisés, est resté impassible durant la faena, il

connaît son homme, il savait qu'il materait la rébellion « sans faire d'omelette norvégienne », précise-t-il le regard malicieux. Il en sourit encore quand il s'assoit à notre table. Il peut, le service ronronne, pas de nouveau client. Beauty, le petit épagneul orange de la maison, passe de table en table, on ne sait jamais. La salle se vide au rythme de la marée. Sylvia, qui a appris à le connaître depuis bientôt quatre ans, le dévisage un long moment pendant que nous échangeons des banalités :

– Qu'y a-t-il David ? Tu n'es pas comme d'habitude, tu es, comment dire, bizarre... ose-t-elle avancer.

Il baisse les yeux, dodeline de la tête et d'une voix attendrissante se laisse aller :

– Dis donc, l'intuition féminine, c'est pas du flan, ça non, je voulais vous le dire... mais je crois bien que... c'est con, mais... je suis amoureux...

– À boire, je me mets à hurler dans le resto, faisant trembler de surprise quelques plateaux en vadrouille et réveillant presque notre voisin de table qui, à son troisième digestif, se réjouit de mon annonce.

– Belle comme la lumière, fine comme une perle et racée comme une Ferrari, pressent Sylvia en lui prenant la main.

– Voilà, c'est ça, vous la connaîtrez bientôt, elle s'appelle Agathe... elle est si discrète...

Un ange passe...

Je n'essaie pas de lever le voile, il nous la présentera dès qu'il le jugera utile, je ne suis pas inquiet, et pour réamorcer la discussion je lui touche deux mots du début de mon enquête sans trop préciser le rêve. Redescendu de son nuage rose, il m'écoute attentivement, lui, l'homme de bon sens, le Médocain, celui qui m'a tracté comme un corps mort avant de me mettre sur les rails lors de la disparition de Pierre Dortel voilà quatre années déjà. David m'écoute... À l'issue de ma narration dépouillée, il réagit d'un coup :

– Attends, attends... tu m'as bien dit que le petit... Julien, je crois,

s'est tué en se prenant une planche de surf sur la gueule l'été de l'année dernière, fin juillet c'est ça ?

– Oui, oui c'est exact, je lui réponds en pressant un truc gros comme un éléphant, que j'aurais loupé...

– Alors, Anselme chéri, se moque-t-il en me pinçant la joue, tu peux aller farfouiller chez les... Dugenoux, je ne sais plus leur nom. Tu as bien fait de me parler de ton histoire. Ah, si je n'étais pas là ! Car vois-tu mon cher ami, la vérité chez un surfeur, c'est le tube. Si le tube te voit dans son œil, debout bien sûr, tu es adoubé, et lorsqu'on est fan de ce sport comme moi ou comme ton défunt client, le Julien en question, c'est ce qu'on recherche. Les tubes dans la région, ils sont rares, quelquefois pendant les grandes marées, la plupart du temps on doit s'exporter pour aller les chercher et pendant cette quête on s'expose, on prend des risques parce que, quand tu as une vague haute comme un immeuble de trois étages sur la tronche, tu serres les fesses et t'as intérêt à bien manier ta planche, et là tu risques l'accident et ça arrive, hélas...

Il marque un temps d'arrêt puis reprend de plus belle, avec l'accent du vignoble, tel Galabru dans ses plus grandes envolées :

– Mais surfer à la Pantoufle, fin juillet l'année dernière, même seul, de jour ou de nuit on s'en tape, et se faire assommer par sa planche, non ! Anselme, voyons, c'est élémentaire, les quinze derniers jours de juillet 1991 ont été catastrophiques côté vagues. Ce n'était pas le moment des marées d'équinoxe, ça non, même si le jour de pleine lune, en principe, ça bouge un peu plus, on appelle ça les vives-eaux. Mais fin juillet, *nada*, je le sais mon brave Anselme, car j'ai reçu à la maison des copains australiens, restaurateurs eux aussi. Comme c'est l'hiver chez eux, ils sont venus pratiquer leur sport favori dans la région. Il n'y a pas eu une vague pendant presque trois semaines, ma grand-mère aurait pu surfer. Ils pestaient les gars, mais je calmait les gaillards avec de solides casse-croûte. Il a fallu que je m'y emploie, putain, je m'en souviens, entre eux et le resto, je ne sentais pas le renfermé. Mais pour revenir au calme plat, les voileux appellent ça un temps de demoiselle et pas un surfeur digne de ce nom ne fout sa planche à l'eau, à part les initiations pour débutants de chez débutants. S'il s'est pris un coup, le Kelly Slater de Parempuyre, trois

solutions : primo, un loup-garou armé d'un gourdin, pas certain, deuxio, un requin-marteau qui passait dans les parages, permets-moi d'en douter ! et enfin tertio, un requin d'un autre type avec, pourquoi pas, un marteau à la main, l'a balancé dans l'écume... des nuits en l'occurrence (son œil pétille) parce que, j'insiste, pour se faire assommer par sa planche, il faut que ça remue. Je suppose qu'il n'y a pas eu d'autopsie ?

Je suis sonné, Sylvia ne peut se retenir de sourire, le procureur a encore frappé, la logique et le bon sens existent, je les ai vus arriver avec leurs gros sabots. Moi, le roi de l'observation, je n'ai rien pu observer, à part le dossier bâclé de l'époque. C'était il y a neuf mois, les constatations ont été faites par des gendarmes en renfort pour l'été, non locaux, non surfeurs, spécialistes dans les contrôles d'assurances, de cartes grises, de ceintures, de vignettes, voire de pression des pneus quand un souffle d'aventure titille leur curiosité.

Je cherche des excuses, mais que je suis naze, que je suis naze... Voilà où aurait dû me mener la réflexion d'après ma visite chez les Tribel, au lieu de ça, je me suis endormi comme un naze...

9

L'unique feuillet sur le décès de Julien Tribel, que je consulte ce mardi 28 avril dans un sommaire bureau d'archives haut d'un plafond à la peinture blanche écaillée, ne m'apprend rien. La photo du gamin boursoufflé non plus, le choc est visible, du moins la tache plus sombre sur sa tempe. Il n'y a pas grand-chose, si ce n'est la constatation de l'accident : samedi 27 juillet 1991, plage dite de la Pantoufle, onze heures du matin, ramené par la marée montante un homme jeune retrouvé noyé, la trace violacée du choc barre la tempe droite, coup provoqué par sa planche encore attachée à sa jambe par le *leash*. Le sac à dos avec papiers, clefs de voiture et affaires de rechange est retrouvé sur la plage et le véhicule est garé sur la route du Truc Vert, aux abords du chemin d'accès. Autre précision, Julien Tribel résidait au camping du Truc Vert à cette période. Rapport rédigé à la va-vite et expédié au sein d'innombrables procès-verbaux estivaux, sans priorité, au milieu de froissements de tôle et altercations alcoolisées, entre une jambe et un bras cassés, or une mort est quelque part à la fois le franchissement d'une ligne et une cassure définitive. Demain, je vais sur site.

À part deux grosses baïnes³, trois surfeurs en action, deux autres scrutant la vague et du sable à perte de vue, mon excursion sur le lieu de découverte du corps ne m'apporte pas grand-chose, hormis une bonne bouffée d'air iodé et une suée pour monter la dune mouvante, dans le sable mou afin d'éviter de piétiner liserons et chardons, végétation éparse censée la retenir. Après l'exercice, direction le camping, à un bon kilomètre sur la même route. Alors il me vient une idée ; de la plage de la Pantoufle à la maison de Lily et Solange Dortal

dans les Vallons du Ferret, il y a exactement six cents mètres en ligne droite par le chemin forestier du derrick. Je l'arpente. Il est 9 h 45, il n'y a pas le feu au Bassin, j'ai tout mon temps.

En plus de tous les privilèges donnés par la nature à cette presqu'île, l'or bleu de l'océan, l'or vert de la forêt, l'or jaune d'un microclimat ensoleillé, elle y a installé en sous-sol de l'or noir, oh, ce n'est pas le Pérou ni l'Arabie saoudite, mais assez pour inciter un gros faiseur à installer ce fameux derrick dont le chemin porte le nom, voilà, la boucle est bouclée. Avantage ou inconvénient, plutôt la première solution aux dires des riverains, peu dérangés par cette mini exploitation, à l'écart, au-delà du pare-feu.

Quand je lui en parle, Lily me dit qu'il faut s'ouvrir au progrès et ne pas vivre confiné comme au Moyen Âge, même si cela apporte quelques désagréments. Puis elle ajoute, de l'espièglerie au coin de ses yeux légèrement plissés, qu'un inspecteur sur le chemin du derrick peut prêter à sourire. Devant son silence amusé, il me faut dix bonnes secondes pour faire le lien avec la série télévisée. Si l'humour, lui aussi, n'attend pas le nombre des années, ça ne m'arrange pas, même si là j'ai compris, j'ai mis le temps, mais j'ai compris. Contente de l'effet produit, elle est pliée en deux sur sa table de travail en bois clair en émettant de petits gloussements de satisfaction. Lily bosse, comme d'habitude et au milieu de livres scolaires et de classeurs bien alignés, elle prépare pour demain jeudi un exposé sur l'échauffement du bouclier thermique des navettes spatiales lors de leur entrée dans l'atmosphère ; normal, elle est en cinquième et a décidé en tant que déléguée de classe d'initier ses copains au mystère de l'espace et donc, après la théorie du Big Bang et des trous noirs, voici, avec ce bouclier thermique, le nouveau sujet sur lequel elle planche.

J'ai toujours gardé des contacts étroits avec Solange et Lily depuis la mort de leur mari et père. Solange Dortel a longtemps hésité à rester dans la jolie maison en bordure de forêt, à sentir les embruns d'océan. Le quartier s'est construit, bien sûr, depuis la découverte de ce site idyllique voici quatre années, mais la magie opère toujours. Lily a été écoutée : « Le souvenir sera toujours dans nos têtes et où que nous soyons, maman, la pensée nous suivra. Je suis heureuse ici, papa était heureux ici, Tomy a l'air plus gai qu'avant, alors bien sûr, si tu veux partir, je te suivrai, mais sache-le, à contrecœur. La liberté du

choix commence où finit la souffrance et toi maman, tu souffres encore trop. » Lily mène toujours le bal. Et Solange est restée. Elle a réorganisé sa vie, balayé sa routine, il le fallait bien. Sa douleur s'est muée en chagrin et son chagrin en peine. Elle peut à nouveau afficher la prestance de la belle femme qu'elle n'a jamais cessé d'être. Ses cicatrices sont rangées dans le tiroir « nostalgie », elle l'ouvre de temps en temps lorsque son âme est grise. Elle se sent mieux, elle lit à nouveau, ce qui est bon signe et, dit-elle en me faisant un clin d'œil : « je passe de la mort à l'amour en passant par les mots ».

Tomy, le chat, n'a pas ces soucis, il a pris de la bouteille, mais le jeu et la malice sont plus que jamais chevillés à ses moustaches. Lily s'en amuse, même si elle est souvent obligée, comme à l'instant, de lui faire débarrasser le plancher de son bureau d'un léger coup de coude. Elle préfère l'espace à la platitude d'un océan, me dit-elle en tortillant sa natte brune, l'explication de la vie se trouve dans les trois dimensions d'un univers chiffonné, mais Anselme, il n'y a pas qu'une vie, ce serait trop simple, me précise-t-elle le regard aimanté vers un ciel tacheté à travers la fenêtre ouverte. Dehors, il fait bon, les vents sont d'ouest, on entend l'océan, il est là, juste à côté, l'écume des vagues pourrait mousser en contrebas, sur le petit chemin.

– C'est lourd une planche de surf ? interroge-t-elle après que j'ai expliqué le pourquoi de ma visite.

– Heu... à vrai dire, je ne sais pas exactement, mais assez pour assommer un homme en tout cas !

– T'es rigolo toi, tu fais une enquête sur un surfeur qui a reçu sa planche sur la tête et tu ne connais pas la masse de l'objet susceptible de lui être tombé dessus et éventuellement de l'assommer... en plus par mer calme... moi, je peux te dire combien pèse la navette spatiale si tu veux. Remarque, si tu te prends plus de deux mille tonnes sur la casquette, tu ne te poses plus de questions, sourit-elle avant de reprendre d'une voix affirmée en tapant son petit poing sur la table, cinq kilos de plomb assomment, pas cinq kilos de plume, question de volume et d'accélération de la pesanteur.

Oups, je prends un but à l'extérieur, une fois de plus. Moi, un rigolo, je l'avais oublié, le poids de la navette spatiale, je ne l'ai jamais su et l'accélération de la pesanteur, j'en ai entendu parler, mais, mon

Dieu, que c'est loin...

3- Une baine est une dépression temporaire ou mare résiduelle ressemblant à une piscine naturelle formée entre la côte et un banc de sable.

10

Marcel Duval, le patron du camping, est évidemment surpris de voir débarquer chez lui, en pleine forêt de pins, un inspecteur de police, plutôt malingre, lui demandant des précisions sur des faits s'étant déroulés neuf mois auparavant. Heureusement les fiches sont bien tenues et notre gaillard à la barbe grisonnante, en charge de ce camping de dix hectares depuis plus de quinze années, n'a aucun mal à retrouver l'emplacement et les dates précises du séjour de Julien Tribel durant l'été 91 :

– Le camping du Truc Vert est assidûment fréquenté par les surfeurs de toutes nationalités depuis 1977, commence-t-il d'une voix grave en accord avec son physique, et Julien faisait partie du lot. Je le connaissais bien, il venait souvent. Il n'y a pas que des surfeurs, car près de cinq cents places laissent de l'espace à une autre clientèle, plus familiale, poursuit-il, et dès le mois de mai, je suis au pit pour recevoir et installer tentes, caravanes et camping-cars. C'est le paradis pour les estivants, pensez donc, la plage et ses rouleaux à trois cents mètres à peine, douze box et la carrière du club hippique juste à côté, une piste cyclable traverse pour ainsi dire le site et tout ça permet activités diverses et évasions garanties comme je le mets sur mes dépliants (il se marre et reprend) sans compter les animations internes, je veux parler du volley, de la pétanque et bien sûr des jeux pendant l'apéro ou au café, enfin le truc classique, mais indispensable comme dans tous les campings du monde, conclut le quinquagénaire dans un large sourire.

Le team de base est constitué de Marcel, Josiane, Robert et Jeanne,

puis viennent les saisonniers, cuisiniers, serveurs, moniteurs. D'après ce que je peux constater, l'équipe ne ménage pas sa peine. Les patrons d'abord, Marcel, le costaud chevelu, sur le terrain, et Josiane, au secrétariat et à l'économat. Puis Robert en bleu de travail, petit chauve sans âge, leur homme de confiance se transforme tous les jours en Michel Morin pour des travaux de plomberie, électricité ou autre menuiserie. Et enfin Jeanne, femme fluette à la coiffure particulière, type Iroquois violacé, chargée de guider les clients sur site et de nettoyer les emplacements de tous reliquats « oubliés ». C'est elle qui me conduit vers la place louée par Julien à la fin juillet de l'année dernière :

– *Here we are... D forty two...* fait-elle, montrant avec l'index un carré d'herbe planté de quatre pins et coincé entre le chemin d'accès en grépin et un grillage haut.

– Oh oh... en anglais, ça fait plus chic, Lady Jane, je réponds, surpris par cette introduction anglophone.

– Non, c'est l'habitude, reprend-elle un peu gênée en frottant avec le plat de la main sa crête colorée, mais il y a tellement d'étrangers, principalement des jeunes, des surfeurs et ils parlent tous anglais, alors il faut se mettre au goût du jour.

– Vous le parlez couramment ?

– Oui oui, je parle aussi allemand, espagnol, italien et quelques autres langues... et toutes les civilisations me fascinent en règle générale.

Elle s'arrête brusquement, ses yeux verts se perdent... Elle poursuit dans un soupir :

– J'ai tellement roulé ma bosse malgré mes trente et un ans, si vous saviez, et en plus j'ai une très bonne oreille, je n'ai pas de mérite pour apprendre.

– Quand même, dis-je admiratif, vous devez être plus que précieuse pour votre patron...

– On s'entend bien, conclut-elle laconiquement avant de m'expliquer que la rangée des D est réservée uniquement aux tentes

de petite taille et qu'elle se situe à l'extrémité la plus calme du camping, près du pare-feu et de la forêt domaniale.

Cette fille me captive, d'abord son look, peu probable, ensuite sa culture, étonnante, et enfin sa mémoire, incroyable puisqu'elle peut me dire le nombre de fois que le gamin est venu surfer ces deux dernières années, avec qui et quels étaient ses voisins immédiats aux places D43 et D41... c'est pas beau ! Je ne sais pas si ces renseignements vont faire avancer l'enquête, mais ça, c'est de l'info.

Depuis trois ans, à partir du mois d'avril jusqu'en octobre, Julien Tribel venait passer six à huit jours chaque mois à cette place D42, sauf météo catastrophique bien entendu. Il était seul la plupart du temps, pourtant, dans la tête de Jeanne subsiste l'image précise d'une belle jeune fille brune élancée aux cheveux courts qui, de surcroît, jouait à merveille de la guitare. Elle s'appelait Pauline et les deux tourtereaux montraient un sérieux attachement l'un à l'autre. Elle ne se souvient pas l'avoir vue le jour du drame ou la veille ni même en juin, en revanche, elle était présente en mai, car elle a joué *Happy Birthday* pour l'anniversaire de Marcel le 11, avec son petit nez retroussé et sa voix chaude. C'était un samedi, il faisait doux et une petite partie du camping s'est dirigée par le caillebotis vers la plage pour fêter l'événement, une petite partie seulement et heureusement, appuie mon interlocutrice, car sinon cela aurait pu ressembler à « un *remake* de Woodstock » selon son expression.

Toujours aux dires de ma guide polyglotte, autant Julien était un beau mec, réservé, poli, qui participait de temps à autre à une animation avec entrain, mais sans débordement, autant ses voisins peu ou prou du même âge à une année près, ceux de la place D43, sont vilains, bruyants, invasifs et sans-gêne. Pas des mauvais bougres dans l'absolu, mais d'une éducation sommaire. Il s'agit de jumeaux, Christo et Tony Gignal, visiblement issus du même œuf, pas très hauts, chétifs mais nerveux, bruns bouclés aux yeux de fouine, ils ont de l'argent. D'après ce qu'ils racontent à la cantonade, leur père cherche d'abord à démonter des cargos et des sous-marins dans tous les ports de France puis à revendre les tôles rendues nickel à des industriels. Le business est apparemment florissant, les deux gamins bossent, on va dire à quart temps, et s'en glorifient. Le reste de la journée ils ne manquent pas une occasion de faire ripaille, la fête, ou de mettre le bazar,

toujours sans agressivité ni violence, insiste-t-elle. Des branleurs. Marcel les appelle les « fils de fer », et tant que vous n'êtes pas barbelés, vous pourrez rester, leur assène-t-il, comme toujours. Il les tolère, cependant il a dû les reprendre le fameux soir de l'anniversaire quand ils hurlaient à tue-tête un « Joyeux anniversaire » à faire pleuvoir deux saisons d'affilée. Une grande partie de leur temps libre se passe sur les planches de surf, ils sont doués, seulement trop feignants pour s'astreindre à un entraînement assidu et prétendre à quelques résultats sur les qualifs pour le championnat de France ; ils s'y sont pourtant essayés, mais ils ne tenaient pas la distance, ils ont arrêté les frais.

Ils occupent la place D43 depuis un plus de quatre ans et selon Jeanne, ils ne lâchaient pas souvent la grappe à Julien sans le harceler véritablement, et comme souvent les contraires s'attirent, le gamin avait néanmoins sympathisé avec les deux têtes à claques et se rendait de temps à autre dans leur propriété de la campagne girondine, d'après ce qu'elle a cru comprendre.

– Pour le reste, c'est à vous de voir, conclut le petit bout de femme aux cheveux dressés en volcan d'une voix légèrement implorante qui m'a semblé demander une réponse.

Une réponse, mais quelle réponse ? J'ai deux fous furieux, fils à papa, à auditionner et une guitariste perdue dans la nature qui jouait pour son amoureux. J'entends siffler le train autour d'un feu de camp sur une plage de sable fin, à retrouver...

11

Le petit garçon n'a pas froid. Pourtant dehors il gèle à pierre fendre, par chance l'espace où il dort est accoté à la cuisine principale, seule pièce du bâtiment dans laquelle il y a un chauffage. C'est comme ça, c'est la norme. Il ne quitte pas souvent ce lieu confiné si ce n'est pour prendre ses repas, jouer du violon et aller, bien emmitouflé et encadré, au milieu du tumulte et des cris, rencontrer à jour passé ses parents en terrain neutre, non loin de là, dans une autre bâtisse en briques rouges faisant office d'infirmerie et de cabinet dentaire. Le petit homme a sept ans et il sait que son père et son frère vivent dans le bloc 27, sa mère et sa sœur occupent le 17, baraquements en bois, à l'écart des constructions en dur. Il n'y a pas de chauffage dans ces endroits élevés à la hâte afin de recevoir en urgence des milliers de personnes.

« La précipitation est mauvaise conseillère », disait son père quand le jeune garçon montait et descendait ses gammes de façon désordonnée par trop d'impatience. Là aussi, par trop d'empressement ces logements manquent du strict minimum, du moins le petit garçon le pense, mais il ne sait plus trop quoi penser.

À chaque rencontre, avant de gravir les trois marches du local médical, sa petite tête blonde à la raie impeccable sur le côté gauche fait, en se dévissant le cou, un trois cent soixante degrés d'effarement. Il ne comprend toujours pas pourquoi les gens sont ainsi séparés et pourquoi des soldats en armes hurlent tous azimuts et pourquoi certains sont perchés comme des oiseaux. Ses parents, embarrassés, le rassurent en lui parlant de personnes un peu rebelles qui ne veulent

pas obéir, comme au maître à l'école, et que ce n'est pas bien grave. Ils lui assurent en revanche que grâce à lui ils sont bien traités, ont des couvertures supplémentaires et des portions de nourriture avantageuses. Les yeux embrumés de sa mère lui demandent d'être gentil, obéissant et surtout, lui précise son père d'une voix douce qui se veut apaisante, de jouer du mieux qu'il peut pour messieurs les officiers.

Cela fait une année que dure le manège et de la fréquence des retrouvailles familiales dépend la virtuosité du gamin. Rudolf Höss, le commandant du camp, l'a bien remarqué. Dans son confortable bureau bien aménagé, il en parle avec Kurt Engelmann, son adjoint depuis mai 1940. Les deux mains en imposition sur un poêle au foyer rougeoyant, il décide de lâcher du lest en ce premier trimestre de l'année 43, pour des rencontres non seulement quotidiennes, mais plus longues :

– Un vrai conte de Noël à retardement pour la famille, ironise-t-il, mais ce gamin est un génie du violon, je te l'affirme, jamais je n'ai entendu jouer avec une telle maestria, je le pense meilleur que Ginette Neveu que j'ai entendue en 35 à Varsovie lorsqu'elle a gagné le concours international Henryk Wieniawski, elle aussi était enfant prodige au même âge. Kurt, nous avons une chance incroyable d'être tombés sur ce gamin, nous ne pouvons pas nous priver de cet espace de rêve et de liberté dans le cloaque actuel, nous sommes des privilégiés, Kurt, tu m'entends, des privilégiés... Il faut protéger ce gosse de cette masse triviale et puante, surtout ne pas le faire jouer dans le théâtre, ce serait de la confiture donnée à des cochons. Pour les médiocres du tympan, il y avait ce violoniste besogneux, l'Obersturmführer Mann avant qu'il ne se suicide... une âme sensible qui ne supportait plus l'abominable odeur de chair brûlée. Avec un physique d'anorexique, il se prenait pour une diva. Ses cheveux blonds et raides s'agitaient sur des notes approximatives quand le sommet de son crâne dégarni rougissait comme une plaque de cuisinière au fur et à mesure de l'excitation de son archet sur les boyaux tendus du pauvre instrument qui n'avait rien fait pour être traité de la sorte. À un autre niveau il y a Jutta, tu sais, la directrice de l'orchestre des femmes, excellente interprète puisque premier violon du Philharmonique de Vienne, eh bien à mon sens elle ne lui arrive pas à la cheville. Non, on va préserver le gamin jusqu'à la fin de cette satanée guerre et après, je

le prendrai sous mon aile et à nous les concerts à travers le monde, le Musikverein de Vienne, la salle Pleyel à Paris, le Carnegie de New York et j'en passe, le Royal Albert Hall de Londres, etc., la renommée, la gloire Kurt, tu comprends ça, la gloire et pas sur un champ de bataille (il s'essuie le front), je m'emballe, je m'emballe... Mais avant cela, pour l'heure il ne faut pas maltraiter sa famille... d'abord tu vas leur découdre le triangle noir sur leur veste et ensuite j'ai pensé qu'on allait affecter le père à l'économat, la mère au secrétariat médical et le frère et la sœur aux cuisines, ça ne les tuera pas, débrouille-toi pour aménager leur temps de travail... Au moins ils ne seront pas inutiles car tu as eu tout loisir de constater que la plupart des prisonniers ne servent pas à grand-chose, trop faibles, inaptés au travail en usine ou à la terre, et ça je l'ai dit il y a bien longtemps, rappelle-toi... j'avais dit qu'il fallait sélectionner les plus costauds mais on ne m'a pas écouté, résultat, ils tombent comme à Gravelotte...

– Venant de ta bouche, permets-moi de sourire Rudolf, la mort est notre « métier » maintenant, mais ce sentimentalisme t'honore et cette... frénésie, ou du moins cette apologie de la gloire fait plaisir à entendre, je peux à nouveau croire en l'homme, part-il dans un éclat de rire névrotique... puis calmé... Le petit est un génie, si tu le dis, mais ses faire-valoir, les deux gamins qui l'accompagnent, sont médiocres, j'ai envie de les envoyer chez Joseph comme les précédents, il fait de nouvelles expériences sur les fréquences auditives... il faudrait recruter dans le nouvel arrivage, on ne sait jamais, si on trouvait un deuxième phénomène... qu'en penses-tu, Herr Obersturmbannführer ?

– Le génie est unique Kurt, et pour revenir à mon métier, ce n'est pas la mort qui est mon métier, mais la guerre, répond-il d'une voix calme et saccadée comme pour bien se faire comprendre. N'oublie pas qu'à seize ans j'étais déjà sur le front, en Mésopotamie, avec un régiment de dragons. Quatre fois blessé, plus la malaria, la Croix de fer m'a conforté dans mon choix quand tu étais encore dans les jupons de ta mère. Tu ne le sais pas mais j'ai failli devenir prêtre, et après la défaite de 18, le Seigneur qui m'a convaincu est le Seigneur de la guerre. Ma religion, c'est le Grand Reich. La guerre, tu peux la triturer sous toutes les coutures, mais la guerre c'est le pouvoir et le pouvoir c'est un droit de mort sur quiconque... Les choses triviales, on peut les détruire, les sublimes, non, et je veux sauver ce gamin... Le ton est

monté et il finit par un laconique : c'est compris, Herr Hauptsturmführer ?

Non loin de la Sola, un affluent de la Vistule aux eaux vertes, à moitié camouflé par des arbres touffus, nous sommes entre les petites bourgades de Oswiecim et de Brzezinka au sud de la Pologne, le 11 mars 1943, il est 17 h 55. Les trois enfants ont accordé leurs instruments. Sur les pupitres, la partition de la *Danse macabre*, opus 40, de Camille Saint-Saëns.

Le concert débute dans cinq minutes et dehors, le gel fige les ombres...

12

Je ne sais pas si les trublions du camping vont m'être d'une aide quelconque dans l'affaire, mais la première impression à l'approche de leur lieu de villégiature n'inspire pas la pitié. En effet, les jumeaux Gignal ne sont pas à plaindre et c'est un euphémisme. Sans parler de château, la demeure dans laquelle ils vivent tient plus de Versailles que de la Cour des miracles. Un majestueux pigeonnier octogonal ravalé, en forme de tour sur deux étages, est la première vision que j'ai de la propriété depuis la route en contrebas. Une fois le cintre des deux grilles électriques franchi, une superbe chartreuse me fait face. L'ensemble cossu est isolé au milieu d'un espace vert majestueux ceint par des chênes assez vieux pour avoir senti le souffle de la poudre à l'époque révolutionnaire. Une treille protège l'entrée des rayons du soleil et le puits, à proximité, est le fournisseur exclusif des massifs et plates-bandes. À l'écart, un bâtiment bas, l'ancienne maison du fermier sans doute, transformée en salle de détente pour les fils, à entendre la musique transpirant des épais murs de pierre. Deux gamins pourris par un père travailleur obnubilé par la seule réussite, c'est du moins ce que je pense au vu de la qualité de la restauration de l'édifice. L'élément féminin paraît absent à part la vieille bonne, Marthe, lorgnons sur le nez et pratiquement sourde. Raison pour laquelle elle répond à son rythme à mes coups de sonnette. J'apprendrai par la suite qu'elle est au service de la famille depuis la nuit des temps. Elle a du travail, le logis est vaste. La naissance des jumeaux a été fatale à leur mère. Depuis, André Gignal vit seul. Il ne s'est jamais remis de cette disparition, un malheur, de sa faute, une négligence, il ne pouvait rien arriver au « roi de la tôle » comme il se

définissait ; perte des eaux, il a traîné puis a foncé sur les petites routes, l'accident, le médecin a pu sauver les gosses. Il est devenu taciturne et d'un abord difficile.

Sous la treille, à la feuille du mois de mai, un grand bonhomme émacié au regard sombre et aux sourcils épais me reçoit sur le perron. Sa poignée de main est franche. Franche, mais néanmoins délicate, car dès le premier contact physique, je sens l'imperceptible craquement des phalanges, annonçant des doigts fragiles sur des attaches fines. Je sens également qu'au moindre relâchement, la laxité de ses articulations s'en donnera à cœur joie. Des mains d'artiste. En même temps que l'effort de virilité de sa main droite, j'observe sa main gauche, à demi camouflée sous une manche trop longue, elle semble morte, handicapée, comme atrophiée, la maladie ou peut-être un accident. Mon interlocuteur le note et par réflexe, tire, sans broncher, son épaule vers l'arrière et vers le haut pour faire totalement disparaître ses doigts dans le vêtement. Des cheveux et des sourcils poivre et sel lui donnent des airs de patriarche à l'ancienne, pas commode, genre on ne parle pas à table sans demander la permission. Il fait vieux mais ne doit pas avoir soixante ans, la texture de sa peau l'indique. Il tient à me parler avant que je ne questionne ses enfants. Il connaissait Julien qui venait de temps à autre à la propriété, il aimait discuter avec lui et la réciprocité était vraie, il me l'assure...

Je me rends compte très vite que l'attitude... désordonnée, pour être poli, de ses fils à l'extérieur du sérail est le miroir inversé de l'obéissance stricte aux principes établis au sein de la famille. Le père en convient et n'attache que peu d'importance aux « frasques vénielles » dit-il, de sa progéniture. Il est vrai qu'il m'est difficile d'imaginer ladite progéniture le slip sur la tête, hurlant des chansons de corps de garde, quand je les observe là, encravatés, assis, droits comme des I, chacun dans un fauteuil Louis quelque chose, au milieu du salon aux tentures rouges, bercés par une musique classique type Chopin ou Mozart, je n'y connais pas grand-chose, en tout cas c'est du piano. Même s'ils ne bougent pas, des tics nerveux trahissent une fausse sagesse, clignement d'œil, raclement de gorge, balancement de jambe, piaffement de pied et j'en passe. Plus posé est le chat d'un gris bleu foncé intense qui coule entre mes jambes. L'élégant greffier frotte sa robe drue au pied d'un des fauteuils, à son rythme, sans à-coups, en fermant les yeux, je ne l'entends pas ronronner d'aise, il est discret.

– C’est un chartreux, il s’appelle Tomaso, d’ailleurs tous nos chats s’appellent Tomaso et celui-ci n’est pas farouche, me dit à voix basse le frère le plus proche de moi, voyant que je reluque l’animal.

– Il est beau, je réponds par politesse.

En plus, avec des yeux d’un cuivre intense, c’est vrai qu’il est beau, et vu le pelage bleuté, court et dense, à l’aspect laineux, Marthe doit avoir du boulot. C’est curieux d’appeler tous ses chats du même nom, quoique à Chambéry, un voisin, un vieux de la vieille de la Résistance pendant la seconde guerre, appelait ses chats de Gaulle, indépendamment de leur sexe, nostalgie sans doute, alors pourquoi pas Tomaso.

Autant la distinction et l’allure n’ont pas oublié le père et même le chat lors de la distribution des prix, autant les jumeaux n’étaient pas invités à la cérémonie ; ils ne sont pas séduisants pour un sou c’est certain, Jeanne, la guide du camping du Truc Vert, m’en a fait une bonne description. Petits, nerveux, leurs boucles brunes déjà éparées annoncent une calvitie précoce, deux clones, ils me font penser à des lézards. Tiens, des lézards, et si c’était une famille de caméléons ? Caméléons dont les yeux proéminents leur permettent de surveiller de tous côtés l’approche de prédateurs. Anselme Viloc, un prédateur, je délire... Je reviens sur terre et me dis que finalement ces deux gamins BCBG sont communs, les tristes représentants d’une caste de nouveaux riches à qui rien ne semble résister ou du moins se l’imaginent-ils. Alors ils s’évadent du carcan étroit dans lequel ils sont prisonniers chez eux et une fois les limites de la propriété franchies, ils fanfaronnent et se lâchent comme ils disent... des vrais cons en fait, des petits QI, mais d’ici à être impliqués dans une affaire de meurtre, il y a un monde.

Le soir du drame, ils surfaient eux aussi, un peu plus loin, à une quinzaine, sur la plage du Truc Vert. Julien a voulu s’isoler sans doute, ils ne l’ont pas vu de la journée. Sans dire qu’il était coutumier du fait, il disparaissait parfois un jour ou deux, un besoin de solitude, une sorte de cure de silence peut-être, et ce soir-là, il a voulu être seul, ils en ignorent la raison. Ils m’ont confirmé la non dangerosité de la mer, leur étonnement et leur détresse à l’annonce du décès de leur pote. Ils l’aimaient bien Julien même s’ils le chambraient souvent et « je sais,

précise Tony, que la réciproque était vraie ». Concernant Pauline, ils me disent, d'abord que c'est une jolie fille, et l'avoir bien connue quand elle était avec Julien. Quant aux dates, ils s'emmêlent un peu les pinces, mais affirment que leur copain était fort inquiet de n'avoir plus de nouvelles de sa fiancée les semaines précédant son accident de surf :

– Comme il était discret et timide, il n'osait pas aller chez elle, ni même lui téléphoner, précise Christo, alors avec Tony, on l'a remué et je crois qu'il s'est bougé parce qu'on ne l'a pas revu pendant deux ou trois semaines avant l'accident, en gros tout le mois de juillet, c'est ça Tony ?

– Grosso modo, c'est ça oui... reprend le frère, et je me souviens aussi qu'elle devait le rejoindre après le fameux week-end où ça a brassé un max sur le spot, c'était fin mai, j'en suis à peu près sûr, car tout juin l'océan était plat et elle n'est pas venue.

L'audition se déroule en présence d'André Gignal, impassible, son regard sévère va de l'un à l'autre sans jamais piper mot. Il ne lui manque que le monocle pour ressembler à un Erich von Stroheim chevelu. En me raccompagnant vers ma voiture, il voit mon attention happée par les aboiements de deux chiens attachés par une chaîne fixée au pommeau d'une caravane, à l'extrémité d'un chemin en gravier, sous une haie de peupliers :

– C'est Rock et Roll, les bergers allemands de Michel, le fils unique de mon frère aîné Jean, décédé en 1955. Ce sont des gueulards et quand ils sont enchaînés, leur regard est inquiétant. En liberté en revanche ils sont plus impressionnants que méchants, mais comme c'est isolé par ici, Rock'n'Roll comme disent mes fils sont une bonne alarme en plus des grillages électrifiés qui protègent la propriété. Michel vit dans la caravane. Je l'ai recueilli quand il avait huit ans, en 1959, après que sa mère a été enfermée en hôpital psychiatrique. Il a un lourd passé génétique. Il est caractériel, antisocial, la Faculté m'a parlé de schizophrénie. Avec le temps, je l'ai apprivoisé comme ses chiens, dit-il en shootant dans une balle de tennis à proximité en direction des deux bêtes.

La balle termine dans les pattes de Rock ou de Roll, je ne peux le dire, en attendant, il n'aboie plus et mordille le feutre, l'autre regarde,

respectueux... Beau gauche je pense intérieurement.

Il reprend, content de lui :

– Je l'ai mis dans cette caravane avec un petit atelier juste derrière la maison basse, il a l'air heureux, je vais le voir tous les jours, enfin quand je suis là, et je le suis de plus en plus, on discute de la pluie et du beau temps. Il a maintenant quarante-et-un ans, il bricole et aide à entretenir la propriété, jardinier en quelque sorte, il a du boulot comme vous pouvez le voir, inspecteur, termine-t-il en balayant avec sa main droite le paysage avant de me la tendre sans jamais esquisser le moindre signe d'émotion, la main gauche fichée dans sa poche de blazer.

Ma main serrant la sienne, je précise à mon hôte en plaisantant que je préfère les clébards au bout d'une laisse, même si ceux-ci me sont sympathiques de par leurs noms. Je m'éloigne de cet endroit bizarre, suintant l'opulence, mais aussi, à bien y regarder, la solitude et une certaine forme de misère. Je jette machinalement un coup d'œil dans mon rétroviseur en quittant le lieu par l'allée principale bordée de massifs colorés et j'aperçois, de dos, la longue silhouette regagner la demeure, le bras gauche se balançant comme un pendu au bout d'une corde.

13

Jeudi 7 mai, le patron m'a convoqué aujourd'hui à 11 h 30, tiens donc ! Le commissaire principal Plaziat est un sportif, un battant doté d'une bonne bouille et d'un sens de l'à-propos aiguisé. Il est net, précis, et s'il me convoque, ce n'est pas pour me demander à quelle heure est la pleine mer au Canon.

– Asseyez-vous Viloc... En forme ? m'accueille-t-il d'un ton énergique dans son spacieux bureau couleur caca d'oie haut de plafond.

Sa question ne demande pas de réponse car il enchaîne aussitôt :

– Bon, tout de suite dans le vif du sujet... je sais que vous êtes « le Monsieur Disparitions » de la boutique, c'est jamais évident ces affaires-là. Pour ma part, quand j'étais sur le terrain, j'avais horreur de ce type d'enquête, moi, il fallait que ça pète ! Bon, chacun son truc...

Il se racle la gorge en parcourant mes rapports concernant la disparition de Pauline Frontjoie puis reprend :

– Excellents rapports comme d'habitude, pourtant elle ne m'a pas l'air simple votre histoire et en plus ça renifle le meurtre à plein nez. J'ai donc décidé de vous adjoindre les services d'un petit jeune de vingt-sept ans, frais émoulu de l'école de police de Périgueux, à mon avis vous ne serez pas trop de deux pour avancer dans vos investigations, alors dès demain matin, Viloc, au boulot avec Jérémy Loiseul, c'est son nom, il est dans le bureau d'à côté, je l'ai briefé, il a lu vos rapports, il vous attend et il est chaud bouillant. Des

remarques ?

– Euh... il sait nager ?

– Drôle de question... nous ne sommes pas dans la marine Viloc, mais à la PJ, et je compte sur vous pour lui apprendre, surtout en eaux troubles... Allez, j'attends vos prochains rapports et pas vaseux, les rapports hé hé ! conclut-il sur cette repartie qui, encore une fois, fait mouche.

Je cherche pourquoi avoir évoqué cette aptitude à la natation. Sans doute le milieu du surf ou la désagréable impression de patauger dans cette affaire. Histoire de noyer cette sensation une fois pour toutes, j'invite mon nouvel acolyte à boire un coup au Rat mort, lieu emblématique intra-muros qui sert de mess et de cantine à la fois.

– Ze me présente, Zérémy Loiseul... enchanté de travailler avec vous.

Certes, mais je vais avoir du mal avec son cheveu sur la langue, l'orthophoniste n'a pas fait son boulot et une chose est sûre, il ne présentera pas le journal télévisé. Mais après tout, le zozotement n'a jamais entravé la réflexion, Beethoven était bien sourd. Je lui conseille une bière plutôt qu'une Suze ou un Cinzano, façon de le mettre à l'aise ; pari gagné, le gars n'est pas dupe, il en rigole et en plus il ne craint pas de sentir la frite, fragrance récurrente dans ce repaire de fine restauration.

Me revoilà en binôme dix ans après Chambéry. Un mètre quatre-vingts et des poussières à vue de nez, deux fois ma largeur d'épaules, Jérémy prend la place d'Antoine côté cascades et moi je garde ma fonction de flic de papier, le Marcel Proust du rapport, avec un petit plus cependant, je vais avoir à prendre des décisions pour deux et ça, ce n'est pas gagné.

Je vais devoir aussi apprendre à connaître le gaillard, j'espère simplement qu'il aura le bon sens qui me fait défaut et, pourquoi ne pas rêver, qu'il possédera une once d'intuition. Il vient de Montignac, en Dordogne, à une quarantaine de kilomètres de Périgueux, dans le Périgord noir, là où, en 1940, quatre lascars ont découvert Lascaux, presque à tomber dans un trou comme il se plaît à le dire, et de

renchérir, pince-sans-rire : « ze les appelle les précurseurs des Beatles, car Quatre garçons là-dedans » ! En plus il a de l'humour ou du moins une de ses formes... une bénédiction.

Jérémy a bien bossé le dossier, son affectation n'est pas de l'improvisation et je m'en rends vite compte. Il est bien sûr intrigué par le rêve de François Frontjoie. Il insiste sur le rôle de cette juge brune à la frange blanche et au tatouage sur l'avant-bras gauche, qu'il définit comme la conscience du père et, sans se prendre pour un psychanalyste, notre natif du pays de l'Homme est persuadé que c'est du côté de la femme qu'il faut fouiller :

– Quand ze lis dans votre rapport, commence-t-il décidé, à propos de l'épouse de François Frontzoie, ze cite : « votre femme a inconsciemment une grande importance dans cette disparition, mais, d'un autre côté rassurez-vous, même si cela peut paraître contradictoire, elle n'y est pour rien, seulement un impensable concours de circonstances », ze me dis que ça vaudrait la peine de se pencher sur la vie et l'œuvre de la susnommée... même si, d'après un autre rapport ultérieur, vous l'avez déjà questionnée, mais, excusez-moi, trop brièvement... Il me semble, sauf votre respect, qu'il faudrait insister, termine-t-il en me fixant de ses deux billes rondes d'un bleu métallique.

Ah oui, j'oubliais, il est trilingue, anglais, allemand, et en plus blond aux yeux bleus, agaçant... D'ailleurs, notre duo me fait penser à Jon Voight et Dustin Hoffman dans *Macadam Cowboy*, le zozotement en plus. À écouter son discours, le sens commun ne lui est pas étranger et, sait-on jamais, un équilibre est en train de s'établir.

On attendra lundi prochain pour aller gentiment cuisiner Martina Frontjoie, car demain vendredi 8 mai, Armistice devant le monument aux morts et dimanche 10 mai, fête de Solange chez moi devant le paradis, entouré de mes chéries.

Le monument se fout de la pluie, au contraire, ça le lave, moi, ça me trempe. Les morts s'en foutent aussi, ils sont invisibles, ce n'est pas mon cas et pourtant je donnerais cher pour le devenir. Il a vasé toute la matinée, le ciel nous a pissé dessus comme un prostatique qui a trouvé le bon remède et les drapeaux étaient par conséquent plus lourds et plus en berne que d'habitude. Résultat, j'ai passé ma journée de samedi alité et au milieu de quatre femmes resplendissantes, je tousse et renifle comme un malheureux aujourd'hui dimanche pour la sainte Solange, sous un soleil déjà estival. Je suis obligé de dérouler la toile pour adoucir ses rayons malgré un petit vent vivifiant. La marée est au plus haut, le clapotis du Bassin contre le muret accompagne nos conversations futiles et lorsque j'aborde la sale journée de vendredi, ce sont trois éclats de rire qui me répondent spontanément. Sylvia, Noémie et Solange hilares se moquent de moi sans vergogne. Seule Lily, les cheveux détachés balayant sa joue, est sur la réserve :

– Tu crois qu'on fait toujours ce qu'on veut Anselme, me lance-t-elle avec un sourire malicieux, tu préfères être à quelle place, la tienne ou celle des morts ? Parce que tu nous parles d'invisibilité, d'accord, c'est peut-être le fantasme de tout le monde, mais l'invisibilité est synonyme d'abord d'isolement puis de lâcheté. Tout l'inverse de ce que requiert ton métier Anselme, tu n'es pas d'accord ? Tomy, en laisse, ronronne sur ses genoux.

Oh oh... il ne faut pas plaisanter avec la petite ! S'il est vrai que le mythe de l'homme invisible est toujours d'actualité, le raisonnement de Lily m'oblige à penser à nouveau à toutes ces situations de solitude

que j'ai vécues et qui n'ont pas été les meilleurs moments de ma vie de jeune garçon, d'abord entre mes différentes familles d'accueil et ensuite d'homme quand j'ai broyé du noir pendant presque six années après la disparition de Sylvia et de Noémie. J'aurais peut-être bien baissé les bras une fois pour toutes si le miracle arcachonnais ne s'était pas produit. Pour un mécréant, c'est bien de le reconnaître ! Et je me demande si les personnes qui s'isolent pour une raison ou pour une autre ne développent pas des sortes de cancers sociaux se traduisant justement par lâcheté, faiblesse ou trahison. Attention, l'isolement n'est pas seulement physique, il peut être intellectuel, comme adhérer à des idées pernicieuses qui enferment la raison, ou moral, suite à un ressentiment inexpugnable de souffrance ou de vengeance aveuglant l'individu. Dans mon métier, Lily a raison, la lâcheté n'a pas sa place, je resterai à l'avenir bien visible et sensible, devrais-je attraper la crève au pied d'un monument aux morts ! Visible et peut-être transparent aux yeux de certains, peu importe, c'est un atout pour un enquêteur, de passer pour l'idiot du village.

Le brouhaha feutré des discussions des filles, en bas, sur le sable, au pied de la terrasse, m'apaise. La marée s'évade, je m'échappe avec elle en cette fin d'après-midi, caressé par une brise qui a tourné au sud, sur une chaise longue, la tête sur mon bien-être. Le bonheur n'aime pas l'agitation. Le soleil se laisse tomber de l'autre côté de la maison, sans doute harassé par le poids de la journée. Il éclaire encore la dune du Pyla, championne d'Europe des tas de sable, juste en face de moi, presque à la toucher, comme un jouet. Je remonte la toile. Le grincement de la manivelle dérange le silence, le vent ne transporte plus les piailllements de la rue Sainte-Catherine, vidée, à cette heure-ci, de ses flâneurs du dimanche. À deux jets de pigne, les gesticulations de touristes embarqués sur un des derniers promène-couillons de la journée m'obligent à plisser les yeux pour bien distinguer leurs pitreries ou simplement leurs sympathiques saluts, j'accommode comme on dit, zut, bientôt les lunettes, la quarantaine, passage obligé. Le village du Canon est sur le trait de côte propice à la balade en pinasse, le chenal est à quelques brasses et les chatoyantes cabanes, caractéristiques de l'endroit, déplacent les curieux. Les rotations sont fréquentes en saison et des milliers de photos de moi faisant la sieste sur mon youyou ou en train de terminer mon fromage doivent circuler sous le manteau. Au début ça fait drôle, mais on s'y habitue, le

folklore local est bien vivant.

Pour l'heure je me sens revivre, ma toux s'est calmée, l'enchaînement des kleenex aussi et je me surprends, dans un état serein retrouvé, à relier les éléments de mon enquête à ces notions de solitude et de lâcheté. François Frontjoie d'abord, isolé dans une famille qui part à vau-l'eau, à deux doigts du suicide, un renoncement, Julien Tribel ensuite, dépareillé dans un environnement de marginaux, mort, assassiné sans doute, et enfin André Gignal, patriarche autoritaire et obséquieux qui survit entre un compte en banque garni et deux avortons livrés à eux-mêmes. Ah, j'allais oublier Louis, le demi-frère célibataire. Le véto, lui, il vit entouré, oui, mais de plumes et de poils, et s'il pouvait apprendre à hennir, il le ferait, et que devait lui dire sa sœur de si secret ? Pour reprendre une expression mathématique, le PPCM (plus petit commun multiple) est la solitude de ces quatre êtres, mais y a-t-il un lien entre eux ?

Cela fera un mois dans six jours que je suis sur l'affaire, la piste de Pauline s'arrête toujours le matin du lundi 27 mai 1991 sur la route qui va de Pau à Bordeaux.

Onze mois et quatorze jours sans nouvelles, mais pas de corps, pas de voiture... l'espoir subsiste.

15

Martina Frontjoie est fille unique. Née le 12 octobre 1942 à Prague, d'un père Tchécoslovaque, Artur Procházka né à Ostrava en 1920, et d'une mère allemande, Anna Frieden née à Cologne en 1918. La famille est arrivée en France en 1948, dans le Pas-de-Calais, fuyant le régime communiste. Le père, excellent joueur de foot, athlétique, dur au contact, a débuté au Racing Club de Lens en 1949 comme arrière latéral gauche à vingt-neuf ans, un âge avancé pour un joueur de football. Les événements ne lui ont malheureusement pas donné d'autre opportunité. On l'avait surnommé « le démolisseur tchèque », engageant comme sobriquet ! À l'instar de bon nombre d'immigrés ou de fils d'immigrés, le foot à l'époque donnait un « ballon » d'oxygène aux jeunes vivant et travaillant à proximité pour les houillères.

Les souvenirs d'enfance de Martina débutent dans les faubourgs de Lens, rien de la période pragoise d'avant ses six ans. Elle apprend vite notre langue, elle est heureuse et la gloire éphémère de son père lui permet de faire des études correctes, elle décroche un bac littéraire en 1960. Une licence en droit dans la poche, elle trouve un travail en 1964, au Crédit Agricole. Mutée à Bordeaux pour une promotion dès l'année suivante, elle y rencontre François Frontjoie, cadre dans l'établissement bancaire. Ils se marient dans le courant de l'année.

La suite, je la connais, même si Martina tient à nous raconter sa descente aux enfers et son repli dans l'humanitaire, loin du foyer familial où « elle ne se sent plus à sa place », précise-t-elle. C'est justement dans le secrétariat de l'association que Martina me reçoit, accompagné de mon adjoint Jérémy. Dans ce mini-local, la femme de

cinquante ans qui nous fait face est marquée, son apparence n'est, à l'évidence, pas sa priorité, des cheveux devenus gris tirés en queue de cheval, peu ou pas de maquillage, laissant de larges cernes occuper le terrain. Un regard triste alourdit ses traits et un sourire désabusé est vite effacé quand je lui confie mon espoir de retrouver sa fille vivante. J'y crois sans y croire, mon empathie fait le reste. Jérémy, lui, affirme qu'il n'y aurait aucun intérêt à faire disparaître à la fois la voiture et la conductrice ; s'il y avait eu un plongeon accidentel dans une rivière, depuis le temps, on aurait retrouvé le véhicule. Il penche pour l'hypothèse de l'enlèvement. Pour quels motifs ? À son âge, la piste sexuelle d'un réseau de prostitution est à proscrire, trop vieille, reste la jalousie, la vengeance ou le hasard, l'œuvre d'un cinglé, mais là aussi des indices auraient été découverts, le dingue de passage est rarement méthodique. Pauline n'est plus dans le circuit de la drogue depuis un bail, de plus, il n'y a pas trace de demande de rançon, donc pas d'affaire crapuleuse, en déduit-il. Il adoucit son timbre de voix et délivre la statistique encourageante de huit retours à la maison sur dix. On ne l'arrête plus, son zozotement est relégué aux oubliettes, mais rappelons-nous, Démosthène était bien bègue. Jérémy est convaincant. Le voile du chagrin quitte la pupille de Martina, elle se déplie subitement sur sa chaise en fer et s'accroche au raisonnement de mon assistant, le badant presque. Il est précis, logique, son bon sens fait merveille, il est éloquent... il m'épate... Un sermon de curé, un prêche de pasteur, une harangue de dictateur, son discours est un mélange de tout ça, sans l'invraisemblance du premier, l'austérité du deuxième et la haine du dernier. Martina sort de sa léthargie, son attention est maintenant captée, elle s'accroche aux mots et au sens qu'ils véhiculent. L'exposé se termine par cette demande :

– Parlez-nous de vos parents, s'il vous plaît Martina.

Elle lève les yeux au ciel en soufflant et semblant parler au plafond elle répond avec fatalisme :

– Oh, il n'y a pas grand-chose à dire, hélas... mon père est parti tôt, à quarante-trois ans, je venais de finir mes études, cancer du poumon. Je l'aimais bien... un sportif, j'ai évité ses gènes, c'est certain. Dès cet instant, ma mère qui n'était déjà pas d'un tempérament joyeux s'est enfoncée dans un mutisme abyssal, une sorte de dépression permanente. Je tiens d'elle, fait-elle en haussant les épaules. Seule

Pauline trouvait grâce à ses yeux, elles se disaient des petits secrets, me confiait ma fille. Je n'étais pas jalouse, n'ayant jamais eu d'élans affectifs envers cette femme marquée par les années de guerre, elle avait vingt-et-un ans en 1939, deux ans de plus que mon père, une période dont elle n'a jamais voulu parler. Jeunesses hitlériennes et *tutti quanti* je suppose. Elle a vécu seule un moment à Lens puis est venue en Gironde quand Pauline est née. Elle est décédée l'année dernière au mois de juin. Pour être honnête avec vous, je ne la pleure pas... Le seul chagrin que j'éprouve serait pour ma fille si elle était là. Elle aimait sa grand-mère et, à mon avis, la disparition de Pauline a quelque chose à voir avec sa fin précipitée. Son état s'est dégradé à partir du moment où elle n'a plus vu sa petite-fille. Quand Pauline était en cure de désintoxication, elle avait pris son mal en patience, mais là, aucune explication pour son absence, nous n'avons pas osé lui avouer sa disparition, nous aurions dû... Les visites quotidiennes de la petite devenaient sa raison de vivre, alors elle ne s'est plus battue et s'est laissée glisser. Les derniers jours, elle répétait, les yeux dans le vague, comme une litanie cette phrase sibylline : « Il l'a tuée elle aussi, c'est le diable. »

16

Le train de nuit ralentit à l'approche de sa destination. Le crissement lancinant des freins est à peine audible de l'endroit où le petit garçon dort. La gare est à un peu plus de deux kilomètres, mais la nuit transporte ce long gémissement mêlé de râles indicibles et un rien le réveille...

À sept ans et demi un enfant a besoin de sommeil.

Il faut dire qu'il doit dormir les fenêtres ouvertes, le mois d'août est brûlant dans le sud de la Pologne en 1943. Son violon a troqué la place près du poêle pour un endroit plus frais dans une cave sèche ; l'érable sycomore de la caisse s'en accommode, même pour un violon l'équilibre est fragile. Un jeune enfant ne connaît pas l'avant, du moins il ne se le rappelle pas ou peu, il vit le présent, il s'adapte, mais il sait quand les choses sont belles ou si la souffrance rôde. À force de croiser des squelettes aux regards vitreux dans la salle d'attente du local médical dont sa mère est la secrétaire, il se doute de la fragilité de son environnement. À chaque rencontre, ses parents et son frère, bien qu'amaigris, lui promettent un regroupement familial imminent. Le petit violoniste feint le contentement, mais la brillance de ses yeux noirs trahit son trouble. Il s'étonne de ne pas avoir vu sa sœur depuis une bonne semaine, elle est très occupée, dit le grand frère. Le typhus est passé par là, il ne la reverra pas.

Les concerts vespéraux sont annulés depuis le début des grosses chaleurs oppressantes, la poussière, les effluves nauséabonds et les innombrables mouches rendent toute activité insupportable. Seul

l'orchestre de femmes joue, chaque matin, l'ouverture de *La Pie voleuse*, accompagnant les travailleurs éreintés en partance pour porter des pierres, creuser des trous ou manutentionner dans les usines de caoutchouc et de peinture sous le regard intéressé de corbeaux opportunistes.

Mais le commandant mélomane veut protéger l'enfant prodige et en remplacement, toujours à jour passé, Rudolf Höss a planifié de l'amener chez lui, dans sa jolie villa à un étage en pierre grège à peine à l'écart de la bourgade d'Auschwitz, pour régaler femme et enfants de sa maestria. La famille est ravie de l'aubaine, mais Kurt Engelmann n'approuve pas, il a pourtant une petite fille de dix mois, mais il n'aime pas les enfants, de plus, il ne souhaite pas que les captifs sortent du camp pour des frivolités et pour tout dire le violon l'exaspère. Avec une retenue empruntée, il le fait savoir à Höss, mais aujourd'hui le chef est de mauvaise humeur, on ne discute pas, il est tombé de cheval. Malgré cela il est bon cavalier. Il a fait installer une écurie dans le camp, il aime les chevaux, souvenir du temps où il était fermier.

L'enfant en culotte courte et son violon sont déjà dans la voiture, muets.

Quelques hectomètres seulement à longer d'épaisses rangées de barbelés et tout de suite à toucher l'enceinte, séparée par un haut mur et sortie de nulle part, une pelouse entretenue bordée de massifs de roses entoure la villa, un peu plus loin le clocher d'une église. Par la vitre ouverte, l'enfant observe... il ouvre grand ses yeux, il n'a plus vu de maisons depuis longtemps, il ne peut détacher son regard de l'édifice à étage surplombé d'un toit à quatre pentes en tuiles rouges. Il pense qu'il doit bien y avoir une douzaine de pièces tellement les fenêtres sont nombreuses et hautes. Un oiseau au plumage orangé par endroit le distrait, il roucoule posé sur le faîtage d'un chien-assis, un pigeon sans doute ou peut-être une colombe, il ne se rappelle plus le ramage de la colombe... il sourit timidement... il est beau cet oiseau, ça le change des corneilles et de leur morbide croassement.

Devant la voiture garée sur l'allée de gravier rouge, entre deux bouleaux, un bassin entouré de moellons fait office de piscine. Plus à droite, un jet d'eau en corolle arrose à la fois l'herbe et un portique

avec trapèze et anneaux. Un bébé dort dans un landau, éventé par une dame en noir éclairée par la blancheur de son col Claudine. Quatre enfants, deux garçons, deux filles, en maillots de bain, batifolent entre les gouttes irisées, tournant autour d'un vieux chêne en piaillant. « Attention à ne pas marcher sur les cendres, les enfants, essuyez-vous les pieds et séchez-vous bien avant de rentrer... vous ferez du toboggan demain les petits, voilà notre violoniste » s'égosille Hedwig, la mère, pendant que, en nage, le concertiste descend de la voiture, son instrument bien serré contre lui, la main de Rudolf Höss posée sur son épaule. Il s'imagine rentrer chez lui, à la campagne, près du vignoble, seule l'odeur est différente, aujourd'hui elle est soutenable, le vent vient de l'est. À sa famille, le père invoque la présence d'une grosse tannerie non loin du bourg. Pour dire la vérité, cela ne le gêne pas plus que ça. Depuis qu'il est petit, Höss est habitué à cette odeur, son père désirant plus que tout qu'il soit prêtre pour racheter ses fautes, l'amenait souvent à l'église ; « c'est l'odeur des mauvaises bougies d'église », dit-il une fois de plus à ceux qui ont du mal parmi ses adjoints à s'y habituer, « comme l'argent manquait pour la cire, on faisait des bougies avec de la graisse animale et elles dégageaient la même odeur, alors imaginez-vous que ça sent la bougie ». Le petit garçon s'est lui aussi habitué à l'odeur fétide, depuis le temps...

À sept ans et demi on prend vite des habitudes.

Il aime bien ce père de famille qu'il imagine bon, en revanche, il n'aime pas du tout l'autre, le grand sec, prénommé Kurt.

Il fait encore jour, l'entre chien et loup se prépare en coulisses et le soleil si bas voit ses rayons stoppés par un mur en béton séparant deux innocences.

C'est fou comme le cerveau travaille même si on ne lui demande rien, sa spécificité en quelque sorte. Vous pouvez être tranquilles, dans la même configuration, biceps, pectoraux, abdominaux ou autres quadriceps, eux, si on ne les sollicite pas, ne lèvent pas le petit doigt. En plus, cette brute en gélatine bosse durant ma sieste. Une sieste programmée comme à mon habitude sur le petit youyou bleu en polyester arrimé au pignot de circonstance, solide piquet planté à une dizaine de mètres de la volée de marches en bois rejoignant le sable depuis ma terrasse bétonnée. Un vrai bonheur que les moins de vingt ans connaissent s'ils habitent dans le coin. Le youyou en question est censé se balancer au gré de la marée montante pour me bercer comme « quand c'était bien d'être un enfant », enfin, d'après les on-dit, moi, les câlins et les berceuses n'étaient pas inclus dans ma panoplie de même. Et me voilà dans l'espace exigu, bien emboîté, seule pièce du lego, avec un oreiller sous la tête, la matière grise en ébullition. Contrôler plusieurs milliards de neurones n'est pas une mince affaire et il suffit d'un neurone, un seul, dont l'axone transmet son influx nerveux à des cellules cibles concernées par mon enquête, pour m'empêcher de dormir. J'y vois un signe, il est impératif que je fasse le ménage dans tous ces personnages sortis de mon chapeau de détective.

Le soleil n'est pas agressif, ma main caresse le plan d'eau. Résigné, je reste allongé là, les yeux ouverts, observant, juste au-dessus, le ciel limpide traversé de volatiles, propice aux oracles. Oiseaux de terre et oiseaux de mer, sans ordre précis ni distinction. D'un côté, je guette le manège des moineaux virant autour de mon frêle esquif comme s'ils

régataient autour d'une bouée, près du bord, puis reprenant leur élan pour foncer vers les cabanes et être les premiers à picorer les miettes étalées sur les caillebotis en front de mer. Non loin d'eux, à presque se toucher, les marins à plume, mouettes, alouettes et autres pies rouges, alertés par la nouvelle marée d'une probable entrée d'anchois ou de petites crevettes, crient et dansent dans les airs en une étourdissante chorégraphie improvisée. Je ne m'en lasse pas et, hypnotisé par le spectacle, mon cerveau enclenche.

Comment Martina, la mère de Pauline, peut-elle être impliquée d'une façon ou d'une autre ? La question tourne en boucle dans ma tête. Ne me suis-je pas fourvoyé en prenant la déposition d'un cauchemar ? L'originalité a sans doute ses limites, à moins que ce ne soit une nouvelle forme d'intuition, l'intuition chimérique ! Pourtant, la chimère prend corps avec le crime du petit Julien, même si je ne peux pas le prouver scientifiquement : enquête rouverte trop tard, le gamin incinéré entre temps. Qui peut vouloir du mal à ce jeune couple pas marié, pas fiancé, juste un flirt, un début d'histoire ? À qui profitent ces disparitions ? JérémY est persuadé qu'il faut fouiner dans l'arbre généalogique maternel de Pauline... je veux bien, il a, lui, apparemment du flair. Suite à notre rencontre avec Martina, il a poursuivi sa véhémence plaidoirie sur le chemin du retour vers Castéja ; reliant la mort de la grand-mère et la disparition de sa petite-fille, il affirmait :

– Vous allez comprendre Anselme. La mère, elle est coincée entre ces deux femmes, isolée, entre une mère distante et une fille perdue... et cela explique le rêve qui dit en parlant de Martina : « elle a inconsciemment une grande importance dans cette disparition, mais d'un autre côté, même si cela peut paraître contradictoire, elle n'y est pour rien, seulement un impensable concours de circonstances ». Vous pisez ? CQFD...

Oui, bon, d'accord, je pige, OK, il existe une cohérence dans l'argumentation et si je poursuis la réflexion de mon brillant adjoint zozoteur, il y aurait donc une relation entre Julien Tribel et la grand-mère, tous les deux décédés, pratique ! Un pas de plus, que je ne franchirai pas, et j'associe le surf à la mémé, eh eh, je me marre... Si JérémY veut fouiller la vie de la mère-grand, OK, il a carte blanche, mais il va devoir aussi débroussailler du côté de chez les Tribel, à mon

avis ça ne sera pas du luxe. En ce qui me concerne, le vieux Gignal m'intrigue, je voudrais en savoir plus sur lui et particulièrement sur sa fortune, enfin si j'arrive à lui tirer les vers du nez, le bonhomme n'est pas facile et l'opacité est de mise pour les réussites flamboyantes de l'après-guerre.

– Chéri, chéri, hou, hou ! N'oublie pas que tu dois aller chercher Lily au collège à 17 h 30 et moi je vais récupérer Noémie à la pinasse... Hou, hou, Anselme, tu m'entends ?

Le « Anselme » qui suit le second « hou hou » est plus appuyé que le « chéri, chéri » initial, signe d'une certaine impatience. Bien sûr que j'entends, mais je réfléchis. Entendre et réfléchir en même temps n'entraînent pas une réponse immédiate, essayez donc... Sylvia est rentrée de ses domiciles assez tôt comme tous les vendredis et elle a raison de me rappeler à l'ordre. Je n'ai pas oublié que je dois aller chercher la petite au collège à Andernos comme Solange me l'avait demandé la semaine dernière, mais, comme tout bon marin sur son bateau, j'ai simplement oublié l'heure, perdu dans mes stratégies.

Un peu en avance, je m'arrête au Pacha acheter des cigarillos, mon péché mignon de temps en temps en fin de repas, le soir, les deux jambes à l'horizontale, les pieds sur la rambarde de la terrasse. J'aime bien m'arrêter au Pacha, le bar PMU aux grands miroirs biseautés que j'ai fréquenté lors de la funeste recherche de Pierre Dortel il y a bientôt quatre ans. Il est un peu plus de dix-sept heures, et déjà le pastis coule, je ne dirais pas à flot, mais il coule. Roger, le patron moustachu à la mèche unique lui habillant le crâne, essaie, une fois n'est pas coutume, de me convertir à la religion de la momie, mais je résiste, une bonne menthe à l'eau fera l'affaire. Comme j'aime à le lui répéter, c'est soit l'un soit l'autre et le poids de ma mauvaise conscience de fumeur est atténué par l'épisodique de la démarche et par l'impression de savoir mes volutes dissoutes dans l'immensité du plan d'eau face à moi. Roger sourit mollement, il est triste, il vient de perdre son berger allemand, Rut, treize ans, la vieillesse, il n'empêche... Je l'embrasse et file récupérer Lily devant le portail, elle est rarement en retard.

Le rôle de suspect est assurément peu enviable, j'en fais les frais, soumis aux questions en rafale de Lily, la seule, l'unique, qui veut tout savoir sur tout. J'aurais mieux fait de la fermer quand j'ai évoqué l'histoire du garçon assommé par sa planche de surf il y a quelques jours. Et moi, comme un idiot qui « se fait tout petit devant une poupée », je lui réponds... et quand nous abordons l'épisode de la grand-mère maternelle de Pauline, elle lâche les chevaux :

– Justement, figure-toi Anselme que ma future prof de français en

quatrième va organiser l'année prochaine un voyage de sensibilisation pour les élèves dans un camp de concentration. J'irai là-bas pour essayer de comprendre la folie de certains hommes, commence-t-elle d'une voix claire et assurée. Si je te dis ça c'est pour deux choses, premièrement, la vie de la grand-mère en question n'a pas dû être rose, Allemande, une vingtaine d'années pendant la guerre, elle a automatiquement croisé de près ou de loin ces horreurs et, deuxièmement, un élément d'importance que j'ai appris en écoutant France Culture, la plupart des bourreaux, soixante mille au bas mot, officiers ou employés, se sont recyclés dans le civil après la guerre, en Amérique du Sud pour les deux tiers, comme docteurs, dentistes, employés de banque, directeurs d'usine, ni vu, ni connu... je ne dirai pas que le vrai scandale est là, mais c'en est un (son débit est rapide et la petite ne rigole plus). Quand tu as affaire à des individus ayant vécu cette période trouble, et c'est le cas Anselme, méfie-toi et décortique bien la vie de chacun, si tu le peux, car les archives ont souffert, elles aussi, pour exemple, les Soviétiques ont conservé dans leurs coffres plus de soixante pour cent des dossiers d'Auschwitz, près de quatre-vingt mille documents sont inaccessibles à l'heure où je te parle. Bien sûr, l'éternelle question qui se pose concernant cette période est : « Qu'aurais-je fait à la place de ces hommes et de ces femmes, tortionnaires souvent malgré eux, seuls devant cette lame de fond ? » Dans une Allemagne obnubilée par l'humiliation et hypnotisée par un homme, ça, c'est un autre problème, mais les faits sont là... Alors Anselme, sois bien vigilant !

J'ai beau le savoir, je n'arrive pas à m'y faire, mais avoir une encyclopédie à côté de soi est à la fois un bonheur et une souffrance ; le bonheur d'apprendre, la souffrance de se sentir à ce point ignorant.

En posant Lily dans la rue des Vauriens, dans les Vallons du Ferret, je lui demande si, par hasard, l'investigation policière ne la tenterait pas, sachant qu'en faisant un calcul rapide, avec le bac à seize ans, une licence plus l'école de police dans la foulée, à vingt-et-un ans et des brouilles, elle me seconderait et même mieux, ma retraite étant encore loin. Lily me laisse parler, elle me regarde, attendrie, attrape mes joues mal rasées entre ses deux petites mains lisses et avec un large sourire me balance une interrogation dont elle a le secret :

– Et l'astrophysique ? Tu sais que les étoiles, c'est mon truc, ça me

permet de m'évader, de m'isoler et de réfléchir. Elle se tait un instant et me cite ces vers :

*À un certain moment on se retrouve seul,
Certains lâchent une main trop tôt dans un linceul,
Et pour quelques instants perdus dans l'euphorie,
L'essentiel de son temps se passe dans le gris.
Mais les poussières d'étoile dont nous sommes issus,
Conservent des brillances et c'est là leur vertu,
Semblables à la médaille que l'on doit retourner,
Quand son revers, lassé, a fini de briller.*

J'ai compris, je n'insisterai plus.

Une casse auto à l'image de la famille et pire encore, commente Jérémy dans mon bureau à Castéja au soir de sa visite sur les bords de la Garonne. Sa description est précise, je n'ai aucun mal à l'imaginer ; un bordel inconcevable de tôles pliées, de carcasses éventrées, de tas de pneus lacérés en équilibre approximatif au milieu d'une végétation en friche, au fil de l'eau où ronces et orties s'en donnent à cœur joie, une symphonie de couleurs délavées, écaillées, fanées d'une trop longue attente et à l'entrée, près d'un portail en fer forgé rouillé de guingois, une cahute en tôle.

William Tribel est là, avachi derrière son bureau ou du moins ce qui lui sert de bureau, un plateau stratifié de récupération posé sur deux tréteaux en acier rouillé. Il se plaint des difficultés à faire tourner sa petite entreprise familiale comme il la nomme. La cinquantaine bedonnante, les cheveux blancs, rares et gras, une marque clanique sans doute, ses petits yeux semblent avoir du mal à se frayer un chemin lumineux entre arcades sourcilières boursouflées et pommettes violacées, bombées par les excès... un regard de fouine, le nez en trompette en plus.

Jérémy n'est pas féru de génétique, mais après avoir parcouru mon rapport sur la famille et en voyant la dégainée du père, les origines de Julien Tribel posent problème.

Il commence à pleuvoir et une camionnette utilitaire bringuebalante se gare dans la courette en terre battue entre les pare-chocs empilés n'importe comment, sans plaques d'immatriculation,

l'aluminium valant son pesant de cacahuètes et un vague auvent servant de lieu de décorticage des carcasses. Les nids de poule pleins de boue n'ont pas un effet bénéfique sur le véhicule déjà mal en point... C'est Christian, le fils aîné au pif vinasse, le clone du père. Il décharge cuivre, plomb et batteries trouvés chez des particuliers, c'est son job, il parcourt les rues de Bordeaux et alentours, et récupère ce qu'il sait avoir une valeur marchande. L'un dans l'autre, avec les ménages de Christine, la mère, la famille s'en sort financièrement. Julien n'a jamais adhéré à ce style de vie et son surnom *Le Poivre* en référence à PPDA, le célèbre journaliste, était bien trouvé. Ses fréquentations borderline dans les bouis-bouis des Chartrons ont eu raison de sa première année d'IUT de journalisme et de son appétence à surfer la vague. Pauline est entrée dans sa vie à ce moment-là, sans doute pour le pire, mais, me précise Jérémy, ce n'est que son sentiment, car, jusque-là, rien ne prouve que l'accident ou le meurtre soit lié à la gamine évaporée.

Dans le réduit à l'acoustique discutable, le fracas de la pluie sur la tôle ondulée rend la discussion avec le père et le fils délicate. Jérémy veut avancer à pas feutrés dans l'interrogation sur les origines du frère si dissemblable. Il tourne autour du pot avec agilité mais vu le tambourinement assourdissant, il est obligé de pousser le volume de sa voix pour une meilleure compréhension de ses propos sibyllins. Très vite cela a pour effet de faire sortir Christian Tribel de ses gonds, il paraît à bout de nerfs, il monte dans les tours et vocifère au milieu du tumulte : « Mais bordel de merde, vous commencez à me briser les burnes, allez à l'état civil au lieu de nous faire chier avec ça, vous verrez que Julien est bien le fils de Christine et William et donc qu'il est bien mon frère... Putain, ça commence à dailler cette histoire, on ne se ressemble pas et c'est marre, j'en ai assez chié de cette différence... Caïn et Abel en quelque sorte et en plus ils ne s'entendaient pas, exactement comme nous, à la différence qu'il s'est flingué tout seul le frangin, il n'a pas eu besoin de moi... Mûnsieur Julien était un intellectuel, Mûnsieur Julien ne voulait pas se salir les mains, Mûnsieur Julien faisait du surf pendant que mézig, je me cassais les couilles à récupérer trois bouts de tôle chez les pimpims du coin ! Non inspecteur, lâchez-nous la grappe avec ça, mon frère, ça fait un moment qu'il est barré et sa mort me fait ni chaud ni froid si vous voulez savoir, de toute façon, pour moi il était déjà mort avant

qu'il ne soit froid. Seule maman est triste... et ça, je respecte », finit-il de façon presque inaudible, mettant un terme à la conversation.

Jérémy est assis devant moi, coi, je ne sais que lui dire si ce n'est que l'habit ne fait pas le moine et que la diatribe du ferrailleur a l'air d'autant plus sincère qu'il n'a pas le temps de prendre des cours de théâtre.

– Ze vais quand même contrôler qu'il n'y a pas de magouille avec l'état civil, marmonne-t-il, soulevant sa perplexité avec ses fesses avant de quitter la pièce.

20

Si la famille Tribel survit dans son univers cabossé de petits ferrailleurs, André Gignal a, lui, créé un empire dans l'activité mais côté grossiste. Avant la guerre de 40, son père Félix achetait déjà métaux, ferraille, papiers et chiffons, il s'était fait une spécialité dans les « chiffons d'essuyage, garantis lavés et aseptisés » comme il était mentionné sur la réclame de l'époque. La famille a, bon an mal an, traversé le conflit mondial en laissant quelques plumes aux dires du patron actuel, mais grâce à la fidélité de ses employés, l'affaire repartit sur les chapeaux de roues au début des années 50.

Convaincre André Gignal de me recevoir chez lui a été coton. Il n'est pas le genre de type à se déplacer dans un commissariat sans raison. Son attitude rigide m'embarrasse, trop stricte, trop fermée pour le dirigeant d'une entreprise florissante ; les règles de management ont changé, le paternalisme est mort et, qu'on le veuille ou non, il doit exister maintenant une harmonie ou du moins une cohérence sociale entre la vie privée et l'entreprise. On ne dirige pas plusieurs sociétés avec je ne sais combien d'employés en se coupant de tout, sans ouverture apparente sur l'extérieur. Des directeurs rigoureux managent les filiales et ses deux fils font de la figuration au sein de l'agence bordelaise, le père ne se fait guère d'illusion sur les deux ostrogoths. Toutefois, le comportement d'André Gignal me chiffonne, je ne peux pas l'expliquer, c'est l'observation du personnage qui guide mon raisonnement.

Le fait que Julien, isolé parmi les siens, aimait à se confier à cet homme d'expérience ajouté à mes soupçons sur la famille Tribel dans

le pseudo-accident de leur fils a été mon sésame. Il m'a finalement ouvert sa porte. La véranda métallique étant un peu trop étouffante à son goût, il me reçoit dans un spacieux bureau-bibliothèque haut de plafond et bien plus agréable côté température. Mon hôte s'étonne du motif de ma visite, il m'en fait part :

– Vous croyez vraiment que sa propre famille a quelque chose à voir avec la mort de Julien, inspecteur ? commence-t-il l'air narquois. Même les rats protègent leurs petits... à moins que détruire ne leur soit devenu une habitude, une rengaine... alors son enfant ou quelqu'un d'autre, peu importe – derrière le bureau ancien en bois rouge, l'homme aux traits sévères scrute les moulures dorées du plafond en soupirant –, dans les affaires, s on tue plus facilement inspecteur, mais on tue des personnes... morales, sans état d'âme, sans morale je dirai pour faire un bon mot.

La musique classique, du violon cette fois, inonde la maison, elle devient prégnante quand André Gignal se tait, tout d'un coup. Un silence imposé qui n'appelle que son écho. Seul, Tomaso, le chat gris-bleu à la dense fourrure laineuse ronronne faiblement, en boule sur le sofa, juste derrière moi. L'homme me fixe, il lit dans mes pensées, il sait qu'il m'impressionne. Je détourne les yeux, portant mon attention sur l'étagère derrière lui, garnie de livres concernant la dernière guerre à ce que je peux déchiffrer sur les tranches en inclinant un peu la tête. Mon embarras l'amuse, l'imperceptible éclat de sa pupille le confirme. Sa main gauche gantée gît près du sous-main en cuir grenat, comme une langue noire, et de sa main valide, une pochette de disque surgit de dessous le bureau, il me la tend :

– C'est du Vivaldi, inspecteur... vous aimez Vivaldi, le violon ?

– Le violon... ah, ah, je ne peux qu'aimer, je me surprends à répliquer, comme ça tout de go.

L'humour, qui n'est pas ma spécialité, loin s'en faut, vient à mon secours d'une façon inattendue, mais efficace, à voir la réaction de mon interlocuteur. Pour la première fois, il sourit... pas un rictus, non, un sourire franc et massif, un sourire qui laisse découvrir des dents franchement en mauvais état.

– Bien, bien inspecteur, je ne savais pas que vous aviez fait l'école

du rire.

Il se reprend vite, il ne supporte pas de perdre un quelconque contrôle... mais je suis revenu dans le match.

– À propos d'école, monsieur Gignal, Julien Tribel aimait parler avec vous. Il a abandonné ses études de journalisme après une première année chaotique, savez-vous pourquoi, vous en a-t-il parlé ? Car il aurait pu repiquer ? Je ne lui laisse pas le temps de créer un autre temps mort...

– Il a fait ce qu'il a voulu, enchaîne-t-il, autoritaire. Je lui ai simplement dit que les choses arrivent souvent malgré soi et que la réussite ou l'échec ne sont pas tant liés à l'expertise ou à la spécificité d'un métier qu'à une perception intelligente des personnes, ce n'est pas moi qui le dis, mais j'ai lu ça quelque part et c'est vrai ! Et malgré toute l'application et l'ardeur que l'on peut mettre à étudier ou à finaliser un projet, il faut d'abord savoir à qui on a affaire inspecteur, ou à qui on veut s'adresser et pour acquérir cette palette en humanisme, il faut du temps, beaucoup de temps... mais... mais (il hésite) même avec cet effort de connaissance, il y a parfois le grain de sable. La mécanique originelle se grippe, une autre logique se crée, l'intérêt particulier prend le dessus sur l'intérêt général... Nous ne sommes pas des dieux... Le Bien est au-delà de l'être mais le Mal aussi inspecteur.

Il se laisse aller à ces confidences surprenantes en regardant au-dessus de ma tête comme s'il avait vu le diable.

Michel, le fils de feu son frère aîné, dehors, taille les rosiers. Quand je sors, perplexe, Rock et Roll m'accompagnent sans agressivité, c'est vrai qu'ils sont gentils.

21

Le petit garçon grandit, du haut de ses huit ans il constate que depuis le départ de son protecteur, la vie de sa famille est difficile si tant est qu'elle fût facile avant. Rudolf Höss a quitté le commandement en novembre 1943. Il a pu, grâce à ses ultimes instructions, passer un peu de temps avec ses proches pour Noël. Le pathétique sapin nu planté pour l'occasion dans la cour d'appel donne, de manière cynique, une idée du temps qui passe à ceux qui peuvent le distinguer. Dérisoire satisfaction, un repas amélioré, quelques parts de gâteau et un peu de vin à se partager, toujours dans la salle d'attente tapissée de fantômes, peu importe, ils sont ensemble. La bonne année, on ne se la souhaite pas, le bonjour est déjà une blague. Il regrette les fois où il allait jouer de l'autre côté du haut mur, là où les enfants s'amuse sur la pelouse verte et où le pigeon tavelé roucoule. C'est fini tout ça, le père de famille est parti pour une autre tâche, une autre routine. Il lui a dit qu'il reviendrait. Le petit garçon l'attend, il lui tarde. Le nouveau responsable, Arthur Liebehenschel, est moins attentionné et le grand Kurt toujours aussi excité. C'est un bon exécutant, Kurt. En principe il obéit le petit doigt sur la couture du pantalon et quand Rudolf Höss lui intime l'ordre de veiller sur le garçon et sa famille jusqu'à son retour afin de préserver le « génie du siècle » comme il se surprend à l'appeler, cela lui pèse. Un sous-homme ne peut pas avoir de talent, encore moins un sous-enfant. La dialectique nazie de « l'*Untermensch* » est efficace et Kurt Engelmann est désarmé de savoir Rudolf Höss sous la coupe du garçon qu'il sanctifie. Savoir qu'un militaire allemand de ce rang considère un enfant gitan comme un surhomme lui est inconcevable et détestable ;

lui qui a appris à réprimer ses sentiments de compassion et de pitié, comment peut-il fléchir de la sorte ? Mais le soldat Engelmann obéira, du mieux qu'il pourra, sans zèle, a minima.

Le petit garçon ne connaît rien aux races ni aux théories. Déjà deux années de survie dans ce cloaque. Devant lui, que des visages durs, tristes et souvent implorants, mais dans sa cabane, quand son violon s'envole, il arrive à percevoir la satisfaction, l'admiration et même la bonté dans le regard de certains dans l'auditoire. Il commence à comprendre la puissance et la dérision de son talent d'artiste quand son père lui répète : « Fais de tes qualités un rempart et de tes fragilités une force. »

Il est seul maintenant dans la pseudo salle de répétition en planches, chauffée par le gros poêle à bois en fonte grise, l'alto et le violoncelle sont couchés dans leur caisse, il sait qu'il ne reverra plus jamais les petits musiciens, il l'a lu dans les yeux de Kurt et du docteur Josef comme les autres l'appellent, le Hauptsturmführer docteur Josef Mengele, médecin-chef du camp tzigane. Les gâteaux secs et le verre de lait sont posés sur la table, il n'y a pas touché. La buée habille toujours les carreaux. Certains sont raturés de figures en tous genres, des ronds, des triangles, des cœurs... entre deux exercices, quand il s'ennuie, il rêve, alors il dessine sur ce qu'il trouve et là, seule la buée sur les carreaux lui permet de s'évader... Une évasion, il y songe, sa panoplie d'enfant le quitte un instant, mais son costume d'homme est trop grand...

Nous sommes le 4 mars 1944, il est 17 h 30, le violoniste pose une partition sur le pupitre et en attaque les premières notes, seul, à l'intérieur de sa prison chauffée. Dehors, dans la pénombre, des hommes et des femmes, debout, attendent sous la neige que le comptage soit terminé, il fait dix degrés au-dessous de zéro et entre les gémissements des mourants et les hurlements des kapos, les triolets de la *Sonate n° 1* en sol mineur de Jean-Sébastien Bach font figure de Requiem.

Quid de François Frontjoie ? Il vient aux nouvelles quasiment tous les jours. Castéja est pratique d'accès, on y entre comme dans un moulin et cela devient pénible. Il s'accroche à son rêve, il est tyrannique, je suis obligé de le recadrer, lui précisant que prémonition n'est pas solution :

– François, nous ne sommes plus dans un rêve, du moins dans le vôtre... Le temps n'est plus le même, un rêve qui dure c'est peut-être la réalité François, réveillez-vous et laissez-nous travailler. J'ai fait un pari sur vous, alors regardez la course se courir et vous le savez, c'est une course d'obstacles.

L'espoir avec un grand E est son nouveau credo depuis que Jérémy, dans le bureau de Castéja lors d'une énième visite et pour me soulager, lui a tenu un discours identique à celui tenu à sa femme quelques jours plus tôt dans l'entrepôt humanitaire. Depuis, il a vendu avion et grosse voiture pour se recentrer sur l'essentiel, il se plaît à le répéter à qui veut l'entendre. La boule au ventre le quitte rarement, pourtant il se sent mieux depuis qu'il a réglé ses comptes avec le parrain de sa fille. Personne n'est dupe, le beau parleur est sur ses gardes, il fait désormais profil bas en la présence de François. Pour ne rien lui cacher, je lui ai avoué avoir fouillé dans le passé et le présent de ce matamore, rien que du clinquant en magasin, un quotidien banal de futilité et de frime. Le degré zéro de la réflexion, loin, très loin de l'élaboration d'une action criminelle. Je crois ne pas me tromper en éliminant ce triste sire de la liste des suspects.

Jérémy est loin de ces considérations. Il approuve mollement ma déduction. Le parrain en question, il s'en fout un peu, surtout à l'heure de la digestion et de la marée basse. Le jeune homme est affalé sur une serviette de bain aux couleurs chatoyantes pour attirer les papillons, au pied de ma terrasse, au Canon. Le déjeuner a été honoré et je laisse le bienheureux à ses ronflements sur le matelas de sable sec, ce samedi 20 juin, veille de l'été calendaire, si la tradition ne se perd pas.

L'étroit cabanon va se transformer en dortoir mais peu importe. Plusieurs raisons m'ont poussé à inviter mon adjoint à passer le week-end au paradis ; d'abord c'est le paradis, ensuite le garçon est sympathique et souvent seul malgré son physique avenant de blond aux yeux bleus, et pour finir il est surfeur. Pour notre enquête, sait-on jamais, joindre l'utile à l'agréable ne saurait nuire. Le surf, il l'a pratiqué toute la matinée sur le site de la Pantoufle :

– La bien nommée, me dit-il en sortant de l'eau, haletant dans sa combinaison néoprène... ze dois dire que vu les vagues, c'est sûr que même les papis ne risquent rien. On pourrait débaptiser ce spot et l'appeler la Charentaise (il se marre) c'est vrai que ce n'est pas un site pour les furieux, du moins auzourd'hui, mais z'ai bien peur que durant l'été, ce soit peu ou prou pareil et se fracasser le crâne dans ces conditions... un doute m'habite (il se marre à nouveau) non, mais sans rigoler, pour s'assommer, il n'y a que les récifs de corail ou la clef anglaise car sur ces fonds sableux, il est très rare d'avoir des vagues creuses, propices à ce zenre d'accident, conclut-il plus sérieusement.

Je l'ai observé du haut de la dune surplombant la plage, il a en effet passé plus de temps à ramer sur sa langue de chat, à chercher une onde de surface idoine qu'à surfer, et la plupart du temps sur une écume de petite houle. Il n'a pas ménagé sa peine, il a poussé l'expérimentation jusqu'au bout et le petit Julien aurait pu se noyer, certes, mais plus exténué qu'assommé.

C'est pour ça que notre grand blond est fatigué et, le rosé aidant, c'est pour ça qu'il ronfle. Et c'est pour ça qu'il n'a pas de fiancée, me disent en chœur Sylvia et Noémie, car c'est infernal à supporter et cette « ronchopathie n'est pas pwet' à pââti », ajoute Sylvia l'infirmière en prenant l'accent des îles. J'acquiesce d'un sourire, à la fois interloqué et ravi de cette envolée cocasse ; elle me surprend parfois,

comme ça, sans prévenir.

Noémie s'isole pour réviser l'ultime interrogation écrite de fin d'année, elle veut la pole position comme d'habitude ; Sylvia, sur sa chaise longue préférée, se plonge avec délices dans un hebdomadaire à scandales, alors je m'éclipse. Je vais boire le café juste derrière, chez Yvan, à l'Arkéséon, en attendant que le superman ronfleur se remette. Sur le court trajet, je me marre tout seul, supposant le bonhomme fan de Zorro et de son célèbre Z ; eh oui, entre le zozotement et la ronflouille, le Z est omniprésent ! Sur cette réflexion de haute tenue, je remarque à nouveau la présence de la serveuse légère et gracile aux yeux vert pâle. Elle est revenue de trois semaines de congé, en forme, il le faut, la saison sera remuante. La coiffure est toujours au carré et la mèche bicolore, mais dans d'autres tons, un peu comme un choix de sorbets, c'est charmant, je la félicite pour son nouvel assortiment dans la fraise/pistache. Elle sourit et d'une façon inattendue me demande :

– Et ce rêve ? Vous avancez ?

Je reste muet, j'écarquille les yeux, désarçonné par sa question. Sans se démonter, voyant ma tête d'ahuri, elle poursuit :

– Ben oui, le rêve à décortiquer, mon papa psychiatre ? Les notes qu'il prenait et qu'il relisait... vous y êtes ?

Pour y être, j'y suis, mais comment se souvient-elle d'un éphémère dialogue datant de deux mois ? Elle me scotche la gamine... Elle en remet une couche :

– Souvent la solution se trouve à travers des événements dramatiques, familiaux la plupart du temps, c'est du moins ce qu'avait constaté mon père dans sa longue carrière... oui, je vous vois étonné... mon père m'a eu à quarante-neuf ans ! Je vais chercher votre café, sans sucre, je crois.

Je n'ai pas dit un mot, mon café fume sur la petite table rouge en métal trouée au centre, pour le parasol. Je regarde la petite s'affairer avec élégance et je me mets à penser aux drames qui ont parsemé la vie des acteurs de mon enquête.

Mon café va être froid...

23

Premier jour de l'été 1992, en route pour l'île aux Oiseaux sur la nouvelle plate en aluminium de l'Indien. Une révolution cette plate. Adieu bois, goudron, crakoïs⁴ et un entretien à n'en plus finir. Vive la modernité, la légèreté et la maniabilité. Au diable le prix, les prêts bancaires sont aussi faits pour les marchands d'huîtres. Il m'avait promis de me ramener sur le garde-manger privilégié des volatiles, le plus grand herbier d'Europe ; eh oui, il n'y a pas que la dune du Pyla qui peut se targuer d'un tel titre. L'Indien a tenu parole.

Il a chargé la marmaille tôt ce matin, devant la place des boulistes, place Ubeda, à la jetée du Canon. Il nous lâchera sur le tatch⁵ au descendant et ira s'occuper de ses huîtres. Les chantiers de ses parcs, envasés pour certains et, pour d'autres, malmenés par des hélices de plaisanciers peu à même de diriger une embarcation dans les chenaux étroits, doivent être remplacés. Par chance, le Bassin est d'huile, ça tombe bien, la crème solaire sera nécessaire voire indispensable pour les gamines et les fragiles du derme, autrement dit tout le monde à part Bertrand, le parqueur au cuir tanné depuis l'enfance, dit l'Indien vu le bandana rouge lui enserrant le crâne pour contenir une brune chevelure broussailleuse de savant fou.

Les parcs de l'Indien se situent au nord près du quartier du Port de l'île. Pour réunir ma tribu sur ce bout de terre magique, j'ai arrangé le coup avec Éric, le Gujanais, mon ami pilote de navette à mi-temps et parqueur à plein temps, dont les huîtres poussent, elles, dans le sud à côté du village de Saous, à cinq cents mètres du Port de l'île à vol... d'oiseau. La hache de la chamaillerie nord/sud va être enterrée

l'espace d'un dimanche lumineux. À part Antoine, resté à Chambéry, David et Agathe fraîchement fiancés, en voyage de pré-noces, tout le monde est là, mes deux femmes officielles, mes deux officieuses et les deux frères ennemis écaillés. Le joker, le nouvel arrivant, c'est Jérémy, il se trouve avec nous un peu par hasard, et je suis heureux de l'adoubier même si notre coopération est récente, je sens bien ce type. Ce matin, il a des petits yeux, la nuit a été courte sur l'inconfortable clic-clac du salon, de la gnognotte comparé aux planques interminables dans les bagnoles, coincé entre un skaï élimé et un volant en plastoc.

Malgré la petite mine du surfeur-enquêteur, sur l'embarcation, Solange, les lunettes de soleil posées façon star, me donne l'impression d'avoir repéré l'invité surprise. Ses minauderies dérobées la trahissent et je soupçonne Lady Chatterley de vouloir transformer le policier en jardinier. La femme est belle et le delta de dix années d'état civil n'arrête pas une mécanique bien huilée. Depuis la mort de son mari, voilà quatre ans, sa vie sentimentale est rarement à l'étale, comme la marée, des hauts et des bas, seuls les coefficients changent. Un *carpe diem* définitif clôt le débat du point de vue de Lily, à qui rien n'échappe. Avant l'assaut final de la tentatrice sur la terre ferme, je prends Jérémy à part, de l'eau à mi-mollets en train de décharger le pique-nique avec toute la troupe :

– Ne te fais pas enlever toi aussi, je lui glisse à l'oreille, amusé... quoique avec seulement quarante-deux cabanes sur une quarantaine d'hectares, on aurait vite fait de te retrouver... mais dans quel état ?

– Surtout auzourd'hui, me dit-il avec un clin d'œil de conspirateur, ze ne tiens pas ma meilleure forme, ça devrait aller mieux demain, mais demain... ze bosse, tant pis, ze reviendrai – il plaisante, mais se ravise aussitôt. C'est marrant que vous me parliez d'enlèvement parce que ze viens de voir une pancarte avec marqué dessus « Truc Vert », et dans notre histoire de disparition ce lieu a une importance. On est poursuivis, non ?

– C'est le nom d'un quartier sur l'île, il y en a cinq et c'est le quartier central on peut dire...

– Un endroit idéal pour planquer quelqu'un, reprend-il en balayant du regard cette étendue naturelle de pinèdes et de tamaris entourant

les rares cabanes éparpillées.

– Détrompe-toi, les kidnappeurs gardent leurs proies la plupart du temps au vu et au su de tout un chacun, noyées dans la foule, dans le trafic, chez eux bien souvent, des gens bien, du moins en apparence... tu n'as pas appris ça à l'école de police ?

Le soleil cogne, les mouettes piaillent, je mouille mon bob dans l'eau trouble de l'estey⁶.

– Mon expérience du kidnapping est restreinte certes, mais qui va aller chercher quelqu'un sur une île déserte ? Il hésite... et conclut : bien qu'ici ce ne soit pas franchement désert.

Il éclate de rire façon Ultra Brite, toutes dents dehors, il ne manque plus que la fleur rouge avec le bleu soutenu du ciel en arrière-plan, en plein dans la pub du dentifrice.

En fait, je suis perdu. Pauline peut être aussi bien morte assassinée que séquestrée ici ou à l'autre bout de la France, je n'en sais rien. Depuis le temps, elle a pu changer dix fois d'adresse. Ce dont je suis sûr, c'est qu'elle n'est pas retenue dans les caves des cabanes tchanquées. Pourtant Jérémy est confiant, il est positif, c'est un optimiste et un fonceur, pas grand-chose ne l'arrête, avec moi, une sorte d'équilibre s'établit.

Une fois les lourdes glacières posées sur l'herbe, près d'un auvent accueillant, protecteur des reflets diaprés d'un astre content de fêter le premier jour de l'été, je le tire à nouveau par la manche et lui touche deux mots de l'étrange réflexion de la serveuse biméchée de l'Arkéséon sur la genèse douloureuse des familles. Il m'écoute attentivement, acquiesce aussitôt et en profite pour réitérer la nécessité d'effectuer des recherches plus pointues pendant la période trouble de la seconde guerre mondiale. Il argumente :

– C'est écrit dans votre compte rendu sur le rêve de François Frontjoie : « des scènes de guerre violentes, voire insoutenables », commente l'un des juges du curieux tribunal, la femme au tatouage je crois... Souvenez-vous, il faut creuser Anselme, il faut creuser...

Je n'en suis pas persuadé, ce serait trop simple. J'ai du mal à établir un lien entre la bombe d'Hiroshima et la disparition de Pauline

Frontjoie, si ce n'est le cataclysme dans le cœur des parents.

En attendant, un bob évasé sur la tête, je creuse, je creuse, mais dans le sable de l'île. J'examine d'abord avec soin la surface minérale, granulée et pourtant à l'aspect lisse d'une joue d'enfant, je repère ensuite deux petits trous caractéristiques, séparés d'un bon centimètre et demi et je creuse avec deux doigts... pour ramasser des praires.

Un passereau frondeur me suit depuis un moment, intrigué sans doute par mon cheminement à quatre pattes et tout d'un coup s'envole... Allez savoir pourquoi ?

24

Je ne sais si c'est l'insolation qui a provoqué la fièvre ou un état de fatigue générale qui a laissé le champ libre à une attaque virale, en attendant, je grelotte au fond du lit après l'excursion au pays de la praire et de l'huître de piquet. Un nombre de degrés notable a investi mon corps zébré de coups de soleil. Le toubib me compte dix, je suis KO :

– Tu as chopé le virus en vogue sur la presqu'île, escorté, sans supplément, d'une hyperthermie provoquée par ce que tu sais... Tu as du pot, l'infirmière est à domicile, mais tu ne fous pas le nez dehors avant au moins la fin de la semaine, *capito* shérif ? Je te laisse l'ordonnance sur la table et je prends les sous dans le porte-monnaie

(Sylvia pense à tout). Et comme d'habitude, si ça n'allait pas, tu sais où j'habite.

Il claque la porte et la rouvre trois secondes après et, par l'ouverture, en forçant la voix :

– Et j'oubliais, à la diète bien sûr, des nouilles si tu veux car le temps se brouille... Et il la tape à nouveau, définitivement cette fois.

Le doc est un comique enrobé et presque chauve, un clone de Marc Jolivet, des petites lunettes rondes en plus. Un marrant mais un marrant à sang froid, type moqueur. Il a longtemps hésité entre le serment d'Hippocrate et la satire d'Aristophane, son aîné, il a préféré la sécurité de l'emploi. Il m'a appelé shérif dès le début, c'est le seul et ça l'amuse, de toute façon tout l'amuse ; je vais mourir, là, dans mon lit, devant lui, en ébullition, et il plaisante, il prend son pognon, gribouille les noms de trois médicaments sur une vague ordonnance et fiche le camp, la conscience tranquille en me balançant une blague à deux balles... en fait pas si à deux balles que ça, à la réflexion, le temps se brouille effectivement, la luminosité de ma chambre en témoigne. Finalement, le luxe, c'est ça, rester au plume, au chaud, quand tout noircit autour de vous.

Une semaine sans bosser, malheur ! Je tire le fil du téléphone pour avoir le combiné à portée de main et informer Jérémy de ma mésaventure. Je lui indique l'emplacement et les couleurs de chaque dossier, s'il lui prenait l'envie d'en consulter certains. Le garçon a la voix claire, en pleine forme, lui, et me remercie de ce formidable week-end passé ensemble, en famille, rajoute-t-il. Clin d'œil sympathique, réciproque, avec cependant une mention spéciale pour Solange qui s'est enquis, dès le retour, sitôt l'espadrille posée sur la jetée, de la réapparition de notre ami commun sur notre presqu'île pour lui proposer une literie plus confortable que le clic-clac du salon. Et Sylvia de renchérir du tac au tac et à la cantonade, un peu à ma surprise je dois dire :

– Ouais, mais il n'aura pas la même vue... avant de ronfler.

C'était drôle et bien placé, elle m'a étonné, ma petite femme, comme quoi, on croit connaître les gens...

Le futur locataire à titre gratuit de la maison des Vallons a déjà planifié sa semaine « en grande partie suite à notre discussion d'hier sur l'île, il faut bien s'accrocher à quelque chose », m'avoue-t-il. D'abord une ultime vérification de la filiation de Julien Tribel, qui semble acquise, puis un contact avec l'Allemagne, du côté de Cologne, pour vérifier l'état civil de la grand-mère de Pauline, bien que le rêve n'implique que sa mère, mais dans ces temps de guerre, sait-on jamais, et enfin, une recherche qui se voudrait exhaustive sur les affaires et la vie du roi de la ferraille, André Gignal. Un plan REC (Recherche d'État Civil).

Du pain sur la planche pour l'adjoint, d'autant plus que les prévisions météorologiques sont désastreuses, avec une méchante dépression qui se met en place sur le golfe de Gascogne, annonçant pour la Gironde, à partir de mardi, pluie, coups de vent et tempête avec une mer et des rafales de force 9 à 10 sur une échelle allant jusqu'à 12 imaginée en 1805 par un certain amiral britannique, Francis Beaufort.

Jérémy Loiseul s'accroche au rêve enregistré par mes soins le matin du jeudi 16 avril 1992, comme un croyant à une fable, espérant un miracle, et Laurent Cabrol sur Europe 1 me conseille de ne pas sortir à partir de demain matin mardi 23 juin si j'habite sur le littoral girondin, voilà du concret.

Bonne idée, je vais rester au lit, derrière ma baie vitrée, cela devrait déménager, le spectacle sera gratuit.

« Le mauvais temps semble toujours pire lorsqu'on le regarde à travers une fenêtre. » (John Kieran)

4- Coquillages qui s'accrochent sous les coques des bateaux.

5- Ce sont les étendues sur lesquelles se trouvent les parcs à huîtres, découverts à marée basse.

6- Un estey (du gascon *estèir*, ruisseau) est au chenal ce que le ruisseau est à la rivière.

Pour souffler, ça a soufflé, heureusement le voisin est venu remiser le youyou, sinon je l'aurais retrouvé dans la rue Sainte-Catherine ou sur le toit d'une cabane. Je vais mieux. C'est mon quatrième jour dans les mêmes draps et j'en ai assez de boire du bouillon. Avant-hier, mardi, a été l'après-midi le plus terrible. La tempête a balayé une diagonale allant du Haut-Médoc jusqu'à la côte est du Bassin, évitant la presqu'île et Bordeaux dans son épicerie. Les vitrages n'auraient probablement pas résisté si le cœur de la tourmente avait décidé de longer notre rivage. Je n'étais pas fier, le nez au ras des couvertures. Sylvia n'en menait pas large non plus, dans l'obscurité, stores baissés, calfeutrée à la lueur d'une bougie. Il a fait nuit dès 14 h 30 quand la masse de nuages noirs a déboulé dans le secteur, poussée par des vents furieux. On s'est inquiétés pour Noémie à la pension, en face à Saint-Elme, mais l'immeuble de 1878 et ses frontons en brique en ont vu d'autres. Les nouvelles de la matinée du mercredi sont rassurantes, on a pu avoir le secrétariat. Certes, tout n'a pas été rétabli, téléphone et électricité, en particulier dans le cœur du Bassin, à partir de Lanton jusqu'à Gujan-Mestras. Chez nous, quelques tuiles à changer, des bardages à redresser et du ménage à faire dans les passages étroits entre les cabanes. Sans doute aussi des pins auront-ils succombé à ce courant d'air géant, mais sans rapport avec la minitornade que la presqu'île a essuyée voilà quatre ans et grâce à laquelle j'ai pu, en partie, résoudre le mystère de la disparition de Pierre Dortel. Ce fut un épisode dramatique dans ce coin de paradis. Solange en a bavé, Lily avait étonnamment anticipé le drame et aujourd'hui, rassérénées, elles viennent aux nouvelles pour constater l'étendue des dégâts, privées

toutes deux, pour cause d'intempéries, d'accès à leurs occupations respectives, école pour l'une et secrétariat au golf pour l'autre. Lily, école ou non, est toujours dans la réflexion ; elle s'assoit sur mon lit et pendant que Sylvia et Solange, dehors, font l'état des lieux, elle m'interroge :

– Dans la tête des gens, cela fait parfois comme la tempête d'avant-hier Anselme, ils pètent un câble, font tout et n'importe quoi et après il faut nettoyer et réparer les dégâts, si c'est possible. La colère du ciel a été annoncée grâce aux moyens techniques modernes, mais les tempêtes sous les crânes, elles, sont rarement prévisibles, et cela depuis la nuit des temps. Regarde ce qui est arrivé à mon père, tu trouves ça rationnel ? Certaines personnes ont des histoires si lourdes à porter qu'un jour ou l'autre, en fonction d'un élément déclencheur, argent, vengeance, jalousie, la bascule se fait et c'est l'engrenage, une sorte de Big Bang... Alors je voudrais te poser deux questions Anselme, vu que tu as de l'expérience avec les criminels, je peux ? Tu es sorti du cirage ?

Cela ne doit pas être une sinécure de vivre avec Lily toute la journée. Onze ans, pas encore toutes ses dents et des questionnements de prix Nobel. Je relève mon oreiller, bois une gorgée d'eau minérale :

– Je t'écoute...

– Voilà ! Est-ce que tu crois que l'homme est prédestiné pour le crime ou, exprimé d'une autre manière, existe-t-il un gène du criminel ? Ou alors est-ce que tu crois que ce sont les circonstances qui font de certains des criminels ? Attention, je ne te parle pas des crimes passionnels, bien explicables à défaut d'être compréhensibles. Non, je te parle des actes de sang-froid, élaborés, pensés, construits à des fins destructrices. Et seconde question, est-ce que tu crois que l'intelligence est un rempart à cet instinct de folie, en gros existe-t-il une morale ?

Elle me prend pour Schopenhauer la petite, je mets mes trois idées en ordre, souffle un bon coup et me lance :

– Je ne suis pas payé pour philosopher, Lily, mais pour retrouver des braves gens. Cela dit, si le Bien et le Mal étaient des entités bien définies, ceux qui commettent des actes répréhensibles le sauraient, en conséquence de quoi il serait facile de les appréhender en vertu de

cette morale manichéenne, juste à leur mine contrite et à leur comportement singulier, tu es d'accord... Or il n'en est rien, la morale est une illusion Lily, tu l'apprendras si tu ne le sais pas déjà, il n'y a que du bon ou du mauvais pour un être dans une situation donnée, le mauvais peut être la tristesse et le bon, la joie. De la même façon qu'il existe des hormones de croissance, pourquoi n'existerait-il pas d'hormones du crime ? Des sortes de vitamines développant des envies dévastatrices adaptées à n'importe quel QI ? Sans doute... mais où les chercher ? Ce n'est pas mon métier, je recherche simplement des êtres perdus à un instant T, pour le meilleur ou pour le pire comme tu le sais Lily, vois l'exemple dramatique de ton père...

Je me tais et la fixe intensément. Elle paraît satisfaite, esquisse un sourire et quitte la chambre pour aller rejoindre les femmes dehors, sur la terrasse en désordre.

Le ciel et le Bassin se confondent dans une nuance de gris d'après catastrophe, acier dans les airs et argent pour l'élément liquide. Mes pensées optent pour le gris tourterelle, elles s'envolent à la recherche de Pauline dans la confusion d'un rêve mêlé à de troublantes réalités.

Le petit garçon semble heureux. Enfin il rejoue devant Rudolf comme il l'appelle. Cela fait deux jours que le SS-Obersturmbannführer Höss dirige à nouveau ce que maintenant l'enfant de huit ans a compris être un endroit de privations et de torpeurs. Pourquoi est-il revenu, il ne le sait pas, mais il sait en revanche que son quotidien, celui de son père et de son frère vont être améliorés. Sa mère est décédée, d'une mauvaise bronchite dit-on, malgré tous les soins prodigués à l'infirmerie. Écrasé de chagrin, il n'a pas pu jouer pendant plus de quinze jours malgré les invectives et les avertissements du grand Kurt, fidèle, contre son gré, à sa parole de veiller sur l'enfant et ses proches.

Ce mercredi 10 mai 1944, l'archet du virtuose fait résonner le premier mouvement, allegro, du *Concerto pour violon* en si bémol majeur de Tomaso Albinoni, une partition méconnue que son mentor a pu faire venir de la bibliothèque de Dresde. Les prunelles du petit violoniste brillent quand il pleure avec Albinoni sur la partie lente. Rudolf est aux anges, il ferme les yeux en balançant sa tête en mesure, la casquette posée sur les genoux et les quelques officiers présents dans la salle font mine de se pâmer eux aussi, excepté Kurt le désossé, comme le violoniste l'appelle dorénavant, en privé cela va sans dire.

L'enfant entend bien profiter de sa position. À huit ans et dans ces conditions de survie, la conscience piétine l'enfance. Il ne regarde plus par la fenêtre passer les squelettes et se bouche les oreilles quand des hurlements déchirent le bourdonnement ambiant, fait de geignements et de pleurs étouffés. Il joue le plus qu'il peut, presque en apnée, pour

éviter de respirer l'odeur fétide permanente dont il connaît maintenant l'origine. Il oublie le chaos dans l'excellence de son jeu et là, plus rien n'existe, le monde devient beau. Demande ultime et hardie, il souhaite que sa famille restreinte l'assiste pendant les répétitions ; la requête est acceptée, le lait et les gâteaux secs ont du succès, le cocon se reforme. Il ne comprend toujours pas pourquoi il est là, lui, un enfant, au milieu de cette misère au quotidien. Question à laquelle ni son père ni son frère ne peuvent répondre.

Les concerts de l'autre côté du mur reprennent, deux fois par semaine, les notes magiques du petit virtuose investissent les pièces richement décorées de cette villa cossue et la bonne polonaise a toutes les difficultés à mettre au lit les deux cadets, Birgit et Hans-Jürgen, ils sont insatiables, comme tous les enfants. Une chambre lui est dévolue après chaque performance, une sorte de cachet en nature en plus d'un bon repas. Il s'habitue au faste de cette famille unie. Luxe suprême, il apprécie les fraises du jardin « qu'il faut surtout bien laver avant de les manger » dit Mutti, le surnom affectueux de la maman ; les cendres ne restent pas éternellement dans les airs contrairement aux âmes. Le matin, bienveillant, Rudolf le ramène au camp, comme une vedette, ce qui ne manque pas d'agacer Kurt le désossé, à voir son regard de glace.

Le mois de mai 1944 n'est ni chaud ni froid et dans la mémoire du gamin, c'est le mois de sa renaissance. Pas pour tout le monde, hélas... il songe aux milliers et milliers de juifs hongrois arrivés ce mois-là dans ce funeste terminal, sur la nouvelle *Judenrampe* comme ils l'appellent ici, le remue-ménage est tel qu'il faut être aveugle et sourd pour ne rien remarquer. Les trois camps sont surpeuplés à partir du 15 et, il le saura plus tard, c'est Rudolf Höss qui se charge de l'éradication de ce bétail au nom de l'obéissance au Führer.

Nous sommes le jeudi 25 mai 1944, à huit heures du matin, Klaus, l'aîné des Höss se plaint d'une rage de dents, il souffre terriblement, il faut impérativement l'amener consulter un dentiste...

Des flocons de cendres voltigent déjà dans le ciel azur, non loin de la colonne de fumée...

« Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible. »
(David Rousset)

Je vais mieux. L'appétit revient. Le doc m'avait donné une semaine avant de me débarrasser du germe et sept jours suffiront pour lui tordre le cou.

En revanche, pas de nouvelles de Jérémy depuis l'établissement de son plan d'action REC lundi dernier. Il doit être débordé. Comme à un passage à niveau, je vais patienter. Je vais laisser passer le week-end et la queue du virus pour faire le plein d'énergie et ainsi aller au-devant de ses premières conclusions. Ma retraite forcée sous des couvertures moites m'a permis de dérouler le film. Il me tarde, une fois sorti de ma cocotte-minute, de lui confier mes réflexions fébriles.

J'ai lu et relu le rêve pour la énième fois, j'ai pris des notes, me suis remémoré mes faits et gestes et au final j'établis des rapprochements troublants à partir de certaines observations subliminales.

Par exemple, l'imposant portail en fer forgé mentionné au début du songe, franchi par François Frontjoie juste avant qu'il ne soit accueilli par une vieille femme acariâtre, eh bien ce portail, j'ai souvenir de l'avoir vu lors de mes pérégrinations, chez les deux ferrailleurs. Une fois, rouillé et de traviole chez les gagne-petit, les Tribel, et une autre fois, luxueux, électrifié et silencieux chez le magnat du décorticage de la tôle, André Gignal. Cela ne prouve rien, bien sûr, mais c'est une constatation.

De plus, la vieille avec les lorgnons à l'entrée me fait penser à Marthe, la bonne, une idée comme ça !

Un personnage m'intrigue également, celui dont j'ai le sentiment d'avoir plusieurs fois croisé le chemin ces derniers temps. Il s'agit de la juge du tribunal. Une femme à la coiffure étrange, à l'intrigant tatouage sur l'avant-bras gauche, menue aux dires de François Frontjoie et qui aurait un rôle central dans le songe puisqu'elle affirme, presque en vociférant : « Vous aurez besoin d'aide et je vous aiderai. » Mais comment un personnage de fiction pourrait-il se transformer en un soutien palpable de chair et de sang ?

Je me creuse les méninges et me souviens de filles fluettes aux coupes de cheveux extravagantes rencontrées en marge de mon enquête. D'abord la laveuse de pare-brise, sur la route de Pau qui, je ne sais comment, connaissait ma destination. Ensuite, la petite Jeanne, au camping du Truc Vert, étrange polyglotte à la crête d'Iroquois, elle m'a orienté vers la propriété des jumeaux. Et enfin, la gracile jeune fille à la mèche couleur sorbet, serveuse chez Yvan, juste derrière chez moi, insistant pour que je trouve, entre les lignes du tapuscrit du rêve, une relation avec des antécédents familiaux dramatiques, au prétexte d'un père psychiatre.

Toutes, frêles, minces, les cheveux multicolores. Elles ont l'air de savoir ou de deviner beaucoup de choses. Cela en fait des coïncidences, mais peut-être que je délire, devrais-je reprendre ma température ?

Poursuivant mes réflexions fluctuantes au sujet cette fois de la voiture de Pauline, la R5 rouge, une idée saugrenue s'est mise à naviguer dans ma tête. Tout d'un coup, il m'apparaît comme une évidence l'impossibilité de retrouver une voiture si celle-ci n'existe plus. Comment peut-elle disparaître de tout écran radar, comment peut-elle s'évaporer, elle aussi ? Le broyeur... ou un camion broyeur itinérant, en location, pour le petit qui ne peut pas s'en payer un fixe plus la benne. Un écrabouilleur de métal qui compacte n'importe quel véhicule en bouillon cube ne permettant plus une quelconque identification. Et où se trouve ce type d'équipement ? Eh oui, chez les ferrailleurs !

Pourquoi pas ? Mais finalement non, ce serait trop simple...

Et quand bien même je trouverais un Rubik's Cube de la marque et de la couleur recherchées, je n'ai aucun mobile reliant les

déchiqueteurs à Pauline Frontjoie. Julien Tribel était le seul lien, malheureusement, *Le Poivre*, comme ils l'appelaient, n'est plus là pour le dire.

Les vacances scolaires ne débutent que le jeudi 9 juillet, cela signifie que dîner à l'Escale ce dimanche soir du 28 juin sera un vrai moment de détente, sans chaises à bébés équipées d'apprentis ténors. Je pressens aux frémissements de son arrière-train que Beauty, la petite épagneul du restaurant, est ravie de nous voir, sa qualité d'anoure empêchant une expression plus exubérante. David est là, le regard vif et reposé, quoiqu'une simili lune de miel soit rarement de tout repos, le regard apaisé va-t-on dire. Il veille au moindre détail et impulse sa dynamique, encore et toujours, sachant qu'à cette période, le rodage pré-estival est terminé, équipes et brigades sont dans les starting-blocks, sourire aux lèvres et de l'énergie à revendre. Tout est en place, la tempête n'est plus qu'un souvenir. Dans la salle aux mosaïques polychromes et à la décoration marine récurrente, nous aimons nous retrouver, surtout l'hiver, et ce soir le mercure n'a pas le vertige des cimes ; ce souffle du traditionnel dimanche soir regonfle Noémie pour la semaine, avant de rejoindre sa pension par la pinasse le lundi matin, de bonne heure. Sylvia adore David, elle sait ce qu'il a représenté pour moi dans une période difficile. L'endroit est réconfortant et le patron a toujours une oreille bienveillante pour mes hésitations. Dehors, il fait grand jour, les petites loupiottes et les parasols chauffants sont éteints, mais Arnaud, le second, est rassuré, les chauffages ont tous été vérifiés. Depuis le parapet en ciment gris, lieu stratégique des moineaux picoreurs et des chats en embuscade, il surveille d'un œil goguenard les quelques tables fleuries prises d'assaut par les immanquables Nordiques de la première heure en tee-shirt et en fin de repas. À l'intérieur, en revanche, la salle est presque

vide, il est 19 h 30, la chienne couchée aux pieds de son patron, David peut m'écouter :

– Comment ai-je pu me laisser entraîner à enquêter à partir d'un rêve, David, tu peux m'expliquer ça ?

– Ouf, je ne suis pas Freud, Anselme, mais je ne sais pas moi... Par hasard, tu n'as pas été sensible au charme de François Frontjoie, rassure-moi... dit-il en clignant de l'œil vers les filles.

– Dommage que tu ne vendes pas de la connerie au mètre dans ton resto, tu ferais fortune... Non mais, sérieusement, je n'avance pas, je merdoie, David, je merdoie. Le ton de ma voix est pitoyable.

– Ressaisis-toi Anselme, quelque chose t'a touché dans ce bonhomme, dans son attitude peut-être, dans son discours sûrement, même si la solution n'est pas dans son rêve, ce serait trop simple. Finalement, à bien y regarder, la disparition de sa fille, ce n'est pas un rêve, c'est bel et bien une triste réalité. Le tout est de savoir pour quelle raison la gamine a disparu. La drogue ? Elle n'est plus dans le circuit. La prostitution ? Trop vieille et ce n'est pas le mode opératoire. Une fugue ? Elle était attachée à Julien et venait de voir son frère, en bonne forme, d'après ses dires. Une crapulerie ? Tout est trop bien ordonné, pas un indice, rien...

Il rejette sa tête en arrière, ses deux mains courent dans ses bouclettes comme un peigne à dents larges... il prend son temps, je l'observe fixer un luminaire en toile au plafond, un léger courant d'air le fait osciller, les mouettes blanches peintes sur la toile tendue ont l'air de danser... Il expire profondément et reprend :

– Tiens, il me revient une histoire... C'était il y a longtemps, je devais avoir sept ou huit ans. Mon grand-père, chasseur, venait d'acheter un superbe pointer, Tip. Un beau jour de septembre, Tip disparaît. Il avait trois ou quatre ans. Désarroi, tristesse, résignation. Nous vivions sur les boulevards à Bordeaux. Le temps passe et, au mois de mars ou d'avril de l'année suivante, je ne sais plus exactement, qui voit-on devant la porte, maigre comme un clou, le fameux Tip. Bonheur, effervescence, affection. En fait, que s'était-il passé ? Mon papy, qui était fine mouche, me l'a expliqué ; Tip était magnifique, mais ne s'était pas déclaré à la chasse, en gros, il n'avait

pas la fibre. En plus, malheur suprême pour un chasseur, il avait peur des coups de fusil... Donc pour lui, son chien a été volé par un ou plusieurs chasseurs avant la saison, ça se faisait beaucoup à cette époque, et comme le clebs était irrémédiablement mauvais dans l'exercice, ils l'ont relâché je ne sais où. Le chien a dû errer un bon moment et a retrouvé le chemin du bercail. Voilà l'histoire qui me revient en mémoire quand je pense à ton problème. Alors, on peut envisager le rapt sous cet angle : à quoi peut bien servir Pauline ou, si tu veux, dans quel domaine excelle-t-elle ? En couture, en déchiffrage de hiéroglyphes, en physique nucléaire, en accordage de piano, je ne sais pas, je dis ça comme ça... moi par exemple si je devais enlever quelqu'un, je kidnapperais le Bocuse d'Or 1991, Michel Roth (il éclate de rire, jette, tel un oiseau, un énième coup d'œil vers l'entrée, faisant balancer ses mèches brunes dans une sorte de mouvement d'essuie-glace). Excusez-moi les enfants, je dois bosser, ça commence à arriver, un p'tit digeo tout à l'heure ? Et un double pour Noémie comme d'hab... Il lui pince la joue et saute de sa chaise à ressort vers une cohorte de clients affamés impatients d'être accueillis par le maître des lieux, ça se voit à leurs mines réjouies dès qu'il s'approche.

Toujours inquiet le petit père David, inquiet de la marche de son affaire, mais aussi inquiet du bien-être des autres, et ce n'est pas sa moindre qualité.

Je m'identifie à ce chien, Tip. Lui, il était beau. Mais comme lui mon flair est resté tapi dans mes gènes récessifs, je n'ai aucune appétence pour les coups de feu et j'ai pu retrouver une famille, comme lui, dans un sale état.

Je savoure mon digestif en fixant la jetée. Elle s'avance dans le Bassin, solide, les jambes brossées par une mer lunatique, mais s'arrête à un moment, net, à pic. Après, il faudrait marcher sur l'eau pour atteindre l'autre rive. La solution est là-bas, de l'autre côté. Là où les lumières de la ville, en s'allumant les unes après les autres, semblent m'envoyer un message codé.

Je ne sais pas marcher sur l'eau, mais je me souviens maintenant dans quel domaine Pauline excellait ou excelle encore, je ne sais pas.

Le planton de service est surpris de me voir le saluer si tôt. La rue Castéja est déserte, le parking vide, il est 6 h 35. Seuls les faîtages et le dernier étage des immeubles les plus hauts sont éveillés par les rayons rasants. Les poubelles débordent devant les pas de porte, j'ai devancé les éboueurs. La route, la nuit, est agréable, j'ai la pêche. Il tarde à l'écolier consciencieux que je suis de rattraper le retard de ma semaine sous couette. J'ai deux rapports à taper, un sur ma visite chez André Gignal et un autre, plus court, sur mes conclusions concernant le parrain de Pauline. Je ne doute pas un seul instant que les retrouvailles avec Jérémy vont être propices à une avancée notable. Les résultats de ses nouvelles investigations vont être fructueux, ma main à couper. Toutefois, une sorte de fulgurance m'envahit, quelque chose va se passer dans les heures ou les jours à venir, un événement, une révélation, un drame, que sais-je ?

La fourmilière s'agite, il est 8 h 30. Jérémy ne devrait plus tarder. En attendant, j'intercepte le brigadier Maurin dans le couloir sans fin pour lui confier une mission. Je les mets rarement à contribution, le grand Maurin et sa moustache de Gaulois :

– Dites-moi Maurin, bonjour d'abord, j'aimerais que vous fassiez le tour de tous les marchands de guitares de Gironde (à voir sa tête je précise) par téléphone Maurin, par téléphone, et vous leur demandez un récapitulatif de toutes les guitares sèches pour gaucher vendues depuis le 1^{er} janvier 91, le jour, l'acheteur, le prix, enfin tout. Il ne doit pas y en avoir des milliards pour gauchers... et après je ferai le tri avec un spécialiste des guitares classiques... OK Maurin ?... et pour

gaucher surtout, *don't forget...*

Pauline a été guitariste concertiste et la réflexion de David sur l'utilité des uns et des autres ne m'a pas laissé indifférent. Je me suis souvenu qu'elle est gauchère, ça ne coûte rien d'essayer de recouper des pistes, on ne sait jamais.

9 h 30, toujours pas de Jérémy, ce n'est pas dans ses habitudes d'être à la bourre. Après tout, il a peut-être été adopté par mon virus mais en principe il aurait prévenu. Maurin me signale qu'il ne l'a pas vu depuis mercredi dernier 24 juin, il a emprunté une voiture de fonction vers dix heures qu'il a déposée le soir même. J'essaie de l'appeler chez lui, répondeur. Son bureau est en ordre, le fauteuil bien dans l'axe et les chaises rangées, seuls l'adresse de la mairie de Cologne, griffonnée sur un bout de papier et un rapport sur la famille Tribel sont jetés sur le sous-main, en évidence.

Le voilà l'événement... pourvu que ce ne soit pas un drame.

10 h 30, je ne tiens plus en place, je me rends chez lui, dans le quartier des Chartrons, près du marché éponyme. Un immeuble resserré de trois étages accueille six appartements, deux à chaque étage et un espace vide, sous arcades, au rez-de-chaussée. Je ne suis jamais allé chez lui, il a honte de son logement... il me l'a dit. Le bâtiment est, en effet, peu reluisant. La crasse des siècles n'a jamais été époussetée dans ce quartier de la capitale girondine. Le monde du vin s'accommodait plus de barriques et de cuves que de brosses pour ravalier des pierres de taille. Ce beau monde a filé, l'endroit est devenu exigu, bateaux et négociants ont mis les voiles. Reste l'inspiration du dix-huitième, un bel alignement d'immeubles homogènes en une courbe douce, maintenant fatigués par l'usure des vents et des poussières d'une ville prospère mais sale.

Un plan de travail en carreaux blancs fendillés sépare la kitchenette de la pièce de vie sobrement décorée. Le canapé décoloré s'ennuie sous le poster d'une Marilyn mal éclairée par une lumière en biais. Il ne faut pas être épais pour se mouvoir dans l'étroit cabinet de toilette faisant office de salle de bains au bout du fugace couloir. Seule, la lumière du matin donne un caractère sympathique à la chambre spartiate donnant sur la rue Raze. De la fenêtre ouverte, au deuxième, j'aperçois, dans le prolongement de la rue, les vieilles grilles rouillées

délimitant l'ancienne zone portuaire. Derrière, le fleuve gris se déroule comme une moquette unie et les odeurs particulières portées par un vent venu de l'est laissent deviner une marée basse. Le serrurier est délicat, la serrure est indemne. L'appartement est en ordre, trop. Pas de femme ici, c'est sûr. La femme, la compagne, ce n'est pas l'ordre, c'est l'organisation teintée de fantaisie. Il y en a une, cependant, femme, elle est de ménage, et deux fois par semaine elle passe un coup de chiffon et d'aspirateur, nettoie trois assiettes, lave et repasse le linge, elle possède une clef de chacun des six appartements. Elle alterne. Je la convoquerai plus tard. On ne va rien toucher dans l'appartement, seulement faire quelques photos.

Un chat tigré déboule par la chatière, il grogne de mécontentement, plus de croquettes, ni de lait dans les écuelles respectives. Je suppose qu'il s'agit de Surprise, sa chatte de gouttière qu'il a justement surprise un beau jour en boule sur son lit, d'où son nom. Elle ne le quitte plus désormais. J'ai dû ouvrir les battants des fenêtres pour aérer, preuve que Jérémy a déserté le domicile depuis quelques jours. Autre mauvaise pioche, les volets sont bloqués contre la pierre noircie par des arrêts marseillais, de nuit comme de jour, depuis quatre ou cinq jours aux dires du marchand de fruits et légumes, juste en face. Ce n'est pas dans les habitudes du locataire, dixit le commerçant. Je suis inquiet.

Sur le lit, un pantalon jeté à la va-vite. Plein de poils, le pantalon, de chat sûrement, normal, l'empreinte de Surprise. Déboussolé, je m'assois lourdement sur la couette. Machinalement je fais une boulette de poils avec les doigts de la main gauche, la main droite supportant ma tête façon penseur de Rodin. J'ai une sensation bizarre avec le contact des poils dans la paume de ma main, il y en a des longs, des courts, de couleurs diverses, normal, la chatte est tigrée. Je jette la mini-pelote dans une poubelle près de la table de nuit. Je rate le panier. La boule roule sous la table de chevet. Tant pis. Vite remettre mes idées en place, ne pas céder au trouble, que se passe-t-il ?

Tout allait si bien, Jérémy, que me fais-tu ?

Sa voiture est introuvable. Elle est garée habituellement sur les quais. Une Coccinelle rose bonbon, immanquable. La petite mamie rondouillarde du premier a croisé Jérémy dans l'escalier jeudi matin de « bonne heure, vers sept heures, m'a-t-elle dit, car c'est l'heure où je descends Nestor, mon yorkshire ». « Il est discret », telle est la ritournelle des habitants de l'immeuble et des voisins proches. « Un garçon si gentil », enchaîne la rengaine populaire... « Il n'est pas encore mort » je précise pour remettre les choses à leur place ; cela me donne une contenance, j'en ai besoin.

Rien à récolter de ces réflexions communes, mais le métier veut que le voisin soit un élément important d'une enquête et comme on est tous le voisin de quelqu'un... J'arrête assez vite les frais dans cette spirale idiote.

Il a disparu. Envolé, évaporé comme Pauline, sans un mot, sans une lettre, pas un coup de fil, étrange... une connexion entre les deux éclipses ? Reste son dernier rapport sur la famille Tribel et, écrite en travers d'une feuille volante, une adresse en Allemagne, à Cologne. Je replonge dans une solitude de mauvaise mémoire quand, il y a dix ans, j'ai cru mort Antoine, le Corse, mon coéquipier, mon ami, lors de l'embuscade près de Chambéry. Je me sens dépassé, j'ai la gorge serrée, presque envie de pleurer. Une bouffée d'émotion que je ne peux contenir. Je lirai ses conclusions sur les ferrailleurs de Parempuyre, enfin, j'essaierai.

Le filet d'or en direction de la dune du Pyla s'est évanoui. Le Bassin

se pare de sa tunique du soir lorsque le soleil a remballé ses reflets en se couchant. C'est fou la garde-robe de ce plan d'eau. Tous les jours un nouveau couturier pour me surprendre avec des assemblages de couleurs à l'infini. C'est la fin de soirée, la lumière diaphane vire à l'opaque. Je fixe le vide au-dessus de la dune, tout me semble obscur, mes idées sont troubles et ma raison erre et se cogne dans un labyrinthe à ciel ouvert. La tempête est dans ma tête, je pense à Lily et à ses questionnements, chacun son tour. Je ne vais tout de même pas prier !

Les accents de sincérité, je les trouve dans les propos de ma femme. Sur la terrasse, elle est assise devant moi, son beau visage s'accorde avec le spectacle permanent du Bassin, je ne me lasse ni de l'un ni de l'autre. Le buste légèrement penché vers moi, les avant-bras sur ses genoux, elle me prend les mains... Elle sourit, elle me parle, ses longs cils bruns rehaussent un regard praliné qu'elle plante dans le mien.

Sylvia me parle, posément, de Jérémy. Du moins de ce qu'elle a ressenti. Elle ne le connaît pas bien, mais le garçon a su se faire apprécier. Elle se veut rassurante. Elle me parle de son sang-froid, de sa stature, de son statut ; on ne tue pas un flic, c'est trop grave. Rien dans cette affaire n'implique le grand banditisme, spécialiste des solutions de ce type, radicales. Au contraire, l'affectif, l'intime sont présents dans chaque partie de ce puzzle. Des secrets de famille, des non-dits. Que devait dire Pauline à son frère qui lui tenait tant à cœur ? Qui se dissimule derrière Julien Tribel ? Que cache la réussite d'André Gignal, esseulé dans une bâtisse démesurée, entouré de gamins idiots, d'un neveu psychopathe et d'une servante sourde ? Il faut réfléchir, différemment. S'il fallait m'en assurer, j'ai la confirmation que le rêve de François Frontjoie a une véritable fonction, il n'est pas une simple illusion. Et dire que beaucoup paieraient pour vivre leurs rêves, moi on me paie pour vivre le cauchemar d'un autre.

Décidément, Antoine à Chambéry, une balle dans le poumon et maintenant Jérémy. Le binôme ne me réussit pas, encore moins à mes partenaires.

La nuit tombe, je n'ai pas faim, je vais lire ce fichu rapport.

À partir d'août 1944, changement de programme pour le virtuose. Rudolf Höss le loge désormais dans le théâtre du camp, un peu à l'écart. La salle de spectacle n'est plus utilisée, il peut répéter à loisir. Musicien isolé au milieu des biens extorqués aux prisonniers et des boîtes de Zyklon B stockées par centaines dans ce vaste espace, il peut s'exprimer. Finie la gaudriole pour les SS et les kapos, le temps n'est plus à la lenteur et à la jouissance d'une organisation implacable, une sorte de fièvre gagne l'encadrement. Son père et son frère sont affectés au tri et au rangement de tout et n'importe quoi, vêtements, chaussures et quincaillerie diverse composée de lunettes, bagues, bracelets, colliers, boucles d'oreilles mais aussi des landaus et des poussettes en passant par les objets de culte et les bottes de cheveux de femmes destinées à être transformées par les firmes allemandes. Des vies entières entassées là, dans l'anonymat et le dépouillement d'un rayonnement en métal. Les deux hommes sont à l'abri, au chaud, alors, ils trient, sans réfléchir.

La famille est maintenant réunie à temps presque complet dans ce mont-de-piété sans rachat. C'est le souhait de l'Obersturmbannführer Höss. Son frère peut, en cachette, jouer à nouveau ; il est loin d'avoir le niveau de son cadet mais il joue correctement même si l'instrument est trop court pour lui. Dès le début des concerts privés, il n'a pas été retenu car trop âgé, dix ans d'écart, il est utilisé à d'autres tâches. Les gâteaux secs et le lait sont toujours servis à heure fixe par un homme à blouse blanche, toujours le même. De moins en moins blanche la blouse... à presque neuf ans, on ne fait pas que sentir les choses, on les comprend. Son nouvel espace est si proche de l'entrée du camp

que, de la fenêtre ouverte au premier étage, il entend tout. Son père s'inquiète, quelque chose se passe.

12 septembre, l'effervescence règne, les portières claquent, les camions entrent et sortent, ordres et cris fument, le désordre s'installe. Devant lui, à un jet de flèche, le sinistre block 11, masse informe de briques rouges, cache le malheur dans le halo d'une fumée maintenant permanente. L'odeur est insupportable mais tout se supporte à Auschwitz, sinon...

« On brûle le naturel, on protège le surnaturel » est le leitmotiv du chef, Rudolf Höss, alors on protège le petit violoniste. Le garçon a grandi, tout d'un coup son quart de violon n'est plus adapté. Son mentor a anticipé sa croissance et, en connaisseur, a estimé que le demi serait trop court. Il lui a offert, dès son retour aux affaires, un trois-quarts en épicéa du Tyrol pour la table et en érable sycomore de Dalmatie pour le fond, les éclisses et le manche. Malgré l'urgence de la tâche, il prend le temps de venir l'écouter, son bureau est à côté. Plus question de concert à heures fixes, les événements s'accélérent, il faut pourtant faire vite, mais le prodige joue de mieux en mieux, la magie du jeu de l'enfant l'émeut, lui qui n'a jamais rien éprouvé pour quiconque, pas d'amis, juste une famille, une femme, cinq enfants, pour la race, pour le Reich, une obligation, un devoir.

Rudolf Höss, l'homme honnête, est maintenant son seul public. Oui honnête, tel est le qualificatif employé par le directeur de la prison de Dachau dans laquelle il devait purger une peine de dix ans suite à l'exécution en 1924 d'un traître au parti national-socialiste. En fait, il ne fit que quatre ans, le directeur ayant intercédé en sa faveur, car il le trouvait honnête. Et c'est vrai que Rudolf est un type honnête. Honnête envers ses idées, sa patrie, les ordres qu'il reçoit, un homme « aux rares qualités de conscience » comme le définit le Reichsführer Himmler, mais avait conclu le directeur à l'époque : « Méfiez-vous Rudolf, le monstre se cache toujours derrière des gens honnêtes. » Une formule prémonitoire.

Le bordel du block 24a est fermé depuis un mois. Kurt Engelmann en est affecté. Sans être un client assidu de l'endroit à l'usage de prisonniers « méritants », excluant juifs et Russes, il sélectionnait néanmoins les « heureuses élues » comme il se plaisait à dire,

promettant une fin prospère aux malheureuses pour l'essentiel Polonaises et Allemandes qualifiées d'asociales. Depuis lors, son caractère revêche ne s'est pas arrangé, il est de plus en plus acariâtre et marque son mécontentement en n'accompagnant plus son supérieur écouter le violon enchanté du gamin dans le nouveau local, ce n'est pas une obligation de militaire. Le surnaturel, il s'en moque comme de sa première chemise brune et l'affectation du théâtre à une famille d'*Untermenschen* le met dans tous ses états.

Avant de répéter la partie soliste du *Concerto pour violon en ré mineur* de Jean Sibelius, « concerto d'autant plus intéressant que c'est le seul que le compositeur finlandais ait jamais écrit », a précisé le musicien à Rudolf quand ce dernier lui a procuré la partition, le garçon, comme un prisonnier dans sa cellule, a pris l'habitude de biffer sur un grand calendrier en carton épinglé près des tentures rouges de la large scène, les jours qui peinent à s'écouler. Aujourd'hui, il raye le mercredi 13 septembre, il est 9 h 30.

Son frère et son père sont affairés depuis deux bonnes heures déjà, les camions de Dessau livrent en urgence les boîtes de Giftgas ; « les réserves baissent dangereusement, il faut approvisionner au plus vite » avait dit sèchement le commandant, anxieux, pressentant « une rupture de stocks de mauvais aloi vu les arrivages prévus » avait-il précisé à Kurt deux jours avant. Rudolf Höss assiste au rangement, il paraît satisfait et, dans la moiteur de la matinée, il quitte les lieux d'un pas pressé, les deux mains derrière le dos, suivi d'une troupe de SS. La tension est maintenant retombée, l'endroit semble apaisé.

Une fois le calme revenu et après les exercices d'échauffement d'usage, il attaque le premier mouvement, allegro moderato. Il ne joue pas depuis cinq minutes qu'un bruit d'enfer fait sursauter l'archet et manque transpercer les tympan du gamin :

– Une bombe, hurle le père. Fou comme un lapin, il ouvre la fenêtre... une bombe, enfin ils se sont décidés à massacrer ces saloperies... et tant pis si on y passe... Deuxième fracas, plus éloigné... une autre, c'est pas vrai, c'est pas vrai... Ses yeux sortent de leurs orbites, debout, il a les bras en croix, le regard vers le ciel bourdonnant, un filet de voix sort de son gosier serré, il bredouille... la fin du monde... enfin...

Un chapelet de bombardiers américains parade au-dessus des trois têtes effarées qui, vues de là-haut, ressemblent à des têtes d'épingle.

Je lis et relis ce passage de la déposition de François Frontjoie du mois d'avril dernier : «... car les obstacles seront nombreux, les rebondissements inquiétants et les scènes de guerre violentes, voire insoutenables... » Les obstacles, quels obstacles ? Sans doute une enquête préliminaire bâclée déjà ancienne ajoutée à un songe comme nouveau support de travail, autrement dit du vent pour la plupart, mais l'illusion de ce rêve se transforme petit à petit en réalité. La mort du petit Julien et la disparition éclair de Jérémy sont à mettre au chapitre rebondissements, quant aux « scènes de guerre violentes voire insoutenables », je me creuse la tête. Nous sommes le mardi 30 juin 1992 et entre la guerre de Bosnie-Herzégovine, un début de guerre civile au Tadjikistan et le récent assassinat du président algérien Mohamed Boudiaf, aucun lien direct avec mon affaire ne me saute aux yeux. Non, la violence et l'insoutenable se trouvent ailleurs, à une autre époque, une époque révolue et pourtant proche... le Vietnam, l'Algérie, l'Indochine, 39-45 ? François Frontjoie a fait l'Algérie en qualité de SAS (Section administrative spécialisée), il ne s'est pas battu, son fils Louis, la coopération au Gabon, le père et le fils aîné Tribel, réformés tous les deux et le « vieux » Gignal, handicapé par un coup de fourche dans la paume de sa main gauche à l'âge de neuf ans en jouant dans une grange, sur la touche lui aussi. J'oublie le neveu psychopathe, Michel, écarté d'office par la grande muette. On ne peut pas dire que j'ai affaire à des belligérants de premier ordre. La connivence avec les violences guerrières n'est pas flagrante, à moins que ce ne soit une métaphore, une allusion à la torture mentale infligée aux victimes par des bourreaux masqués, comme la souffrance

de la famille Frontjoie ou le tourment de Christine Tribel.

À propos de Tribel, Julien, décédé en juillet dernier, avait été reconnu par le père en son temps ; en fait il n'était pas son fils biologique. Ceci explique la différence morphologique criante de la fratrie. Une sombre histoire de coucheries entre familles de ferrailleurs, réglée à coups de poings et d'avocats. « Alors, termine Jérémy dans son rapport, la jalousie ne serait-elle pas un mobile dans le meurtre de Julien et la disparition de Pauline ? La jalousie d'un frère au physique ingrat ou d'un père revanchard ? C'est une piste. » Et il conclut par cette phrase : « Demain j'en essaye une autre. » Une autre quoi ? piste, je suppose.

À la lecture du compte rendu, pareil à un acouphène, le zozotement de Jérémy ne cesse de résonner dans ma tête, cela me trouble. J'ai du mal à penser que la cause de sa disparition se résume à une affaire de fesses. À moins que Jérémy n'ait découvert autre chose avec le « demain j'en essaye une autre ». Le demain, c'est le mercredi 24 juin, car le rapport est daté du 23... Il a mentionné cette autre piste sans la préciser, pourtant le texte est pour le moins exhaustif, tout y est, les faits, les dates, les lieux, les noms des avocats, du juge, les procès-verbaux, les conclusions, enfin tout. Il a fait un travail remarquable en peu de temps, preuve que rien n'était dissimulé et que ce vaudeville est digéré par tout le monde. Dans ce cas, je ne vois pas de mobile aux pouilleux de Parempuyre pour s'attaquer aux intérêts de Pauline, l'amie de Julien, et encore moins à ceux de Jérémy, représentant de l'ordre dans cette affaire. Une nouvelle visite dans leur capharnaüm n'est pas nécessaire Dieu merci !

Jérémy a bien fait son métier, il a écrit un bon rapport, il en tire ses conclusions. Moi, j'ai mon idée, j'aurais aimé en débattre avec lui. Oui, mais voilà, il a pris une voiture de fonction le mercredi 24 au matin, l'a rendue le soir et bien sûr aucun kilométrage n'a été relevé. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il a pu se rendre.

Mon métier à moi est de retrouver Pauline et maintenant Jérémy, non de m'apitoyer sur leur sort, il s'agit de me mettre bien ça dans la tête. J'ai cru faire des progrès à ce niveau, mais la disparition éclair de mon adjoint me plonge dans un sentimentalisme primaire. Je suis là pour traquer les assassins et non pour faire de l'assistanat social.

Sylvia me le répète à tout bout de champ et Lily, ma conscience, me dit souvent : « Anselme, tu es rigolo... bon, que tu croies toujours au père Noël, c'est bien, mais que tu en attendes des cadeaux, là c'est plus grave. »

L'estampille « rigolo » me poursuit, inlassablement, j'aurais dû être clown, qui sait, mais venant de la petite, je considère cette dénomination plutôt comme une marque d'affection.

Les scénarios des séries télévisées ne s'inspireront pas de mon enquête, c'est certain, trop peu d'action, le sang ne gicle pas, le sperme ne dégouline pas, les rebonds sont mous. Le travail d'observation et de réflexion ne présente pas d'intérêt pour un public qui n'a aucune idée des difficultés d'investigation dues aux procédures, aux lenteurs administratives et au bon vouloir des acteurs. À Chambéry, avec Antoine, j'étais bien au chaud dans mon premier métier de flic de papier. Le cul sur une chaise, je tapais des rapports précis en triple exemplaire, dans un français fouillé, ce qui me valait les félicitations de l'administration. Je continue de taper, avec moins de verve, plus concentré maintenant sur le résultat de l'enquête que sur la mise en page et l'emploi de l'imparfait du subjonctif.

En l'occurrence, je ne suis pas dans un téléfilm, demain j'ai convoqué la femme de ménage de l'immeuble de la rue Raze à huit heures, c'est tôt, mais j'ai deux enquêtes à mener de front, sans doute liées.

Le ciel s'est habillé de gris ce matin. L'aube est soucieuse, le Bassin a mauvaise mine... moi aussi.

6 h 45, un petit crème réveille mes papilles à l'Arkéséon, je n'ai pas voulu déranger Sylvia. Elle dort, elle a des journées de dingue. La petite serveuse au carré couleur sorbet, aujourd'hui vert et prune, est déjà là pour la mise en place. Le 1^{er} juillet, les affaires sérieuses commencent. Un des nombreux chats du quartier ostréicole va et vient sur ma jambe de pantalon, il est roux celui-ci, la petite remarque le manège :

– Ben dites donc ! c'est pas sérieux d'aller bosser avec du poil aux pattes, s'esclaffe-t-elle, remarquez, pour vous, la solution est peut-être plus dans le poil de chat que dans le marc de café...

Je suis encore dans le pâté, je ne comprends pas bien, je lui fais un clin d'œil en soulevant ma tasse vide en guise de salut.

Une légère bruine m'a tenu compagnie une bonne partie du trajet. Ce n'est pas fait pour me remonter le moral. J'ai le goût du café sucré dans la bouche, je n'aime pas ça.

7 h 55, je croise le commissaire principal Plaziat dans la cour. Toujours dynamique, il marche vite, son fidèle cartable sous le bras, avant d'entamer la montée de l'étage au pas de course comme à son habitude, « c'est bon pour les varices » se plaît-il à dire. Chabandemas fait des émules. Je comprends entre deux pas pressés qu'il veut me voir dans la matinée pour parler de Loiseul.

– Madame Cixsous, d’après les informations des locataires de l’immeuble de la rue Raze, vous vous occupez de l’appartement de Jérémy Loiseul le mardi et le jeudi. C’est bien ça ?

– Oui monsieur l’inspecteur, mais jeudi dernier je n’ai pas pu m’y rendre, ma dernière fille était malade, il a fallu que je la garde. J’y suis retournée hier, mardi, il n’y avait pas grand-chose à faire, trois chemises à repasser et un pantalon à brosser. Un p’tit coup à la salle de bain et deux assiettes sales qui se battaient en duel sur le plan de travail. Une fois l’aspirateur passé pour les poils de la minette, c’était fini, je l’ai connu plus en bazar cet appartement, inspecteur. Les voisins m’ont dit que monsieur Jérémy n’était pas rentré depuis cinq jours, c’est vrai ?

– Oui c’est vrai madame Cixsous, et vous n’avez rien remarqué d’anormal ou de différent dans l’appartement ?

Droite comme un I sur la chaise en contreplaqué, affublée d’une mise en plis démodée, la femme sèche d’une quarantaine d’années fait une moue dubitative devant moi. Les lèvres en avant, le cou tendu à la manière d’une autruche, elle fait rouler ses yeux inexpressifs, signe d’intense réflexion. Au bout de dix bonnes secondes, elle finit par dire :

– Je ne vois pas monsieur l’inspecteur, non je ne vois pas, à part cette sacrée chatte qui perd de plus en plus ses poils, du moins j’ai l’impression... à part ça... non, je vois pas. Peut-être était-il pressé, la machine à café est restée allumée... à part ça... Elle hausse les épaules, ouvre les mains et avance le menton en signe d’impuissance.

– Bien, bien, madame Cixsous, merci de vous être déplacée et dans l’immédiat nous allons récupérer les clefs de l’appartement de Jérémy Loiseul. Nous vous appellerons ultérieurement si nous avons besoin de vous. Vous voulez bien signer ici ?

Deux doigts fripés à la coloration singulière, jaunis par la nicotine et blanchis par trop de vaisselle, enserrant le Bic à pointe bleue, lui faisant décrire un B. Cixsous tremblotant, mais bien lisible, B pour Bernadette. J’ai tapé la déposition sans passion, la tête ailleurs. Une fois partie, je ne me souviens déjà plus de ce que cette femme au nez pointu m’a raconté.

Quelques hectomètres de couloir plus loin, comme convenu, le patron me confesse son embarras concernant la disparition de Jérémy. Il a lancé un avis de recherche sur tout le territoire. Il est circonspect, car « par expérience, un flic qui disparaît ne refait surface qu'en pièces détachées », soupire-t-il.

– Mardi dernier, une demande d'identification sur une certaine Anna Frieden née à Cologne en 1918 a été faite par l'inspecteur Loiseul auprès de la direction centrale à Paris. On devrait avoir la réponse au plus tard la semaine prochaine, je pense. Vous en connaissez le motif ?

Je reste vague, ne sachant pas ce que Jérémy cherche vraiment, ni moi non plus d'ailleurs. Après lui avoir rappelé qui est Anna Frieden, je me raccroche à la dernière phrase prononcée par la grand-mère de Pauline : « Il l'a tuée elle aussi, c'est le diable. »

– Sibyllin pour le moins, dit-il en fronçant les sourcils.

Il a bien sûr épluché les différents rapports et reste perplexe sur l'avancée de l'affaire. Cette dernière réflexion ajoute à son embarras.

– Certes, vous êtes un spécialiste de l'évaporation bizarre mais maintenant vous en avez deux sur le paletot, ça commence à faire beaucoup mon p'tit Viloc ! Avez-vous un plan quelconque ? La tonalité de sa voix est moqueuse.

Je bredouille des banalités sur le temps qui va faire son œuvre et finalement sur l'importance des informations attendues des autorités allemandes, mais à la fraîcheur de son « au revoir Viloc, tenez-moi au courant », je vois bien que je ne l'ai pas convaincu.

Le ciel a toujours le front bas, j'ai mal à la tête. Un sandwich au jambon suivi d'un café sans sucre au Rat mort et une visite surprise chez le vieux Gignal, comme ça, pour voir... C'est ma seule piste.

L'impressionnante grille est ouverte. Un des battants posé à terre, deux techniciens s'affairent à proximité du pilier nu, il est aux environs de 14 h 30. Je les salue et entre sans prévenir, le courant est coupé. Devant moi la bâtisse se détache, imposante sur un fond bleu azur. Un vent du sud a chassé la grisaille, enfin la réputation du mois de juillet s'en trouve confortée. Je me gare près du bâtiment bas, lieu de villégiature des jumeaux. De mon parking, non loin du solide pigeonier à la pierre nouvellement grattée, j'aperçois à une trentaine de mètres Rock et Roll, attachés, ils n'aboient pas. Tiens ! Je descends avec précaution sans claquer la portière. Les chiens sont sur leur cul, fiers, leurs yeux pénétrants braqués sur moi. Ils ne bronchent pas, car une sonorité que je crois devoir attribuer à un violon a l'air de les calmer. Je m'approche. Le son provient de la caravane du neveu au caractère imprévisible. Je m'arrête à moins de deux longueurs de chaîne, on ne sait jamais, et me surprends à apprécier la triste mélodie émanant de l'habitable. Un enregistrement, un disque ? Je ne sais. La réponse fuse dans mon dos :

– *Adagio pour cordes* de Samuel Barber en si mineur composé en 1936, l'année de ma naissance, inspecteur... Jean mon frère était un violoniste de talent, il a transmis son don à Michel, son unique fils, pour qui la musique est, va-t-on dire, le seul exutoire, alors, quand il se croit seul, il joue... et de façon magistrale, comme vous pouvez l'entendre, c'est dans ses gènes. Il est émouvant, même les chiens se taisent. Il est gaucher, vous ne le savez peut-être pas mais les violons sont faits pour les droitiers uniquement. Ce supplément d'âme est donné par l'agilité et le toucher de sa main gauche sur les cordes,

dommage qu'il n'ait pas pu travailler plus tôt dans sa jeunesse (il s'arrête de parler, le violon s'est tu). Il a dû nous apercevoir, mais inspecteur, à propos, que me vaut l'honneur de cette visite pour le moins impromptue ?

André Gignal est là, haute silhouette à la tignasse grise tirée vers l'arrière, les bras dans le dos, jambes légèrement écartées, tel un cowboy attentif au moindre mouvement de l'adversaire. Le regard dissimulé par des sourcils épais, il a un air inquisiteur qui, ajouté à un sourire tardant à venir, ne me met pas particulièrement à l'aise.

– Je passais par là et... et j'aurais aimé parler avec vos jumeaux de la dernière fois où ils ont vu Julien dans le camping au Cap-Ferret. Vous savez, le camping du Truc Vert.

Je me raccroche à ce qui me passe par la tête. Il n'est pas dupe. En plus, je ne sais pas exactement pourquoi je suis là...

– Mes gamins sont des bons à rien, ils ne pensent qu'au surf et à faire les cons. Ils ne sont pas là, comme d'habitude, encore au surf... pour moi, ils n'existeraient pas si la culpabilité et le souvenir de leur mère ne me taraudaient sans cesse.

Il claudique, « l'arthrose s'est invitée », soupire-t-il et il me prie de le suivre sous la verrière en contrebas, attenante au salon principal, le soleil n'est pas assez gaillard pour rendre la pièce intenable. Une verrière métallique, comme dans le rêve de François Frontjoie, ce n'est sûrement qu'une coïncidence. La vieille Marthe souffle, elle a du mal à descendre les deux marches séparant les pièces pour nous servir un café sur la table basse en verre aux angles arrondis. Me voyant observer la servante, André Gignal, assurément plus détendu, se confie :

– On est bien tous les deux, on ne met plus un pied devant l'autre et pour aller chercher le vin à la cave, c'est une toute expédition... d'autant plus qu'il est raide, l'escalier. Heureusement qu'il y a le vieux monte-charge, une aide pour hisser et descendre le lourd, l'encombrant et le sale du temps où la demeure était chauffée au charbon.

À cet instant, un des deux hommes de l'art cogne aux carreaux

dépolis de la massive porte d'entrée. Il vient réenclencher le compteur électrique au sous-sol :

– Ça y est, *finito*, je vais essayer de ne pas me casser une jambe dans l'escalier, claironne-t-il de façon joviale, parce que putain de moine, il est casse-gueule.

– Je vous le disais, reprend à mi-voix le propriétaire m'adressant un regard complice. Il poursuit plus fort : durant la tempête, des grosses branches ont endommagé le vantail droit de la grille d'entrée, le circuit électrique a été abîmé également... maintenant tout est rentré dans l'ordre.

Entre temps, Tomaso, le chat, chartreux d'origine, a carrément élu domicile sur mon pantalon. Après étirements et travaux d'approche d'usage, il s'est lové entre mes cuisses. J'investis peut-être son fauteuil après tout, confortable au demeurant avec de larges accoudoirs. Le droit de propriété c'est sacré, chez les chats aussi. Je les aime, ça tombe bien. Son pelage est étrange à caresser, dru et laineux. Bizarre aussi, l'impression qui se dégage de l'endroit, inhabituelle je dirais, si tant est que l'habitude ait pu s'y installer, je ne suis venu que deux fois, aujourd'hui c'est la troisième. C'est André Gignal qui résout mon problème, la musique ! Elle remplit la demeure toute la journée, peut-être la nuit :

– Tiens, maintenant que le courant est revenu, je vais vous faire écouter Paco de Lucia, un maître de la guitare flamenca.

Il se lève, monte les deux marches lui aussi avec difficulté, cherche la pochette adéquate, pose le 33 tours sur la platine, avec délicatesse, de sa seule main valide, se penche pour l'épousseter à l'aide d'un linge spécifique et abaisse le bras. Une ligne de basse démarre le morceau...

Il précise juste avant :

– *Entre dos aguas*, 1976, un virtuose cet Espagnol de quarante-quatre ans. Je ne vous demande pas si vous aimez la guitare monsieur l'inspecteur, la dernière fois, concernant le violon, vous m'avez fait une réponse de Normand, assez drôle je l'avoue, je m'en souviens voyez, alors je fais comme si vous aimiez la guitare... on écoute cinq minutes voulez-vous ?

– Le morceau fait cinq minutes quinze, ça tombe bien. Je ne suis pas un fan de flamenco, mais je sais reconnaître une interprétation magistrale.

À la fin du titre et pendant que la chaîne stéréo déverse la suite des mélodies hispaniques, André Gignal s'est assis en face de moi. Son regard se fait plus feutré. Sa main gauche morte gantée de noir est maintenant posée sur sa cuisse. Il se verse un peu de lait froid, repose sa tête sur le haut dossier et déguste son café tiède en fermant les yeux. Je n'ose rien dire, la musique occupe l'espace, le soleil commence à faire prendre des degrés à la pièce, avec Tomaso sur les genoux, je ne risque pas le coup de froid. En reposant la tasse, il se penche vers moi, me fixe par en dessous et, à voix contenue, comme pour faire un aveu :

– La musique apaise l'âme monsieur l'inspecteur... oui je sais, c'est un lieu commun, pourtant cela fait du bien et de le dire et d'en écouter, surtout de la sublime comme maintenant avec le grand Paco de Lucia, je ne m'en lasse pas. Je ne crois pas que je vivrai bien vieux, alors j'en profite monsieur l'inspecteur, j'en profite !

D'un coup, il saute du coq à l'âne et passe de la mélancolie à l'euphorie, il me raconte comment il vient de remporter un appel d'offres sur un sous-marin à dépecer dans le port de Saint-Nazaire. Il est content, « ça a été du sport » s'enflamme-t-il, « mon équipe bretonne est performante, c'est la meilleure, du boulot pour six mois au moins ».

Pourquoi m'a-t-il parlé de sa mort prochaine, est-il malade ? Et pourquoi me parle-t-il de son business comme si on était cul et chemise ? Pour faire son intéressant, pour faire diversion ? Mais diversion de quoi ? En attendant, ce n'est pas avec sa motricité de vieillard qu'il pourrait embastiller quiconque dans son inaccessible cave ou en haut du vertigineux réceptacle octogonal pour famille de *Columbidae*, appelés plus communément pigeons. Et au fait, pourquoi le ferait-il ?

Dehors, la chaleur a repris ses droits, le violon ne pleure plus, Rock et Roll déambulent, libres. La grille s'ouvre sans grincement. Je quitte ce lieu extravagant sans hâte, mais avec plaisir.

35

Jeudi 2 juillet, 5 h 30. J'ai mal dormi. Je me lève en catimini. Le Bassin est d'huile, sur la terrasse, ma chaise longue en bois me fait de l'œil, son tissu rayé épouse mes formes. Devant moi, l'horizon s'émeut, des teintes roses sourdent de la clarté en devenir.

Je repense à André Gignal apaisé par la grande musique, moi c'est la nature qui m'apaise. Il n'y a pas de petite ou de grande nature, c'est l'avantage. Une fois de plus, je ne suis pas déçu, l'étonnement est permanent. Les couleurs, les odeurs et le cri des mouettes diffèrent chaque jour. Le pastel de l'aube me fait penser à un poème appris il y a bien longtemps à l'occasion d'une naissance :

*Six heures ce matin, les nuages sont roses,
La couleur de la joue de l'enfant qui repose,
Serein, les poings fermés, semblant serrer encore
Le souvenir précieux de sa vie dans un corps.*

*La chouette a l'œil ouvert en ce curieux matin,
Le pourpre de cette aube fait sortir de l'écrin
Une nature rare, une perle sans âge,*

Cadeau insaisissable pour cet enfant si sage.

Ce matin à six heures la nuit s'endort enfin,

Elle est restée fort tard, veillant sur le couffin

D'un enfant entouré par des leçons de choses,

Mais surtout salué par ces nuages roses.

Et c'est vrai qu'ils sont roses, les nuages, et c'est vrai que tous les matins sont, pour moi, une sorte de renaissance. Ambiance magique de sérénité, harmonie féerique des apparences, voilà ce que je vois chaque matin. Un privilège, certainement et heureusement, car mon esprit gamberge, la visite d'hier m'a dérangé, elle a créé un malaise. Pour ne rien arranger, Sylvia a râlé hier soir en remarquant mon pantalon couvert de poils. J'ai eu beau lui expliquer, elle pestait. Je l'ai pourtant remis en me levant tôt ce matin, par facilité, pour ne pas coller le souk dans la penderie à cette heure indue.

Encore un peu de temps pour rêvasser sur le ponton iodé, à toucher l'eau, avant la ville et sa crasse, j'en profite. Machinalement je regroupe les souvenirs pileux de Tomaso, lissant le tissu du futsal avec l'extrémité de mes doigts humides, j'en fais un petit tas au toucher particulier, presque piquant. Elle n'est pas très chrétienne Sylvia, normal qu'il les perde, ses poils, ce brave Tomaso en possède près de mille cinq cents au centimètre carré. C'est mademoiselle « je sais tout » alias Lily qui m'en a informé lorsque Sylvia se plaignait, déjà, des poils que Tomy, son chat, laissait dans la voiture.

Réflexion faite, je troque mon futsal à poils pour un sans poils, ça fera plus net. Une fois changé, dépoilé et parfumé, sur le chemin du bureau, le passage devant le chenil Bellevue, peu après Martignas, me fait repenser à cette étrange sensation de boule de poils piquante. Perception qui ne m'est pas inconnue, mais dont je n'arrive pas à préciser l'origine... une piste à gratter !

– Monsieur l'inspecteur, seulement onze guitares sèches pour

gaucher vendues depuis le 1^{er} janvier 91 en Gironde, dont cinq type « classique ». J'ai poussé plus loin les investigations et voici les noms et adresses des acheteurs. Ça vous simplifiera le boulot, dit fièrement le brigadier Maurin en me tendant la courte liste, moustache en fête, peignée et parfaitement taillée.

Je le remercie et m'aperçois au premier coup d'œil qu'aucun nom ni adresse ne correspond de près ou de loin à un personnage ou un lieu ayant un lien avec mon enquête. « Merci Maurin, efficace brigadier... », je lui réponds après avoir parcouru le document. Pas d'avancée de ce côté-là, sans surprise ; j'avais en effet noté en relisant le rapport lors de ma visite du 21 avril à Louis, en Béarn, que la guitare était dans la voiture de Pauline, plus exactement dans « son étui » avait noté le frère. Son instrument ne l'a en fait jamais quittée. Fait-elle sonner ses cordes, là où elle se trouve, comme le pense David, ou ont-elles définitivement cessé de vibrer ?

Je commence à rédiger le compte rendu de ce nouveau revers, sans entrain. Je n'avance pas et chaque interrogatoire ou visite n'apporte aucune eau à mon moulin. Que ce soit la discussion improbable avec le vieux Gignal sur la vie, la musique et la mort ou les explications insipides de madame Cixsous, la femme de ménage, sur deux assiettes à laver ou un pantalon à nettoyer, ces pensées traversent mon esprit sans ordre précis, sans volonté affichée, ma « batteuse » enregistre machinalement mon échec.

Le visage aquilin de Bernadette Cixsous se fixe sur le capteur d'image de mon cerveau, impression étrange... le fragment d'une sensation se détache de ce portrait. J'abandonne les touches usées de la machine ne délivrant que des nouvelles dormantes. La tête entre les mains et les yeux clos, je sonne le rappel de mes neurones, convoque ma réflexion, ameute mon observation. Je ne sais combien de temps a duré cette posture d'homme accablé, mais tout à coup je me saisis du téléphone, fais le numéro de la maison... merde, le répondeur, Sylvia fait ses domiciles : « Chérie, surtout ne nettoie pas le pantalon plein de poils d'hier soir, je tiens peut-être une piste, je t'aime. »

Toute affaire cessante, je fouille dans le tiroir du bas de mon bureau, en extirpe les clefs de l'appartement de Jérémy et file vers la rue Raze. Dans la voiture je répète à l'infini : « Pourvu qu'elle n'ait pas

fait le ménage à fond, pourvu qu'elle n'ait pas fait le ménage à fond... »

Les pétards mouillés américains du mois de septembre ont à peine égratigné l'usine chimique IG Farben proche du camp, c'est son père, dépité, qui le lui a dit. Les activités morbides continuent, mais un vent d'empressement souffle sur le camp depuis le départ pour Berlin de Rudolf Höss avec sa famille. Il a promis à l'enfant de revenir. Sur ses recommandations, Richard Baer, le nouveau commandant, conserve au jeune garçon le régime de faveur, à ce qui reste de sa famille aussi. Accompagné de quelques sbires habillés en corbeaux au regard de prédateurs, il vient l'écouter de temps à autre, mais sans régularité et sans enthousiasme. Kurt Engelmann n'est pas du lot, il a d'autres chats à fouetter, sans jeu de mots.

Cela fait presque trois ans que le garçon a quitté la civilisation. Il est passé par la peur, la faim, l'effroi, l'incompréhension, mais aussi le réconfort et l'affection. Aujourd'hui, il est inquiet, pas du fait que son protecteur soit loin, non, mais il est inquiet de ne plus être ému ou interpellé par l'abomination de l'endroit, les gémissements, les cris, les ordres, la fumée et les odeurs répugnantes. Il en est conscient, c'est pour ça qu'il est soucieux. Il s'est en quelque sorte acclimaté à son nouvel environnement.

À neuf ans, on prend vite des habitudes.

Habitudes injurieuses en l'occurrence, mais à neuf ans, que sait-on des injures ?

Dernièrement, il a fait l'apologie de sa condition de violoniste auprès d'un représentant du Comité international de la Croix-Rouge

venu visiter les baraques de l'hôpital... les SS présents buvaient du petit lait.

Mais le lait est en train de tourner.

Malgré la reconduction de son poste au stockage des affaires personnelles des détenus, son père décline, l'homme émacié, presque chauve n'a pas cinquante ans. Son frère veille sur lui, mais leurs conditions de vie deviennent, depuis le départ de Höss, des conditions de survie, leur souffle est dans le théâtre. Il retrace à son jeune frère, confiné dans sa musique, l'excitation inhabituelle régnant dans le camp pendant ce mois de décembre 1944 et lui avoue sa peur de voir l'apocalypse surgir dans les prochains jours.

Depuis peu, les cendres ne dansent plus avec les flocons de neige dans le ciel gris acier au-dessus des bâtiments en briques rouges, le garçon l'a remarqué. Son nez note aussi une inhabituelle odeur de campagne, il l'avait presque oubliée. La fumée ne fait plus partie du paysage, elle a cessé, signe funeste ?

Le petit homme a rayé ce matin le 22 décembre sur le calendrier, peu importe le jour.

Il fait vingt degrés au-dessous de zéro, la forêt de bouleaux autour du camp ressemble à des crayons à papier plantés dans de la ouate et le phare des miradors continue de balayer les rangées de barbelés. Il est 18 h 10, il fait noir et l'appel des déportés a commencé depuis déjà plus d'une heure.

Au chaud, le musicien répète le premier mouvement allegro du *Concerto en ré majeur opus 61* de Ludwig van Beethoven.

Les gâteaux et le lait sont sur la table.

« Pourvu qu'elle n'ait pas fait le ménage à fond, pourvu qu'elle n'ait pas fait le ménage à fond », je répète cette phrase en boucle.

Je suis rue Raze, au deuxième étage. J'ouvre la porte de l'appartement de Jérémy, du moins j'essaie, ma main tremble... j'aurais eu du mal dans l'espionnage... la clef cogne plusieurs fois le cylindre en laiton. Enfin, elle glisse dans le barillet.

Il fait sombre, je tâtonne pour trouver l'interrupteur ; catastrophe, la cuisine est rangée, le salon en ordre, les rideaux tirés, tout semble nickel. Plus loin, on croit voir dans la salle de bain le costaud chauve de la pub brandir une éponge en se marrant, preuve d'un brossage efficace. Dans la chambre, l'unique armoire a recueilli vestes et pantalons sur cintres, impeccablement alignés tels des orphelins attendant patiemment leur jour de sortie. L'aspirateur a été passé et une odeur de produit aseptisé persiste dans l'appartement. Pas de Surprise non plus, elle a dû se faire recueillir par des voisins. Corbeilles et poubelles sont vidées et pas le moindre poil. Madame Cixsous est modeste, elle fait un super boulot dans un endroit où « il n'y avait pas grand-chose à faire ». Hélas... trois fois hélas... et merde, pour dire le fond de ma pensée.

La déception s'assoit avec moi sur le lit au carré. Je froisse la couverture patchwork et reste avachi un moment, caressant mécaniquement le tissu du dessus de lit, la tête contre le jonc de mer ocre recouvrant le mur. Je récapitule une énième fois les faits, mécaniquement, sans lassitude. Subitement mes yeux s'écarquillent, je

me redresse. À ce moment je me souviens que l'échantillon de poils prélevé sur le futaie de Jérémy lundi dernier s'est cavale sous la table de nuit une fois la cible, je veux dire la corbeille, ratée. Je me baisse le cœur battant, une lampe torche à la main. La boule est là, coincée près du pied le plus proche du mur, ouf. Si j'avais eu la virtuosité de Magic Johnson, j'étais le Gros Jean de la farce médiévale. De l'utilité d'être maladroit et de la faille ergonomique des aspirateurs.

Sylvia m'appelle au bureau, je viens de rentrer, le précieux sachet transparent contenant la boulette est sur mon bureau. « Bonne nouvelle, le pantalon est toujours au sale », bougonne-t-elle. Elle doit bosser à Saint-Jean-d'Ilac à quatorze heures et me propose de venir y récupérer le sac à poils, « ça fera moitié route », conclut-elle obligeamment. Bonne idée, mais cela ne sert à rien. Je viens de parler avec le responsable de la PJ, section police technique et scientifique de la maison, au deuxième étage, ils sont débordés, motif : analyses de sang et recherche ADN sur un lambeau de cuisse. De plus, une technicienne est partie en congé maternité en début de semaine. La recherche comparative des poils ne pourra se faire qu'à partir de lundi et encore. Plaziat, le boss, qui passe par là, confirme les dires du labo, je ne suis pas prioritaire. Rien à faire sinon attendre et rester calme.

Je ne décolère pas. Je réfléchis cinq minutes et reviens à la charge auprès du commissaire principal redescendu dans son bureau, en forçant le passage cette fois. Petite altercation avec le cerbère de service, secrétaire rousse costarde à lunettes en écaille, sympathique au demeurant, et devant le chef éberlué, j'explique de façon nette et précise les tenants et les éventuels aboutissants de ma récente trouvaille : si les poils correspondent, cela voudra dire que l'inspecteur Jérémy Loiseul a rendu visite à André Gignal ou du moins s'est trouvé dans sa demeure avant de disparaître jeudi dernier. Il y aurait donc une forte présomption à l'endroit du susnommé et faire traîner l'affaire peut être préjudiciable pour le jeune homme, qui sait ? On ne peut pas prendre le risque.

Ma plaidoirie terminée, le spacieux bureau reste muet. Le patron se frotte la nuque du plat de la main en rentrant le menton, renfrogné, il prend son temps. Il prend toujours son temps. Au bout d'une longue minute, son visage s'apaise, il se détend, esquisse un soupir pour finalement répondre :

– Je n'en disconviens pas Viloc, vous avez des arguments ! Le problème, c'est que j'ai un meurtre de gamin sur les bras avec des analyses urgentes à rendre, je vais voir ce que je peux faire, ne bougez pas.

Un coup de fil au labo du deuxième étage, explications et la réponse tombe, sèche :

– Demain à la première heure, apportez les échantillons, ils vont faire ça dans le week-end.

Merci boss, deux jours de gagnés, c'est déjà ça...

Fin d'après-midi, je regagne mes pénates. En descendant la pente qui mène au village du Canon, une fois la voiture garée sur le parking de la mairie annexe, face au Bassin, perdu dans mes pensées, je manque renverser la petite serveuse à la frange sorbet cassis/orange pour l'occasion. Elle doit la survie des boissons sur le plateau à un évitement digne du plus lesté des toréros, ajouté à une adresse hors du commun :

– Oups, à un poil près, le plateau valsait ! C'est un métier... mais dans le vôtre, c'est souvent à un poil près aussi, n'est-ce pas inspecteur ? Elle se marre et bondit sur les clients, ravis d'être servis par un sourire.

Décidément, les poils m'entourent...

Du résultat de la scientifique dépend la suite des événements. S'il est positif, en accord avec le commissaire Plaziat, je mets en branle la procédure habituelle, procureur, juge d'instruction et tout le tintouin pour une perquisition chez le propriétaire de Tomaso. Sinon, j'irai mettre un cierge à la chapelle de l'Herbe.

Chaque fois que je le peux, le vendredi, je vais chercher Noémie à la pinasse de 17 h 30 à Bélisaire, et ce soir, j'y suis, en avance même, il est 17 h 15. Endroit chargé d'émotion, premier contact avec ce qui allait devenir mon nouveau chez moi, voilà déjà quatre années. Découverte des navettes maritimes, tellement indispensables, de l'Escale, restaurant à l'emplacement de rêve, comme un prolongement idéal du voyage et des hommes qui vont avec. Pas trop de monde pour l'heure sur la jetée, les vacances scolaires ne débutent que le 9 juillet, jeudi prochain, alors, marins et restaurateurs s'échauffent, va-t-on dire. Un salut à Jean-Louis, le chef de gare moustachu du chemin de fer le plus court et le plus lent au monde, deux kilomètres en douze minutes, une allure pépère de jogging :

– Le bois des banquettes de mon tortillard ne sent pas souvent tes fesses, me lance-t-il les yeux rieurs... ni celles de ta femme d'ailleurs, il préférerait ! poursuit-il, rigolard.

– Pareil pour toi, en garde à vue, on ne t'y voit pas souvent, Colonel, tu pourrais faire un effort (ma réplique favorite avec celle du violon) et de poursuivre dans mon envolée poétique : quant à ma femme, je ne te demande pas des nouvelles de la tienne... tu connais

la chanson, hein, le chef de gare... à ta place, je ferais museau et je joins le geste à la parole, mimant un bec de canard avec mes doigts. Ensuite je vais lui claquer la bise avant de m'avancer benoîtement vers le débarcadère, le taxi flottant est en manœuvre d'approche. Je ne sais pourquoi, mais cette dernière réflexion me fait repenser à mes poils en analyse. Je reviens sur terre, je fronce les sourcils, absorbé.

Le père biologique de Noémie ne devait pas être un nain, elle est grande la donzelle ! De semaine en semaine, j'ai l'impression qu'elle grandit. Elle va, sous peu, me manger la soupe sur la tête. « Elle est belle, la petite Noémie, la taille de son père, la grâce de sa mère », diraient cousines ou tantes virtuelles rencontrées une fois tous les quatre ou cinq ans à l'occasion d'un mariage, d'un baptême ou d'un enterrement. Car côté famille, nous sommes plutôt tranquilles, va-t-on dire.

Ma grande tige brune, élégante et racée, n'est pas surprise le moins du monde de voir la terrasse de l'Escale et juste à toucher, celle d'un nouveau restaurant, le Pinasse Café, se remplir de Hollandais et autres peuplades boréales affamées bien avant la sacro-sainte heure du Ricard pour les locaux. Au contraire, son horloge biologique communique avec ces rites nordiques, elle a une petite faim, ce qui, une fois n'est pas coutume, nécessite un arrêt gaufre-chantilly sur l'allée piétonne. Cinq ans et demi de villégiature à Tallinn, en Estonie, ne s'effacent pas d'un coup de torchon. Là-bas, dîner à dix-huit heures. C'est de l'histoire ancienne et occulter les souvenirs ne sert pas à grand-chose. Je ne suis pas certain que « tous ces moments se perdront dans l'oubli, comme les larmes dans la pluie ». Ce serait trop simple.

Dans le flot des arrivants, j'aperçois un petit bout de femme à la coupe iroquoise mauve, je crois la reconnaître et elle aussi :

– Tiens inspecteur, vous vous souvenez de moi ? Jeanne... le camping du Truc Vert ? Elle me saute presque au cou.

– Bien sûr Jeanne, on ne peut pas vous oublier. Le camping a fait faillite ?

– Non, vous parlez, ça ne désemplit pas ! Non je viens d'en face, il y a un camping à racheter près du Petit Nice et comme les propriétaires sont Anglais, j'ai été prendre le pouls comme on dit,

comme ça, zim zoum, dans l'après-midi... parce que le Marcel, en anglais, vous avez compris ! Et à propos, ça avance votre enquête sur la mort du petit Julien ? Parce que les frères Lumière, je veux dire Tony et Christo Gignal, sont à leur place D43 depuis bientôt deux mois. Ils se tiennent à peu près bien, Marcel les tolère, c'est vous dire. Il paraît que leur père les a virés à ce qu'ils disent, curieux, non ? Vous devriez leur parler ou voir ce qui se passe...

– Pour être curieux, ils sont curieux dans cette famille, mais globalement cette enquête est étrange, Jeanne. Juste des impressions, des sentiments, des approximations, des ellipses... Une histoire sourde se cache derrière cette façade de rien, mon petit doigt me le dit. J'espère en avoir le cœur net assez vite !

Un flic ne disparaît pas dans une affaire simpliste et on ne jette pas ses enfants hors de chez soi sans raison, ce bonhomme est décidément particulier. Ne serait-il pas ce diable dans la bouche d'Anna, la grand-mère de Pauline, juste avant de mourir : « Il l'a tuée elle aussi, c'est le diable. »

Secouée par la disparition tragique de son mari, Solange est à nouveau bouleversée, cette fois par celle de Jérémy. Elle les collectionne ; il lui avait bien plu lors de la promenade sur l'île aux Oiseaux. Elle nous convie alors tous les trois à déjeuner ce samedi, en grande partie pour en parler.

Toujours pas de nouvelles du labo, c'est trop tôt aujourd'hui, peut-être demain. J'y pense sans arrêt.

Je laisse les filles entrer au 83 rue des Vauriens par l'entrée habituelle sur rue et moi, nostalgique, je descends le petit chemin tapissé de lichens entre chênes et pins, accès qui m'a permis il y a quatre ans de faire la connaissance de Lily, petite fille singulière. Elle me piste, la coquine, du haut de la terrasse et je la retrouve devant moi, à l'endroit exact de la fausse sépulture de Tomy, même si le gros pin au pied duquel la tombe était décorée à l'époque a été déraciné par la tempête. Elle ne porte plus une robe bayadère rose et bleu, ses cheveux bruns sont aujourd'hui détachés et, comme je lui en fais la remarque, « les tresses, c'est pour les petites filles » me fait-elle, « j'ai onze ans tout de même ». Ce qu'il y a de bien avec Lily, c'est qu'on ne sait jamais sur quel terrain elle va vous entraîner, un peu comme un sujet tiré au sort lors d'un examen. Après le tendre bisou, j'attends... Tomy, dans ses bras, ronronne, pas stressé, le *german rex*. Et c'est parti :

– Dis-moi Anselme, tu peux me parler de l'amour ? Attention, pas de l'amour physique, de l'éphémère, non du vrai amour, de l'amour

d'une vie. Et d'abord existe-t-il ?

Voilà, je m'en doutais, un sujet léger, facile à cerner, rapide à traiter...

– Tu n'es pas un peu jeune Lily ? Je lui montre mon étonnement en soulevant les sourcils.

– Non, non Anselme, ce n'est pas pour moi, c'est pour maman, je réfléchis depuis quelques jours et je me demande si papa était vraiment l'amour de sa vie, parce que dans ce cas, elle n'en trouvera plus d'autre puisqu'il est mort. À moins que l'amour d'une vie n'existe pas et ça, ce serait une bonne nouvelle ! Je te le demande Anselme... Tomy ronronne de plus en plus intensément, collé contre sa poitrine.

– N'oublie pas une chose Lily (je commence lentement pour laisser le temps à mes idées de se mettre en place) pour s'aimer il faut être deux, sinon c'est de l'idolâtrie ou de la religion, ce qui revient peut-être au même... Alors si un des deux s'en va, la vie de l'autre doit continuer coûte que coûte, dans ce cas on a plusieurs vies amoureuses. Qu'en penses-tu ? Je termine, satisfait de ma brève démonstration.

– Alors l'amour d'une vie deviendrait l'amour d'une mort ? Et si Jérémy est mort aussi, maman ne saura jamais si c'était l'amour de sa nouvelle vie... C'est compliqué, Anselme, mais je crois que j'ai un peu mieux compris. Je vais encore réfléchir et on en reparlera, d'accord ?

– Bien sûr Lily, avec plaisir tu le sais bien.

Je ne m'en tire pas trop mal et pour une fois qu'elle ne me traite pas de rigolo, c'est à marquer d'une pierre blanche.

Les trembles frémissent, le vent du sud s'amuse. La table est à l'abri entre ombre et soleil. Certains couverts scintillent, gênant, qui sait, deux écureuils jouant à cache-cache à un jet de gland. Le repas se passe, embarrassé, à la limite du pesant, entre espoir, questionnement, acceptation et tristesse. Je me sens impuissant, la culpabilité me tarade. J'ai perdu ma baguette magique.

« Vous devriez leur parler », m'a dit Jeanne hier soir au débarcadère, concernant les jumeaux. Le café est trop chaud, je viens de me brûler les papilles. La tasse posée sur l'accoudoir en bois

exotique du fauteuil design, je patiente et repense à cette phrase, distrait par le roucoulement d'un rouquet quelque part au-dessus de moi, dans un pin. Cela me tracasse, mais tout me tracasse. Je laisse les filles à leurs occupations de filles et direction le Truc Vert. C'est à cinq minutes en bagnole.

Pas de bol, Toto et Lolo draguent sur la plage de la Garonne :

– Ils ont tellement tourné par ici, qu'ils s'exportent de temps à autre pour faire illusion ailleurs, me dit Jeanne, l'air désolé. Mais j'ai un peu parlé avec eux, leur ai dit que je vous avais rencontré et ils vous conseillent de « foutre le vieux au frais » suivant leur expression, car « déjà que ce n'était pas un cadeau, il est devenu marteau... comme ça au moins ils sont deux avec le branque de Michel ». Puis ils ont précisé « depuis qu'il a refait le monte-charge ».

Le monte-charge ? *Quid* de cet engin ? André Gignal l'a mentionné brièvement lors de ma dernière visite comme « une aide pour hisser et descendre le lourd, l'encombrant et le sale du temps où la demeure était chauffée au charbon ».

Lundi 6 juillet. L'anticyclone protège la région, la journée sera belle... peut-être pas pour tout le monde.

Le juge a établi une commission rogatoire tôt ce matin, suite au résultat positif communiqué par la police scientifique. J'ai été prévenu hier soir de la concordance des éléments pileux, ma nuit a été agitée et une impatience de pur-sang m'a fait oublier de me raser. Deux voitures plus un fourgon de la brigade canine quittent Castéja un peu avant neuf heures. Le commissaire Plaziat tient à se joindre à moi et aux quatre fonctionnaires de police ; il est impatient d'assister à la perquisition sur le domaine d'André Gignal. L'expérience de ce vieux briscard fougueux me sera utile, celle de la brigade canine aussi, sait-on jamais, le maître-chien en a vu d'autres.

Dans le ronronnement d'une mécanique bien graissée, les grilles cintrées s'ouvrent sur un endroit paisible au premier coup d'œil. À mon étonnement, André Gignal nous reçoit sans animosité, non pas avec le sourire, ni serein non plus, mais à la fois affable et résigné, un peu comme un marathonien à l'issue de l'épreuve, épuisé mais satisfait d'avoir terminé. Les deux bergers sont attachés au pommeau de la caravane, ils gueulent. Michel, le regard vide et Marthe, les yeux humides, encadrent sur le perron le maître des lieux, digne, vêtu d'une large veste d'intérieur en satin vert aux motifs chinois. La main gauche toujours fourrée au plus profond de la poche, il est attentif à l'objet de notre démarche, procès-verbal à l'appui :

– En d'autres temps, la force aurait été nécessaire inspecteur, ce

n'est plus le cas aujourd'hui... *O tempora, O mores*... gémit-il d'une voix tremblotante de mauvais comédien.

– Laissez le temps là où il est, il est neutre, balance tout de go le patron après avoir machinalement décliné son identité. Les montres des Esquimaux ne tournent pas moins vite que celles des Gabonais, ce n'est pas l'époque qui crée les mœurs, mais l'homme qui change, voilà tout et vous, vous avez changé, pourquoi ? Nous allons peut-être bientôt le savoir... Le ton est glacial, la remarque cinglante ; le boss m'avait prévenu, « le sentimentalisme ne sert à rien dans ce type d'action Villoc, vous verrez ! » En effet, je vois...

– Peut-être commissaire, rétorque Gignat sans se démonter, mais une heure à Disneyland passe plus vite qu'une heure sous un pont à crever la dalle. Faites votre travail... Où dois-je signer ? Il s'efface et nous laisse le champ libre.

Un orchestre symphonique ou philharmonique, je ne connais pas vraiment la différence, donne une allure solennelle à la noble demeure. L'équipe se met en branle, « on commence par l'étage » commande Plaziat, « la canine restera à l'extérieur pour empêcher toute fuite et surveiller le pigeonnier, la caravane et la maison basse ». André Gignat, amène, demande au commissaire la permission de se retirer dans son bureau en compagnie de Michel. Marthe restera dans sa cuisine, pour éviter d'avoir à « subir ce sentiment insupportable de viol ».

– Ils disent tous ça et pendant ce temps, ils planquent des documents compromettants ou ils brûlent des preuves. On ne laisse jamais seul l'occupant du lieu perquisitionné pour ces raisons et en plus il pourrait s'enfuir, répond-il énervé. Vous irez à l'étage lorsqu'on aura fini là-haut, les pièces auront été passées au peigne fin et à moins d'un tapis volant, pour s'échapper ça sera compliqué.

Marthe se dirige en pleurant vers son office et les deux hommes s'assoient, figés l'un près de l'autre sur un sofa en velours dans le salon aux tentures rouges. Je reste avec eux, gêné. Le silence est propice à la gêne, mais en l'occurrence, le flot musical ambiant me permet de garder une contenance face à deux statues.

L'étage émet toutes sortes de bruits désagréables et certainement

incommodants pour le propriétaire, mais ce dernier reste de glace, le regard droit fixant le mur, la main dans celle de Michel, pour le rassurer comme on rassure un enfant. La fouille est minutieuse et longue.

– Y’a un ascenseur, vous le saviez Viloc ? hurle le commissaire principal du haut de la cage d’escalier en se penchant sur la rambarde.

– Marthe n’a plus vingt ans, réplique énergiquement André Gignal avant que j’aie pu amorcer le moindre embryon de réponse.

– Non commissaire, j’avais entendu parler d’un monte-charge, mais pas d’ascenseur, je crie pour qu’il entende.

– Bon, faites monter les deux hommes pour leur éviter les affres de la pénétration, vocifère ironiquement le boss descendant le large escalier en pierre. On n’a rien trouvé en haut, on va voir où va cet ascenseur.

– De bas en haut et réciproquement, articule le propriétaire en toisant mon chef au pied de la volée de marches.

– Faites le malin, vous risquez de ne plus le faire longtemps...

– Pour une fois, vous avez raison commissaire, à votre place, je jouerais au loto... Un sourire satisfait accompagne sa réflexion.

Sans rien comprendre à cette dernière repartie, j’enferme les deux hommes dans une des chambres déjà visitées de l’étage et descends prêter main forte aux collègues, le rez-de-chaussée s’avérant être la partie la plus dense du territoire à explorer.

– Viloc, allez avec Maurin et Garnier dans le bureau, vous trouverez peut-être des choses intéressantes, Dutour et Lambiole dans la véranda, moi, je m’occupe de l’ascenseur.

Il n’a pas fini de prononcer « ascenseur » qu’un coup de feu résonne dans l’espace clos suivi par un deuxième une ou deux secondes après... Quatre à quatre nous escaladons la vingtaine de marches.

L’espace entre les lattes du parquet en chêne se remplit déjà de leur sang mêlé, fluide et chaud. André Gignal et son neveu Michel gisent, l’un sur l’autre, presque enlacés. Le premier, le neveu, une balle dans

la nuque, dessus, le front contre le sol, le second, dessous, la main valide crispée sur le pistolet dont le canon fume encore dans sa bouche, les yeux exorbités par l'effroi comme s'il voyait le diable. Aux alentours, tout est en ordre, seuls les motifs chinois de la veste en satin vert sombre sont maculés de gouttes rouges, façon *dripping*.

Les peupliers frémissent au fond de la propriété. Près de la caravane, les chiens se sont tus.

Dans la cuisine aux carreaux bleu et blanc, Marthe sanglote.

Les boîtes de Zyklon B ont été déplacées à la hâte vers un endroit inconnu, il y a déjà trois semaines. Son père et son frère ont participé à l'opération dans l'urgence. De la même façon, plus aucun effet personnel de prisonnier ne traîne dans le local. Habits, chaussures, sacs ou babioles, tout a été transféré, brûlé ou récupéré comme l'a suggéré son frère la dernière fois qu'il l'a vu, voilà deux jours, le garçon avait rayé le 16 janvier sur le calendrier en carton. « Il se prépare quelque chose », avait-il confié à son cadet, « les gardes sont de plus en plus nerveux, ils rassemblent des tables, des boîtes de conserve, du pain, des vestes, pantalons, chaussures... ils ont l'air de préparer un pique-nique géant à l'extérieur et vu la température de vingt-cinq degrés au-dessous de zéro, ils ont la délicatesse de nous fournir quelques vêtements chauds, mais j'ai bien peur que cela ne fasse pas plus d'effet qu'une simple couche de paille », avait-il ironisé sans trop croire à son hypothèse.

Et depuis deux jours, ni lait ni gâteaux pour garnir la table près du pupitre, signe de désordre. Isolé, le petit musicien n'a plus le cœur à jouer. Kurt Engelmann est passé hier, ses yeux de fou lui ont fait peur. Il est le seul à faire un détour par le théâtre désormais. Rudolf Höss lui a ordonné de protéger la vie de l'enfant et en bon soldat, il obéit, il ne le tuera pas, le garçon le sait, à moins que... la folie... « *Meine Ehre heißt Treue* » est gravé sur son ceinturon, « Mon honneur s'appelle fidélité ».

«... Je promets d'obéir jusqu'à la mort. Que Dieu me vienne en aide », il est certain que Kurt appliquera le serment de l'Ordre noir ou

SS, Schutzstaffel (groupe de protection), à moins que... la folie... alors, pour calmer le soldat, le petit génie a fait des exercices pour quatrième doigt en fermant les yeux, cachant son angoisse derrière ses paupières. Il est parti en claquant la porte, accompagné d'un *Scheisse guttural*.

Ce qui reste du crayon de bois rature le chiffre 18 aujourd'hui. 18 janvier 1945, cela fait près de trois années que le garçon et son violon passent à travers les mailles de la barbarie. Il le sait, mais il sait aussi que quelque chose va changer, bientôt, très bientôt... En bien, en mal ? Il n'est pas devin...

Le brouillard enveloppe le camp et de sa fenêtre, en haut du théâtre, le garçon discerne des grappes informes de calots et de têtes nues qui se déplacent dans la brume vers le portail comme si la prédiction de son frère se réalisait. Le hennissement des chevaux lui donne à penser que des cavaliers quittent les lieux. Peu après, des pétarades de motos et des grincements de leviers de vitesse le confortent dans un sentiment d'abandon du camp et de fuite de ses geôliers en un défilé de voitures kaki et de camions bâchés. Cependant, dès la tombée du jour, l'incertitude assaille le gamin. Le ballet blafard des faisceaux lumineux issus des projecteurs des miradors reprend du service, preuve évidente de la présence de surveillants. Pourtant, tout avait l'air si calme.

Vers vingt-trois heures, le feu d'artifice, débuté en septembre, reprend de plus belle. Des gerbes de lumières crues venues du ciel inondent le site. Aveuglé, le garçon ne peut voir les avions, mais entend distinctement leur vrombissement libérateur. Et ça commence à péter, dans tous les sens, sur le village, plus loin, sur l'usine proche, sur le camp, des baraques sont en flammes, d'autres pulvérisées, les vitres du théâtre explosent les unes après les autres, le bâtiment tremble, le garçon se terre sous sa paillasse, allongé, les mains jointes sur sa nuque, protection dérisoire contre un bombardement dantesque. Puis tout se calme. Le froid s'engouffre dans la bâtisse, il n'y a plus de protection. Dans la nuit noire, il entend, venus du dehors, des cris, des ordres, des coups de feu, il ne sait pas ce qui se trame. Des moteurs ânonnent, ils peinent à démarrer, à nouveau le martèlement de sabots et les gémissements de nouveaux marcheurs parmi lesquels, il ne le sait pas encore, son père, qu'il n'aura plus l'occasion d'embrasser.

Près de lui, son violon, fracassé par un bloc de ciment. Soudain, surgissant de nulle part, Kurt Engelmann, dépenaillé, l'air hagard, un Luger Parabellum à la main. Le visage noir de suie et une mèche lui cachant la moitié du visage, il s'avance vers l'enfant. Collé contre le mur, le petit ne peut plus bouger, il tremble de tous ses membres. Et le damné de monologuer :

– Puisque je ne peux pas te tuer car j'ai donné ma parole de soldat, je ne te tuerai pas... Mais je vais tuer ton génie, un génie de sous-homme, un génie qui ne mérite pas d'exister, un génie usurpé... finit-il par rugir au milieu du théâtre délabré, comme un acteur fou n'ayant plus de public.

Il plaque le bras gauche du petit musicien contre la paroi, bloque son corps frêle avec le sien et dans un rugissement de jouissance lui tire une balle dans la paume en brillant à nouveau :

– *Ich werde dich nicht töten... Aber ich werde dein Genie töten, ein Untermenschgenie, ein Genie, das nicht existieren dürfte, ein unrechtmässiges genie...*

Le légiste ne fait que constater le décès, sans surprise, mais le règlement, c'est le règlement. La scientifique analyse l'arme et les trajectoires des balles afin de reconstituer le scénario du drame, sans grand suspense là non plus. Je suis perturbé. Je n'en reviens toujours pas de la tournure prise par la perquisition, au départ anodine. Trois poils de chat semblables sur deux pantalons différents débouchent sur un massacre ; trois poils de chat pour un massacre ferait un bon titre de polar. Plaziat, prudent, me prend à part au bas de l'escalier :

– Bon, Viloc, visiblement nous ne sommes pas venus pour rien, reste à savoir maintenant le pourquoi de l'affaire, il doit y avoir du grain à moudre. Gignal a tiré avec un pistolet de la guerre de 40, un Luger, bizarre... Il faut continuer la perquisition et peut-être questionner la vieille bonne, à mon avis, elle en sait plus qu'elle ne le laisse paraître. À propos Viloc, la direction centrale nous a envoyé un fax sur la recherche d'identité d'Anna Frieden. Mon secrétariat l'a donné à la scientifique quand il a su qu'elle venait me rejoindre, j'avais prévenu que c'était urgent (il le sort de sa poche intérieure de veste, froissé). Tenez, le voilà, vous pouvez jeter un coup d'œil... je l'ai parcouru, rien de significatif, du moins à mon sens.

– Merci commissaire, dans ce cas, je le lirai plus tard, après la perquise.

– Le légiste demande si on peut enlever les corps, me coupe Maurin, essoufflé (il s'adresse au commissaire).

– Si la scientifique a fini, oui, demandez-leur, Maurin, demandez-

leur... et pendant que vous y êtes, pouvez-vous arrêter ce tintouin sur le tourne-disque, c'est beau mais avec tout ce remue-ménage on se croirait sur un champ de foire.

Sur les nerfs, il lui indique la chaîne stéréo. Le brigadier s'exécute et attaque une nouvelle ascension vers la scientifique. Une fois la musique éteinte et Maurin redescendu, à voix forte en tapant dans les mains à deux reprises :

– Allez, les enfants, on reprend comme avant la pétarade... à savoir Viloc avec Garnier et Maurin l'alpiniste moustachu dans le bureau, Dutour et Lambiole dans la véranda et moi, je vais discuter avec Marthe, dans la cuisine. La journée n'est pas finie...

Je peux m'imaginer attendre le retour de Phileas Fogg de son tour du monde en quatre-vingts jours dans ce bureau-bibliothèque, tant le mobilier me plonge dans une époque révolue. Un vrai décor de cinéma si ce n'est, hélas, que deux des acteurs viennent de mourir ; des étagères en bois des îles grimpant jusqu'au plafond orné de décorations dorées et de poutres pleines de couleur foncée, « un plancher massif en pitchpin » m'avait précisé le maître des lieux lors de ma dernière visite, sans compter les fauteuils, lampes, lustres et secrétaires d'une période difficile à déterminer pour moi, mais imposants et robustes à première vue. À peine assis devant le volumineux bureau style anglais à l'écritoire en cuir grenat et aux seize tiroirs, je les ai comptés, je remarque, bien en évidence, posée contre un encrier doré sans âge, à même le cuir et à la verticale, une enveloppe bleu ciel avec en gros l'inscription au feutre noir et en majuscules : Inspecteur Viloc.

L'émotion m'envahit, le rouge me monte aux joues et mon estomac se noue. Gignal savait. Il savait que j'allais venir fouiller chez lui, dans sa vie intime, dans ses secrets. Il a tout prévu, le suicide, la confession sans doute, un testament peut-être. Quelle prestance devant une mort programmée ! Il pense pouvoir protéger dans l'au-delà Michel, l'être fragile, l'artiste, après tout, pourquoi pas ? Marthe le savait aussi, mais elle, elle reste, seule, donc elle pleure, car l'enfer risque d'être effectivement sur terre.

Le pli est épais, bien cacheté. La solution est là, pliée en trois, encore camouflée à l'intérieur de l'enveloppe allongée, énigmatique,

plus pour longtemps... Mes doigts tournent et retournent le rectangle couleur azur, retardant l'échéance comme si la vérité devait m'effrayer. Une fois mon trouble évanoui, je cherche un objet effilé pour ouvrir le message d'une manière propre, comme si ce que j'allais trouver dans la confession ne l'était pas. Maurin et Garnier s'affairent. Le coupe-papier est en argent massif vu le poids. Il parcourt dans un déchirement feutré caractéristique la pliure en s'immisçant dans l'angle. Six feuillets d'un papier fin, presque de cellophane, d'une écriture penchée et courte sont devant moi, posés sur le cuir tiède. Tout est là, du moins je l'imagine. J'hésite, mes mains tremblent comme doivent trembler les mains du soldat novice d'un peloton d'exécution. Je ne dois tuer personne, au contraire. Pourquoi ce frissonnement ? Peur de découvrir de mauvaises nouvelles, des horreurs, sans doute, je ne sais pas. Je commence à lire :

« *Monsieur l'inspecteur,*

Ce 18 janvier 1945, Kurt Engelmann aurait mieux fait de me loger une balle dans la tête plutôt que dans la paume de ma main gauche... »

– Villoc, Villoc, suivez-moi, je les ai retrouvés, vite ! Maurin appelez Castéja, qu'ils envoient deux ambulances et deux médecins, allez vite ! Par ici, par la cuisine, l'ascenseur, allez hop, dépêchez-vous... La voix pressante du commissaire Plaziat précède sa silhouette, excitée et gesticulante.

On l'apprendra plus tard, mais les caves de cette demeure ancienne ont été aménagées par les précédents propriétaires. Non pour y faire des surboums, mais par peur d'un autre type de boum, celui des bombardements intensifs durant la seconde guerre mondiale. En terme boursier, une valeur refuge. Plutôt nantis, ils n'ont pas lésiné sur la dépense, des psychopathes de la protection, des angoissés d'un nouveau Pearl Harbor. Un sous-sol de luxe avec le nécessaire et plus, pour soutenir un siège : cuisine, lingerie, deux cabinets de toilette attenants à deux grandes chambres capitonnées pour atténuer le bruit. Le tout avec aération intégrée, sorte de VMC de l'époque. Voilà concernant le nécessaire. Le plus, c'est une immense salle de jeux, elle aussi insonorisée grâce à un revêtement mural spécifique. L'espace regroupe billard américain, table de ping-pong, un coin musique et une alcôve séparée pour les jeux de société tels cartes à jouer ou encore Monopoly. La chaudière à charbon a été remplacée par un chauffage au fioul dans les années 50 et une installation électrique séparée assure la totale indépendance du sous-sol. Gignal m'a bien embrouillé avec la difficulté d'accès au compteur situé au bas de son escalier casse-gueule. Et tout ça desservi par le fameux monte-charge remis aux normes récemment.

Du Jules Verne tout craché, entre *Voyage au centre de la Terre* et *Vingt mille lieues sous les mers*, avec, cerise sur le gâteau, tout le confort moderne, un modèle d'autarcie.

Seuls Michel et Marthe connaissaient les appartements souterrains, Christo et Tony étaient tenus dans l'ignorance. Ceux-là, leur père ne

les aimait pas, non, vraiment il ne les aimait pas. Pour eux, cette tragédie est sans doute une délivrance... une de plus en l'occurrence.

Pauline est apeurée dans un premier temps. Un an, un mois et neuf jours de séquestration, on le serait à moins. Elle est allongée sur le lit, un livre à la main, quand le commissaire principal ouvre la porte de la chambre et de la liberté. Elle ne peut pas s'en douter. La longue jeune fille marque un temps d'arrêt puis, ne connaissant pas l'intrus, se recroqueville par instinct comme une sauterelle blessée.

Jérémy, dans la chambre voisine est, à l'inverse, soulagé de me voir. Soulagé, le mot est faible, il fond en larmes. Le jeune flic est entravé par des chaînes reliées à un anneau en fer fixé au sol. « Son temps de pension n'a été que de onze jours, il n'a pas eu le loisir de s'y habituer, le pauvre coco, à la bouffe non plus ! Il a maigri », ironise Plaziat, faisant ainsi retomber l'extrême tension accumulée depuis le début de la journée.

Une sacrée tension, deux morts et pas de vieillesse, deux disparus retrouvés saufs, sains, on verra plus tard, le tout en l'espace d'à peine un quart d'heure, un record du monde dans la spécialité, ça mérite le Guinness Book. À moins de déterrer en plus une momie de pharaon égarée dans le coin, on ne peut guère faire mieux.

Je ne cesse de converser de tout et de rien avec l'ancien captif, histoire de lui faire comprendre que le cauchemar est terminé. Il a du mal. Aveuglé par la lumière du jour, il plisse les yeux et de sa main droite, se fait une visière. Comme drogué, il titube en montant dans l'ambulance. À sa demande, je l'accompagne jusqu'à l'hôpital Robert-Picqué.

L'équipe médicale prendra plus de temps pour Pauline. L'effet de sidération joue son rôle à plein, la petite reste un long moment prostrée, elle ne comprend pas ce qui se trame. Il faut être prudent, ne pas sauter les étapes. Des examens préalables seront effectués sur place avant de l'évacuer elle aussi sur l'hôpital militaire plus tard dans l'après-midi, allongée sur un brancard, un bandeau cache yeux sur le visage.

Le boss s'est chargé de prévenir les familles et de faire cesser les recherches au niveau national. Le chef donne toujours les bonnes

nouvelles, augmentation, promotion, etc., le facteur les mauvaises, licenciement, mise à pied, etc. Et tant mieux, on n'est pas chef pour rien, moi, j'aurais eu des difficultés à annoncer à François Frontjoie la libération de sa fille. Charge émotionnelle trop forte, la glotte qui se bloque, je n'aurais pas pu aller au bout de ma phrase. Rien que d'y penser, mes yeux brillent...

C'est ainsi, je suis un flic sans intuition, émotif et pas rasé... une affaire...

Dans l'ambulance cahotante, Jérémy me sourit, bienheureux. Il dort. Un sourire de bébé, un sourire aux anges. À propos d'anges, ils ont dû s'y mettre à plusieurs pour le sortir de là car un flic qui disparaît est, la plupart du temps, appelé à côtoyer le plus célèbre d'entre eux, « Le » déchu, Lucifer. Je connais au moins le séraphin qui a pris un déguisement de chat et perdu ses poils, il s'appelle Tomaso. Le garçon a eu de la chance et inconsciemment il le sait, son visage est apaisé et étrangement lisse malgré sa barbe de prisonnier. Il semble loin, loin... avec les anges, c'est sûr. Rassuré, entouré, il ne se bat plus, il a décroché.

La tête appuyée sur la vitre opaque de la voiture à gyrophare, à l'étroit et bringuebalant entre l'infirmier et une bouteille d'oxygène, je ferme les yeux et apprécie le couronnement de mon enquête. J'ai finalement gagné la partie de dés contre les forces maléfiques. Je me pince à nouveau pour être certain de ne pas rêver et profite de cet instant de félicité pour faire le point.

J'ai, sans nul doute, dans la poche l'explication de cette sordide histoire, écrite par le kidnappeur. Ses aveux ne sont plus une pièce à conviction puisque l'affaire est résolue, les disparus retrouvés et l'homme décédé. Je n'ai rien dit à quiconque de cette confession. Une idée folle me traverse l'esprit. Si j'ouvrais la fenêtre du véhicule et balançais le témoignage de Gignal dans la nature, déchiré en mille morceaux, sans en avoir pris connaissance ? Qui s'en plaindrait ? La merde ne mérite pas d'être remuée. La finalité était de retrouver les deux jeunes gens, mission accomplie. Savoir que Gignal a eu une

enfance malheureuse ne m'émeut guère. Encore un petit quart d'heure avant d'arriver dans l'unité médicale, j'ai un peu de temps avant de prendre une décision.

D'un autre côté, le déroulement de cette journée de fou est pour beaucoup dans la montée de mon sentiment de lassitude. Ma curiosité s'est comme éteinte, étrange sensation de lâcher-prise.

Un dos d'âne pris un peu vite par le chauffeur surpris me fait sursauter. Je sors de ma torpeur. Je réalise subitement : l'après-midi est bien entamé et je n'ai rien dans l'estomac depuis le matin. J'irai grignoter un sandwich à l'hôpital et un second au Rat mort une fois à Castéja, cela devrait suffire. Voilà mon programme. Quand on dit que le cul fait perdre la tête, la bouffe au moins la remet en place. Un enquêteur le ventre vide peut dire des conneries, la preuve, et ne serait-ce que pour la mémoire du petit Julien Tribel, il faut que je sache, que tout le monde sache.

Jérémy est dans sa chambre, la 421, cela ne s'invente pas. Je dois patienter dans une salle d'attente aux motifs rococo ; il est pris en charge et subit *illico* les premiers examens, l'ordre vient d'en haut. L'attente est longue, je suis fébrile, et pour passer le temps je jette un coup d'œil distrait au document NS-DOK reçu de Cologne, transmis par mon boss peu avant que les événements ne mettent le turbo. Je lis en travers le blablabla administratif... Anna Frieden est bien née le 16 août 1918 à Cologne, mariée une première fois à Cologne avec blablabla... une fille née le 12 octobre 1942 blablabla... veuve puis remariée à Prague le 18 janvier 1945 avec Artur Procházka, citoyen tchèque, blablabla... Bref, aucun intérêt, si ce n'est qu'elle était veuve avant de se remarier, le boss a raison : « les poèmes administratifs ne font pas toujours rêver ».

Une fois ce texte passionnant calé dans le coin le plus obscur de ma mémoire, l'infirmière m'autorise enfin à entrer dans la chambre.

Le visage de mon adjoint s'éclaire en me voyant, un sourire se dessine sur ses lèvres séchées, il a minci, c'est vrai, mais peu importe, dans une semaine il aura repris des joues. Presque aussitôt, son ovale se fige, se déforme et se crispe et le garçon pleure à nouveau comme lorsqu'il m'a aperçu dans la cave du fou. Et le cycle repart, rires, pleurs, rires, pleurs... Il est marqué désormais, ses traits sont

maintenant tirés contrairement à tout à l'heure dans l'ambulance, bizarre... Le beau garçon est méconnaissable. Sans être effrayé, je ne suis pas tranquille. « Il fait un syndrome pseudobulbaire inspecteur, une sorte de contrecoup dû au stress qu'il a accumulé durant sa détention, sa capacité réactionnelle est exacerbée », précise le médecin. Je comprends à moitié, il me conseille de partir. Je reviendrai demain au Zanzibar.

Et demain, j'aurai lu, demain, je saurai, demain Jérémy ira mieux... d'après la Faculté...

Il est vingt-et-une heures passé lorsque je rejoins Sylvia sur la terrasse. J'ai tapé mon rapport tard dans la soirée. La marée haute lèche les pontons et quelques gosses de pêcheurs, en maillot de bain, de l'eau à mi-mollet, traquent à l'épuisette le caviar du coin, la petite crevette grise. La brise, elle, est partie se coucher, la température est douce. Encore une heure avant qu'il ne fasse nuit noire et le tintement des verres alentour augure d'apéros qui durent. Le bruit est plaisant et le ton des conversations rassurant. J'ai besoin d'être rassuré. La confiance en soi, ce cadeau reçu ou non à la roulette de l'affection, au début de la vie, Sylvia la possède, pas moi. Elle me protège, ce soir, une fois de plus, harassé et lové contre elle sur le sofa, proche des murmures du Bassin :

– J'ai croisé Yvan, dit-elle en me caressant les cheveux, sa petite serveuse rigolote, tu sais celle qui se met des sorbets sur la tête comme tu dis, eh bien, elle est partie, comme ça, tout d'un coup ! Après le service vers quinze heures, elle est allée le voir et lui a dit qu'elle devait partir sur-le-champ, que sa « mission était terminée », ses paroles exactes... Tu parles, le pauvre Yvan n'a rien compris, qu'est-ce que tu veux qu'il fasse, il n'y a pas de contrats dans ces jobs, c'est une entente de gré à gré, il était désespéré, juste avant les vacances. Mais figure-toi qu'à peine dix minutes après, une nouvelle jeune fille s'est présentée avec des références à tomber par terre, un vrai miracle... la nana est plus classique, mais canon, tu me diras ça tombe bien avec l'endroit... C'est quand même une drôle de coïncidence, tu ne trouves pas ? Une qui part, l'autre qui arrive...

– En politique, on appelle ça l’alternance... et comme en politique, des jobs comme ça sont recherchés, vu le monde que l’on côtoie et les pourboires qu’ils génèrent, je marmonne la tête sur les genoux de Sylvia. La petite citron/framboise est partie, normal, je me doutais qu’elle disparaîtrait une fois mon enquête bouclée. Je ne peux pas te dire pourquoi... je garde en moi son image. Ne cherche pas, ma chérie, c’est mon histoire... (je me relève et m’étire en bâillant). Maintenant je vais me plonger dans la confession du principal suspect, six pages recto verso écrites serré. Pourquoi tout ce micmac ? J’ai juste eu le temps de lire les trois premières phrases avant la découverte des otages. J’y ai seulement appris la raison de l’invalidité de sa main gauche, une tragédie pendant la guerre causée par un coup de pistolet tiré par un certain Kurt Angel quelque chose, enfin je crois...

Et là, je m’arrête pile dans mon explication, je lâche la main de Sylvia, pantoise, reste planté là, assis, les bras tendus, mains sur les genoux, dos bien droit, la tête haute, le regard ne fixant rien de précis, immobile devant une eau guère plus animée. Je fouille dans ma mémoire proche, très proche. Mes yeux se ferment et le compte à rebours de la journée commence... la petite au sorbet qui a quitté sa place... le câlin sur le sofa... le trajet vers la presqu’île... le rapport au bureau sur la folle journée... le second sandwich au Rat mort... le retour de Robert-Picqué vers Castéja... le médecin et le syndrome pseudobidule... le visage décharné de Jérémy... l’infirmière qui vient me chercher... la salle d’attente rococo... le document administratif sur l’identité de la grand-mère... l’envie de tout envoyer balader... non, là je m’égare, je sens que je m’éloigne du petit truc qui a déclenché mon sursaut. Sylvia s’inquiète et me demande si tout va bien, je la rassure. Je souffle, je me lève. J’arpente la courte terrasse de long en large, les sourcils froncés, l’index sous le nez et le pouce sous le menton, la position classique de celui qui ne va pas tarder à trouver ce qui lui est passé sous le nez sans y porter cas. Soudain je stoppe net tout mouvement, écarquille les yeux :

– Merde, mais c’est ça, je l’avais sous les yeux, mais avec tous ces rebondissements de branques ! Le boss ne pouvait pas savoir, moi, si. Putain, tout s’éclaire... quelle histoire, incroyable !

Sylvia me contemple, incrédule.

– Ça va Anselme ? dit-elle doucement.

– Ça ne peut pas aller mieux, attends deux minutes, je vais vérifier et après, on boit un coup pour fêter ça... Je m'éclipse et vais chercher ma veste.

Dans la poche intérieure, le papier est froissé. Je le déplie consciencieusement, le lisse sur la table et invite Sylvia à m'écouter :

– Ce document administratif NS-DOK issu des services de la ville de Cologne précise bien qu'Anna Frieden, la grand-mère de Pauline, a été mariée une première fois à Kurt Engelmann le 14 janvier 1942 à Cologne. En petit, au bas de la page, annoté par le service parisien, la traduction de NS-DOK : Centre de documentation sur le nazisme de la ville de Cologne. Tu piges ? Et c'est ce Kurt Engelmann précisément qui a plombé la main de Gignal en 45... incroyable... alors maintenant, où, pourquoi, comment l'enlèvement, la mort de Julien Tribel ?

Le diable c'est lui, Kurt Engelmann.

Voilà ce que la lettre m'apprend...

Neuf jours avec une main en lambeaux, vaguement soignée, bandée par les prisonniers non valides laissés pour compte, et la plupart pour morts par les SS dans leur fuite, neuf jours de souffrance, sans antalgique, sans rien, dans le brouillard et le froid glacial, l'appendice sanguinolent plongé dans la neige pour éviter la pourriture, neuf jours au milieu de cadavres rigidifiés par le gel, accompagné de spectres affamés tenant à peine sur leurs jambes devenues trop grandes, certains, la barbe longue, les yeux au fond de leurs orbites comme s'ils en avaient trop vu, d'autres plus jeunes qu'André, petites choses transparentes serrées en grappe, immobiles, neuf jours à se réchauffer auprès des ruines fumantes des baraques incendiées, absorbés à gratter le sol pour un reste de chaleur, neuf jours de crainte permanente avec d'abord le bruit incessant d'une armée en déroute, défilant par vagues successives le long du camp abandonné, neuf jours à fouiller les décombres et les bâtiments saccagés par la garde noire avant de déguerpir, pour glaner quelques pommes de terre en guise de festin, neuf jours à nourrir la terreur et la haine, neuf jours, c'est long, c'est très long. À neuf ans comme à soixante, il n'y a pas d'âge pour la souffrance.

Puis il y a la couleur, survient l'Armée rouge.

Les Soviétiques arrivent, le 27 janvier vers quinze heures avec effacement et sourires, unités sanitaires et cuisines mobiles, du grand

luxue. Trois médecins pour sept mille rescapés, la plupart entre la vie et la mort... dérisoire, mais tellement utile.

Parti contraint et forcé, neuf jours plus tôt, Félix, son père, n'a pas la force de marcher plus de dix kilomètres, soutenu par Jean, son frère aîné. Épuisé, l'homme encore jeune s'effondre dans un fossé gelé, le regard implorant une délivrance. Une balle dans la nuque à bout touchant exauce son vœu.

Les pieds nus, sans nourriture, à croquer de la neige fondue piétinée pour étancher la soif, provoquant maux de ventre et diarrhée quasi immédiate, trois jours et deux nuits de calvaire ne suffisent pas à venir à bout de la résistance de Jean. L'épreuve meurtrière des wagons de marchandises découverts, jeté dedans avec des dizaines d'autres sous la neige et dans la poussière de charbon, épargne également le jeune homme de vingt ans et c'est un miraculé, déchiré dans sa chair et dans son âme, parmi une poignée de survivants, que les Américains récupèrent le 5 mai dans le camp de Mauthausen, en Autriche, à plus de cinq cents kilomètres au sud-ouest d'Auschwitz, trois jours avant la capitulation de l'armée allemande. Plus de cent jours supplémentaires d'enfer pour ce frère à jamais disloqué.

Le cauchemar se termine. Les deux frères retrouvent les bords de la Garonne à la fin de cette terrible année 1945. À deux jours d'intervalle, ils débarquent sous la grande verrière métallique de la gare Saint-Jean. Seuls rescapés des cinq membres de la famille déportés début 42, ils sont recueillis par Roger Gignal, leur oncle, plus chanceux après la dénonciation de leur famille, aux origines gitanes. Ensemble ils relancent l'affaire de Félix leur père, sur deux pattes au début, puis la mayonnaise prend, il y a beaucoup de débris à récupérer.

André est silencieux. Il écoute souvent Jean jouer du violon et cracher ses poumons. Il ne peut qu'écouter et compatir, l'oreille toujours fine, mais le cœur délabré. Dès son rapatriement, son obsession s'appelle Kurt Engelmann, sa main le lui rappelle chaque matin. Durant l'année 46, il suit avec attention le procès de Nuremberg par presse interposée et se passionne pour les témoignages de Rudolf Höss. Malgré la monstruosité des actes et le nombre démesuré des victimes, il éprouve quelque chose à l'annonce de la

pendaison de son protecteur en avril 1947 ; ni pitié, ni compassion, ni même affection, mais le sentiment que cet homme sans discernement s'est trouvé au mauvais moment au mauvais endroit, au même titre que ses victimes, qui, elles, pour la plupart, possédaient cette inutile faculté d'évaluation. C'est ainsi, c'est la vie, pense-t-il à ce moment. Quelles constructions contre un tsunami ?

Aucune nouvelle de Kurt Engelmann dans les comptes rendus éditoriaux de l'époque, le monstre est invisible, sans odeur, il n'a jamais existé, un passe-muraille. Sauf que la main gauche et le psychisme d'André Gignal prouvent le contraire. Il débute son enquête l'année de ses vingt ans, il est nécessaire qu'il le retrouve, il en va de son équilibre. Il se procure un Luger Parabellum, au cas où il tomberait dessus ; et ce n'est pas dans la main qu'il a l'intention de lui loger la balle. À partir de cette date, il va fouiner, fouiller pendant dix longues années, écrire à toutes les administrations possibles et imaginables, lire la littérature complète ayant trait à cette époque, rapports, romans, essais et œuvres de fiction.

Les résultats sont maigres. Fils de charpentier, né à Cologne le 30 juillet 1906, un lundi, Kurt Engelmann reçoit une éducation pour le moins abrégée. Il fait des petits boulots dans la batellerie du Rhin et se marie avec Ursula Müller en 1929. Il rejoint la SS dès 1930 pour y faire carrière. Bonne pioche, il est promu en 34 dans le camp de concentration de Dachau suite au succès du parti national-socialiste aux élections de 33. Son zèle et son aveuglement lui valent d'être nommé adjoint de Rudolf Höss à Auschwitz au mois de mai 1940. Avec ses deux enfants, Ursula s'éloigne de ce beau parleur, « le spécialiste des tortures psychologiques » comme il se délecte d'être surnommé par ses pairs, le divorce est prononcé en décembre 1941. D'après Rudolf Höss, Kurt Engelmann aurait assisté Karl Fritzsche lors des essais des cristaux de Zyklon B pour l'exécution en masse des juifs, en application de la Solution finale imposée par Himmler. Il se remarie début 42, après, c'est le flou artistique. Les archives ont été, soit détruites, soit sont entre les mains des Américains et concernant Auschwitz, en grande partie stockées par le KGB à Moscou. André Gignal est un des rares acteurs vivants à avoir eu un rapport privilégié avec ce dégénéré entre 1942 et cette funeste journée du 18 janvier 45. Il prend contact en 1964 avec Serge et Beate Klarsfeld, militants en faveur de la mémoire de la Shoah. Ils sont de la même génération, ils

sympathisent. Avec eux, il retrouve une vague trace. On raconte qu'il serait retourné au front dans la 18^e Panzergrenadier Division puis à Berlin protéger son Führer, où il aurait péri le 2 mai 1945.

Sa femme et ses enfants perdus corps et biens, lui sans doute en train de brûler dans les flammes de l'enfer et plus de quatre-vingts pour cent des responsables de cette boucherie disséminés dans la nature, il ne reste à André Gignal que sa main à contempler comme on contemple un désastre, impuissant, la haine au fond du cœur et l'amertume chevillée à l'âme.

La lecture des premiers feuillets me permet au moins une chose : relativiser. Moi qui me plains tout le temps d'une jeunesse « pas comme les autres », dépourvue d'une affection constructrice, ne trouvant mon salut que dans la contemplation des saules blancs bordant les roselières inaccessibles du lac du Bourget à l'âge où André Gignat revenait de l'enfer, je tairai mon caprice dorénavant.

La dune du Pyla a mis sous le boisseau la lumière naturelle, dans la pénombre Sylvia reste bouche bée :

– Mon Dieu, comment cela peut-il arriver ? Plonger dans l'abomination à six ans seulement... Elle ne trouve plus ses mots et fait glisser les paumes de ses mains sur son visage défait et les croise sous le menton dans une position prostrée.

L'année qui précède son mariage, en 1969, André Gignat décide de se rendre dans son ancienne prison, il adhère à l'Amicale des déportés d'Auschwitz. Il n'est pas très prolixe sur le voyage, mais émotion et déception se mélangent quand il écrit : *« Certes j'ai pleuré sur moi et sur ma famille, mais j'ai surtout pleuré sur l'humanité qui n'a, finalement, rien appris de cette tragédie. Les ghettos et les exclusions fleurissent à travers la planète, initiés y compris par les anciennes victimes. Je note également avec dégoût un relent morbide de voyeurisme parmi les visiteurs de ce lieu damné et pour certains, à observer leur mine détaillant les photographies avec minutie, la recherche d'un érotisme déplacé et rebutant. La pédagogie et l'indignation ont fait place au mercantilisme et à la curiosité malsaine. Les gens ont le choix de venir, oui ou non ? Nous, nous ne l'avons pas.*

Non, ce n'est plus un lieu de mémoire, il est devenu lieu d'excursion. » Une vision pessimiste de cet écorché vif face au symbole de l'enfermement, de la résistance et de la liberté, il en convient dans sa longue lettre.

Nouveau plongeon pour lui dans la solitude et la haine du destin. Deux naissances et une mort, un jour de décembre 1970. Une femme adorée, perdue à tout jamais et deux jumeaux coupables malgré eux, aussitôt rejetés. Coupables, du moins à ses yeux même si l'accident de voiture est de sa faute, son seul dilettantisme responsable d'une fatale précipitation. Perte de contrôle, la Mercedes finit dans le fossé. La vie ne veut décidément pas lui accorder de revanche. Alors il se transforme, il l'écrit, *« en bourreau de travail, pour une fois que je délaisse le statut de victime, quelque part, ça fait du bien et sans poursuivre dans la boutade, je note avec inquiétude que je prends un certain plaisir à asseoir ma domination sur les autres, fort d'une puissance financière assimilable à la force des baïonnettes »*.

Il est plus que respecté dans le business. Ailleurs, il est craint, par tous, excepté par Marthe, qui l'a élevé depuis son retour des camps et par Michel, le fils de Jean, recueilli en 1959, à l'âge de huit ans, après l'agonie de son père et l'internement de sa mère. Michel, un artiste, surdoué du violon lui aussi, mais fragile, instable, malade psychique, incurable, entouré et protégé à tout moment par André et Marthe. Il écrit un peu plus loin, justifiant son acte meurtrier : *« Je préfère ne pas le laisser entre les mains d'expérimentateurs diaboliques, de pseudo-spécialistes enclins à tenter tout et n'importe quoi, j'en ai connu, de sinistre mémoire. Seul l'amour que nous lui portons Marthe et moi l'aide à rester en vie, à apprécier de jouer du violon, à s'appliquer dans la taille d'un rosier, à aimer courir avec ses chiens, à conserver ce sentiment d'être utile, certes cantonné à l'intérieur du domaine, mais qui peut se prévaloir d'être indispensable où qu'il soit si ce ne sont les prétentieux et les immortels ? Marthe est trop âgée, elle a peur de l'au-delà, je l'embrasse et emmène Michel en voyage avec moi, c'est mieux ainsi. »*

Dehors une brise de coton frise la surface de l'eau. Sylvia ne bronche pas depuis le début de la lecture. Immobile, elle me fixe, les yeux embrumés, le menton supporté par ses poings. La confession est terrible. L'écriture, tellement dense et serrée me fatigue la vue.

Il est 23 h 10, je me lève et vais me servir une bière.

André Gignal aime bien Julien. Il connaît la famille Tribel, ferrailleurs comme lui, mais à toute petite échelle. Il connaît leur mode de fonctionnement, leur lieu de vie, leurs déboires financiers et familiaux, bref, il aime l'idée que Julien veuille se sortir de ce borbier. Du rôle de père de ses copains de surf, André passe à celui de confident, l'attirance réciproque de deux êtres solitaires. Orientations professionnelles, difficultés familiales, chagrins, joies et amours, plus rien n'a de secret pour le patriarche. Un jour de mai 1991, ne sachant que penser de la confidence surréaliste de sa petite amie, Julien Tribel lui fait part de l'incroyable secret de famille concernant la première vie cachée de la grand-mère de Pauline, alors, André Gignal défaille : *« Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, mais j'ai ressenti un choc effroyable, comme une rupture dans la tête suivie d'une difficulté à respirer, j'ai commencé à m'étouffer, je me suis levé pour aller boire un verre d'eau dans la cuisine. Plus de vingt ans après l'arrêt de mes recherches resurgit le spectre du monstre. Je ressens nettement des brûlures dans ma main gauche, pas de doute quelqu'un vient de tirer à nouveau. Julien vient de tirer. Julien et le secret de la grand-mère reviennent me persécuter. Je ne veux plus être une victime, je ne peux plus être une victime. C'est insupportable. C'est le pardon ou la vengeance. Je ne peux pas pardonner. Je feins un malaise, je veux qu'il parte, j'appelle Marthe, Julien s'en va. À peine a-t-il quitté la maison que je deviens hystérique. Il faut à Marthe l'aide de Michel pour me calmer. »*

Seuls Pauline et Julien savent. Anna Frieden n'ayant pu emporter un secret si lourd dans la tombe, l'a révélé à sa petite-fille chérie. Le vomir à quelqu'un d'autre lui était impossible. La complicité et

l'affection n'ont jamais croisé les chemins parallèles de Martina et de sa mère hantée par une paternité diabolique.

Anna, déjà brisée quand son capitaine SS de mari l'a délaissée après la naissance, hélas, d'une fille, l'a rayé de sa vie dès qu'elle a su l'indicible. Afin d'effacer son passé, elle n'a conservé que la carte d'identité avec son nom de jeune fille et a profité du cloaque ambiant dans une Allemagne chamboulée pour fuir en Bohême. Là-bas elle s'est mariée aussitôt avec un garçon susceptible de reconnaître la petite de deux ans. L'affaire fut conclue à Prague avec Artur Procházka, un jeune footballeur tchèque de deux ans son cadet. Le couple a émigré en France en janvier 1948 et Anna a tiré le rideau sur son passé.

La fraîcheur s'invite sur la terrasse. Il est minuit passé. Le mardi 7 juillet démarre sa journée et les lampions alentour s'éteignent, ils commencent leur nuit.

– Il a pété les plombs, s'interroge Sylvia, captivée, il pensait s'en être à peu près sorti et bingo, il prend ça en pleine figure... sa blessure est à nouveau ouverte... je le plaindrais presque... tu te rends compte, mais il y avait une chance sur je ne sais combien de millions pour qu'il tombe sur cette fille, la petite-fille de son bourreau, non, tu ne me diras pas... Quelle vie gâchée !

– On en voit des histoires tordues dans le métier, mais là, c'est le pompon... la fameuse réalité qui dépasse la fiction, on est en plein dedans, je réponds, abasourdi par ce que je viens de lire. C'est l'exemple type d'une coïncidence significative, sorte de prédestination. Pour elle il y aura un avant et un après cette rencontre. Je commence à comprendre ce qui s'est passé, mais pourquoi tuer Julien ? Pour cette confiance ? Et Jérémie ? Il a dû pressentir quelque chose, mais pourquoi ne pas m'en avoir parlé ? Je m'emporte, me crispe sur les feuillets et murmure, fixant le papier froissé : pas le temps sûrement.

Pour le coup, c'est André Gignal qui manque de discernement, peut-être l'apanage des bourreaux... En attendant, il est passé de l'autre côté du miroir.

C'est alors qu'un incroyable processus inversé se met en place dans l'esprit sens dessus dessous d'André Gignal. Les images de son internement passé l'assaillent jour et nuit. Longtemps anesthésiées, elles sont aujourd'hui prégnantes. Il veut une revanche, il veut s'approprier le génie d'un autre comme on s'est approprié le sien. Jusqu'à la destruction ? Il ne sait pas. Le démiurge qui est en lui se réveille, la lueur de son regard change, le balancier, garant de son fragile équilibre, se casse. L'homme blessé se détache de la réalité. Ses capacités d'adaptation, jusque-là contrôlées, se trouvent débordées. Un sentiment de peur le gagne et germe en lui l'idée de reproduire son passé de victime, côté face cette fois-ci. Le crime, la mort, la souffrance, il ne les souhaite pas, non, il convoite juste l'émotion, l'émotion de l'harmonie, de celui qui écoute la beauté, qui côtoie la perfection, l'émotion du pouvoir, de celui qui décide, seul, sans contrepartie, l'acte gratuit en quelque sorte, l'émotion d'une folie.

Extérieurement, rien ne bouge, il continue sa routine professionnelle, revoit Julien, caresse le chat et promène les chiens. C'est un jeu d'enfant d'attirer Pauline jusqu'à sa demeure dès son retour de chez son frère à Pau, au prétexte d'un rendez-vous avec Julien, de la neutraliser avec une drogue douce et de faire disparaître voiture et accessoires après un désossage préalable effectué par Michel, derrière la caravane. Pour le reste, son sous-sol vaut bien la cabane en bois ouverte à tout vent dans la forêt polonaise, la fumée est celle de l'encens et les odeurs, celles de la cuisine raffinée de Marthe.

Pauline comprend vite, elle s'adapte à la situation. Elle jauge son interlocuteur et le servile entourage, elle essaie de ne pas faire de vagues. Elle obtempère, ne répète et ne joue que lorsque, au salon, la chaîne stéréo dispense un flot musical intense et par chance, c'est fréquent. Elle lit aussi beaucoup pour s'évader, dort peu et, sous la garde de Michel, fait quelques pas dans le parc, la nuit, à l'heure où les Tomaso ne sont plus bleu-gris, mais gris tout court. Dans le dérangement mental de son geôlier, elle se pose sur un piédestal et joue, inaccessible, distante. Elle a compris que le mélomane la veut pour lui tout seul, dans l'excellence, alors elle bosse, elle répète, elle trime à user les cordes et à s'abîmer les doigts. Ce jeu de rôle l'épuise mais elle n'a pas d'autre choix, elle s'accroche. Ne pas lutter contre des éléments incontrôlables, aller dans le sens du poil, telle est sa ligne de conduite. Jusqu'où ? Son joli visage est chiffonné, sa longue silhouette commence à se voûter, elle se pose des questions et envisage le pire.

Julien c'est autre chose. André Gignal n'a jamais eu l'intention de tuer le gamin. Il y est attaché, sincèrement attaché. Oui, mais voilà, le jeune homme inquiet de n'avoir aucune nouvelle de sa fiancée, n'osant pas harceler François et Martina Frontjoie, vient souvent à la propriété, parler, demander conseil, changer d'air en fait, l'absence de celle qu'il aime l'angoisse. Au cours d'une énième visite, avant d'aller au Truc Vert, il joue au ballon avec les deux bergers et en allant récupérer le cuir dans l'atelier ouvert derrière la caravane, il tombe par hasard sur les plaques d'immatriculation de la voiture de Pauline, 1617 GR 33, oubliées là, non loin de l'établi, par Michel lors du démontage sommaire du véhicule. Il demande des explications, s'énerve, se fâche, altercation verbale, explication fumeuse, bousculade, chute sur la statue en marbre de l'entrée, choc sur la tempe, c'est fini. Michel n'y est pas allé de main morte, il se contrôle difficilement. Stupéfaction.

André Gignal connaissait les intentions du surfeur quant à son escapade solitaire de la soirée. Un convoi morbide se met en route au milieu de la nuit à deux voitures. On connaît la suite.

L'attitude du kidnappeur se raidit suite à ce triste contretemps. Il n'avait pas envisagé pareil drame : *« La mort de Julien est un électrochoc. J'ai, peu de temps avant, envisagé de laisser tomber, de me*

constituer prisonnier en quelque sorte, la raison et l'apaisement avaient réinvesti mon esprit et mon corps. Pourtant cette mort accidentelle a réactivé ma paranoïa, impossible de reculer, impossible d'envoyer Michel en prison. Je reste prostré des jours dans ma demeure, la musique à fond et me rends souvent au sous-sol m'émerveiller de la qualité du jeu de Pauline. Je sais qu'un jour ou l'autre la police va débarquer, mais je sais aussi que rien ne peut me confondre, tout est sous contrôle. »

Or le mardi 23 juin, des vents de force 10 balayent la région et provoquent de nombreuses coupures de courant sur l'axe concerné. C'est dans ce contexte moyenâgeux que l'inspecteur Jérémy Loiseul se pique de rendre une visite impromptue au roi de la ferraille, le lendemain mercredi 24 juin.

Il est huit heures ce matin-là. L'accès à la propriété de Gignal est rendu compliqué par la tempête de la veille, des arbres sont couchés sur la chaussée. Un vantail de la haute grille est béant, abîmé par une énorme branche arrachée à un voisin feuillu. Il sonne, mais se rend vite compte qu'aucun carillon n'est en état de marche, il se glisse par l'ouverture, sa voiture est restée garée près de la route. Pas de chiens, pas d'abolements, la gamelle sans doute. Sous le porche d'entrée, avant de frapper à la lourde porte en verre dépoli, il tend le cou machinalement. Il croit percevoir l'imperceptible sonorité de notes de musique, de la guitare pense-t-il, cela va très vite puisque concomitamment le loquet de la porte se déverrouille pour laisser apparaître André Gignal, veste d'intérieure en satin vert à motifs chinois sur les épaules et sourire de bienvenue aux oubliettes : « À qui ai-je l'honneur ? »

Jérémy reviendra avec une voiture de fonction en fin de matinée, comme le lui a signifié sèchement le maître des lieux : « Votre jeune inspecteur s'est trahi par son attitude de pic vert. Le cou tendu, l'oreille en éveil, tel une sentinelle sur le qui-vive, il est à l'affût de tout son ou toute résonnance différente du ronronnement de Tomaso sur ses genoux ou du concassement de la machine à café en marche grâce au petit générateur. Je comprends qu'il a entendu Pauline arpéger au début de la matinée comme elle arpège tous les matins, mais je note son incertitude. Ma décision est prise, j'aménage rapidement la seconde chambre au sous-sol après lui avoir donné rendez-vous le lendemain matin, lui faisant part d'une importante révélation que je dois vérifier dans la soirée. Le piège se referme, procédure

similaire, café drogué et immobilisation, car le garçon est gaillard. Ma question est : que vais-je en faire ? »

– Gignal a fait une seule fausse note, son chat ou plutôt ses poils. Si je n'avais pas remarqué la densité et la texture particulière des poils sur son pantalon lors de la visite de son appartement rue Raze, jamais je n'aurais envisagé une visite de Jérémy chez Gignal. Comme quoi une bonne observation compense l'intuition, qu'en penses-tu ma chérie ?

– J'en pense que la vie ne tient qu'à un fil et qu'il est une heure et demie du mat... je connais la suite, je vois que tu as quasiment fini. Demain, moi, j'ai un rendez-vous à 7 h 30, alors je vais au lit essayer de dormir, je dis bien essayer, car une histoire comme celle-là, c'est dur à digérer.

Elle se lève en s'étirant afin de chasser les tensions, elle bâille et m'embrasse furtivement sur la bouche, me laissant seul, un dernier feuillet à la main devant la surface lisse d'un Bassin clignotant par endroits, des pêcheurs au lamparo sans doute. Contrairement à Sylvia, la fin m'intéresse : *« Voilà monsieur l'inspecteur, je vous remercie finalement de m'avoir poussé dans mes derniers retranchements. Je sais que vous allez venir un jour ou l'autre pour fouiller ma maison, vos allées et venues incessantes m'y préparent. Le crime n'est pas tolérable, quelles qu'en soient les raisons ou les pulsions. Il est juste que le criminel soit démasqué et souvent, pour lui, c'est un soulagement. J'en parle en connaissance de cause même si j'ai, de toute évidence, des circonstances atténuantes. Je n'avais nulle intention d'attenter à la vie de quiconque, les événements m'ont donné tort. Julien est mort, je le déplore. Je ne sais ce qu'il serait advenu de mes prisonniers dans le futur, ma raison semblant se perdre dans un labyrinthe de contradictions. Ce dont je suis certain en revanche, c'est de ma volonté de quitter cette vie, terrible existence faite d'épreuves successives pour la plupart insupportables. J'ai cru savoir ce qu'était le bonheur et il y a bien longtemps que le désir, sous toutes ses formes, m'a oublié. J'ai tiré un mauvais numéro à l'occasion de ce passage sur terre, puisse le prochain être compensatoire. Je prends sur moi de faire le voyage avec Michel, de façon égoïste, la peur de voyager seul, qui sait, mais sans moi ce garçon ne pourra survivre, il ne s'adaptera pas, croyez-moi, je le connais bien. Marthe est au courant de tout, je lui ai laissé de quoi finir sa vie confortablement, s'il vous plaît, laissez-la tranquille, elle ne*

faisait que m'obéir, en conscience. Je serai loin ou peut-être très proche lorsque vous lirez ces lignes, en tout cas, j'aurai quelques clefs pour comprendre l'éternité. »

La boucle est bouclée, je ne suis plus dans le rêve de François Frontjoie, mais André Gignal y est allé, sans doute. Dans le vaste hall de la maison des suicidés, devant quelle porte se trouve-t-il à cet instant ? La porte A ? La porte du pardon, de l'évidence, du geste ultime inéluctable, ou la porte D, la porte du refus des responsabilités et de la lâcheté ? Je suis un flic de papier et pas un juge inflexible. Je préfère les belles histoires. Le parfum du Bassin m'étourdit, cette nuit plus que d'habitude, les yeux vers le ciel, je scrute les étoiles, elles sont de sortie et, comme les enfants, j'attends un long moment un signe, une manifestation, enfin quelque chose de surnaturel. Ce serait trop simple. Il me plaît de chercher une petite lumière là-haut, différente des autres, une luminescence issue, pourquoi pas, d'une verrière métallique et que l'on ne pourrait apercevoir qu'une fois l'esprit apaisé, presque rassuré. Finalement il est bon de rêver.

La pression retombe, la fatigue se pose sur mes paupières, demain matin, enfin tout à l'heure, je dormirai, j'en ai besoin.

Épilogue

Jeudi matin, onze heures, le soleil est haut dans le ciel azur, il cogne déjà et je suis invité par Radio Cap-Ferret, 97.9, dont les studios sont installés au Wharf, près du port de la Vigne, à l'ombre. On a vu pire comme installation ! Marcel, le patron du Truc Vert, est convié lui aussi pour faire le point sur l'évolution du camping sur la presqu'île. Il a l'air de faire la gueule comme on dit :

– Pensez inspecteur, la petite Jeanne vient de me claquer entre les doigts, lundi dernier, comme ça, au milieu de l'après-midi, « je dois partir Marcel », elle m'a dit avec un grand sourire, elle m'a parlé de missions, de priorités, je ne sais où, enfin je n'ai rien compris... heureusement elle m'a présenté une jeune Allemande trilingue pour la remplacer, Elsie, mais le temps que je la forme... maugrée-t-il en triturant sa barbe grise.

Je me pince pour être sûr d'être connecté avec ma planète. En un éclair j'ai la confirmation de l'association entre la juge du rêve à la frange noire et blanche et les femmes aux coupes de cheveux bizarres rencontrées depuis la déposition de François Frontjoie en avril dernier : la petite laveuse de pare-brise sur la route des Landes, au courant de ma destination, la serveuse de chez Yvan, fille de psychiatre qui m'a forcé à lire entre les lignes et Jeanne, l'entremetteuse du camping, qui elle, m'a carrément mis André Gignal dans les pattes. Et que dire du tatouage de cette juge sur l'avant-bras... gauche, le long de son radius, même emplacement et certainement numéro identique au marquage bestial subi par Gignal à son arrivée à Auschwitz, Z 5102.

Et si ce n'était pas un rêve ou mieux, est-ce que je ne vivrais pas dans ce rêve ? Je me pince à nouveau et reviens vers Marcel, tape sur la solide épaule du colosse en l'assurant que si Elsie est l'élue de Jeanne, il n'a pas de souci à se faire. Cela a pour effet de le calmer, il est préférable d'être copain avec Marcel !

Le fort des halles parle seulement dix minutes, sardines, camping-cars et sanitaires communs, car en fait, c'est moi, Anselme Viloc, la vedette de l'émission, le fil rouge. La presse s'est fait l'écho du succès de l'enquête et Hervé, animateur chevelu à l'intelligence vive et au débit à rendre jalouse une kalachnikov, en bon professionnel, a sauté à la fois sur la nouvelle fraîche et sur mon appartenance au tissu local. Lily est fière de moi, elle a tenu à m'accompagner pour son premier jour de vacances pendant que Solange, sa mère, est au chevet de Jérémy, en convalescence assistée. Sylvia et Noémie ont choisi l'option océan, mon histoire, elles la connaissent...

Au micro, je donne des nouvelles rassurantes des deux anciens otages, insistant sur le long travail à venir pour Pauline et son entourage. Quand l'animateur prolix s'extasie sur le secret de mes réussites professionnelles portant sur des affaires improbables, Dortel il y a quatre ans et aujourd'hui Pauline, je me perds un peu dans mes explications sur mon manque d'intuition compensé par un sens aigu de l'observation. Je suis ému, la radio, c'est un métier ! Ce qui fait dire au garçon d'origine batave :

– En gros, inspecteur, dites-moi, n'êtes-vous pas plutôt voyeur que flic ?

– Ouh là ouh là, vous voulez qu'on me mette en tôle (je réfléchis) les voyeurs, je les consomme, je balbutie, le rose aux joues. Lily se marre... Hervé hésite...

– Yes, voyelle, consonne et voyeur, consomme... excellent, la répartie c'est aussi un métier, il est doué pour tout ce gars-là, entonne-t-il à la cantonade.

À côté d'Hervé, un chroniqueur poivre et sel pince-sans-rire semble dormir. Il a pourtant démarré son éditorial par un compliment sympathique à mon endroit. Il se réveille tout à coup et y va lui aussi de sa vanne, sorte de label « détente » de la radio :

– Dites-moi, je sais que vous vivez sur l'eau au Canon, vous y êtes bien, vous dites d'ailleurs qu'au paradis, on boit des coups (silence) des canons quoi (rires) et qu'il n'y a pas de crabes là-haut... Oui, il y fait toujours bon, ça ne pince pas.

– Excellent, reprend Hervé faisant mine d'être affligé.

Le sexagénaire poursuit :

– Mais comptez-vous acheter une maison ou rester en loc toute votre Vi... loc ? Rigolade générale, eh oui, il faut s'y faire.

Lily est ravie d'avoir assisté à sa première émission de radio et moi d'y avoir participé. J'ai eu des vapeurs, j'ai un peu bredouillé, mais bon, Hervé m'a rassuré, comme ça, à chaud, il est content du rendu et m'invite quand je veux sur cette radio décontractée, « avec une bonne actualité et toujours de l'humour, décalé si possible », me confie-t-il, soutenu par le clin d'œil qui va avec.

Il est 13 h 15, je dépose ma supportrice chez elle, dans les Vallons. Solange rentrera dans l'après-midi. Lily se débrouille pour midi, entre les restes et le congélateur, il y a toujours une solution. La petite a l'habitude de se gérer seule. Elle me propose de participer à l'élaboration du repas. J'accepte, après tout, mes femmes piqueniquent sur la plage. Résultat, le cuistot de l'Escale ne risque pas sa place, ça non, mais, au final, tous les trois, nous survivons. Oui trois, car Tomy s'est immiscé en qualité d'invité surprise, critique gastronomique félin et finisseur de plats. Une fois la cuisine américaine en ordre, tandis que j'attends devant la machine à café l'arrivée du nectar dans une tasse en grès rouge, Lily, radieuse, un feutre noir à la main, s'avance vers l'imposant calendrier en carton des PTT pendu au mur à côté de la machine :

– Tu vois, aujourd'hui, premier jour de vacances... alors je raye le jour au fur et à mesure et tu vois là, le 10 septembre, ça sera la rentrée, comme ça je sais visuellement combien il me reste de jours de liberté...

Je la laisse biffer le jeudi 9 juillet, puis, à son étonnement, la prends dans mes bras et la serre très fort, un long moment, tous deux inscrits dans le cône d'une lumière d'été.

Il y a bien longtemps, dans le sud de la Pologne, un enfant de neuf ans faisait la même chose, mais lui ne savait pas combien il lui restait de jours de souffrance...

Charles Rechenmann (24/08/1912-15/09/1944)

Résistant de la première heure, il est un agent secret du Special Operations Executive (SOE), section F.

En novembre 1942, Benjamin Cowburn lui confie le réseau Rover, créé dans les Hautes-Pyrénées. Sa compagne de résistance est Maria del Pilar, réfugiée espagnole, future mère de Catherine et Françoise Laborde.

Dénoncé, il est arrêté le 12 mai 1944 au restaurant Le Cheval de Bronze à Angoulême.

Déporté à Buchenwald en août 1944, il est pendu le 15 septembre.

Il est l'un des 104 agents français de la section F morts pour la France.

Membre de l'ordre de l'Empire britannique (MBE) et titulaire de la Croix de guerre 1939-1945, il est honoré au mémorial de Valençay dans l'Indre, au mémorial de Brookwood dans le Surrey et au camp de Buchenwald, une plaque, inaugurée le 15 octobre 2010, honore sa mémoire ainsi que celle de 19 autres agents du SOE assassinés entre septembre 1944 et mars 1945.

Dans la collection

- 1-*Alarme en Béarn*, Thomas Aden, 2013
- 2-*Trou noir à Chantaco*, Jacques Garay, 2013
- 3-*Coup tordu à Sokoburu*, Jacques Garay, 2013
- 4-*Estocade sanglante*, Jacques Garay, 2014
- 5-*Ultime dédicace*, Thomas Aden, 2014
- 6-*Gaz in Marciac*, G.D. Noguès, 2014
- 7-*Notre père qui êtes odieux*, Violaine Bérot, 2014
- 8-*De la blanche sur le Somport*, Claude Casteran, 2014
- 9-*Les gens bons bâillonnés*, Jean-Christophe Pinpin, 2014
- 10-*Ville rose sang*, Stéphane Furlan, 2014
- 11-*Le 9 bordelais était chargé*, Éric Becquet, 2015
- 12-*Mourir à la San Fermín*, Alejandro Pedregosa, 2015
- 13-*L'assassin était en rouge et blanc*, Poms, 2014
- 14-*Requiem à Donibane*, Jacques Garay, 2015
- 15-*Abattez les grands arbres*, Christophe Guillaumot, 2015
- 16-*De chair et d'oubli*, Karline Nivet & Pascal Suhard, 2015
- 17-*Sans jeu ni maître*, Stéphane Furlan, 2015
- 18-*J'aurai ta Pau*, Cesare Battisti, 2015
- 19-*Balles perdues à Moliets*, Maxbarteam, 2015

- 20-Un, deux, trois, sommeil !, Gilles Vincent, 2016
- 21-Pas d'orchidées pour Miss Armagnac, G.D. Noguès, 2016
- 22-Du pin et des larmes, Philippe Mediavilla, 2016
- 23-Estouffade à Guéthary, Jacques Garay, 2016
- 24-Coup de piolet, Juliette Manet, 2016
- 25-Palombes, tursan et sale ami, Maxbarteam, 2016
- 26-Nous n'irons plus au bois, Philippe Lescarret, 2016
- 27-Toutes taxes comprises, Patrick Nieto, 2016
- 28-Jeux de dames, Philippe Beutin, 2016
- 29-Le sang de la forêt, Serge Tachon, 2017
- 30-Mandrake ne peut pas mourir, Daniel Contel, 2017
- 31-Ras la coquille en Amikuze, Jacques Garay, 2017
- 32-Riquet m'a tuer, Yves Carchon, 2017
- 33-Galeux, Bruno Jacquin, 2017
- 34-ça flingue sur la Grande Boucle, Maxbarteam, 2017
- 35-Chemin de croix, Poms, 2017
- 36-Y a plus d'enfants !, Jean-Jacques Cripia, 2017
- 37-Blanc sec et série noire, Philippe Lescarret, 2017
- 38-Sans homicides fixes, Thierry Benoît, 2017
- 39-Euskal barbecue, Aitor Behro, 2017
- 40-Implantés, Stéphane Furlan, 2017
- 41-Mauvaise passe pour le 10, Éric Becquet, 2017
- 42-Quand passent les chocards, Michel Brome-Tonne, 2017
- 43-Croix blanche sur fond blanc, Antoine Léger et G.D. Noguès, 2017
- 44-éthique de l'assassin, Maxime Sanous, 2018

- 45-*Sous les pavés la plage*, Simone Gélin, 2018
- 46-*L'œuf de la haine et de la vengeance*, Pierre Olhagaray, 2018
- 47-*Les douze sales polars*, Collectif, 2018
- 48-*Les vieux démons*, Yves Carchon, 2018
- 49-*Ils vont tous mourir*, Raphaël Grangier, 2018
- 50-*Noir Vézère*, Gilles Vincent, 2018
- 51-*Musique de chambre close*, Serge Tachon, 2018
- 52-*Superman ne volera plus*, G.D. Noguès, 2018
- 53-*Le cocu sort du nid*, Maxbarteam, 2017
- 54-*Le mort est dans le pré*, Patrick Caujolle, 2018
- 55-*Erreurs d'aiguillage*, Philippe Beutin, 2018
- 56-*L'affaire Jane de Boy*, Simone Gélin, 2018
- 57-*Léon et les jambons*, Jacques Garay, 2018
- 58-*Flic de papier*, Guy Rechenmann, 2018
- 59-*L'ombre des derniers Cathares*, Alain Roumagnac, 2018
- 60-*Funestes randonnées*, Patrick Nieto, 2018
- 61-*Retour de lame*, Philippe Mediavilla, 2018
- 62-*L'heure de notre mort*, Philippe Lescarret, 2018
- 63-*La fille du port de la Lune*, Simone Gélin, 2018
- 64-*Les pêcheurs de sable*, Serge Nicolo, 2018
- 65-*Fausse Note*, Guy Rechenmann, 2019
- 66-*Otage en réanimation*, Pierre Sagnet, 2019

Ouvrage numérisé et diffusé par
NeoBook

Retrouvez tous les ouvrages
des éditions Cairn sur
www.neobook.fr